



copyright © Gérald Wittock 2024 © The Melmac Cat 2025

*themelmaccat@gmail.com*

Tous droits réservés. Ce livre, ni aucun extrait, ne peut être reproduit ou utilisé sans une autorisation écrite du propriétaire des droits (auteur ou éditeur), exception faite de brefs extraits pouvant être reproduits dans des articles de presse, des conférences ou des livres scolaires.

Le dernier roi  
*pop roman*

Gérald Wittock

Le Chat Blanc  
*est une collection de*

**THE MELMAC CAT**



## **Du même auteur**

*Le Diable est une Femme* – Vérone – 2021

*1m976* – Melmac (collection Ailleurs(s)) – 2023

*Meurtre à Morgiou* (in *Le cercle des polardeux marseillais et de leurs complices, saison 2*) – Melmac (collection

Esprit Noir) – 2024

## Avertissement de l'auteur

Le livre que vous tenez entre les mains est un *pop roman*\*. Bien qu'inspiré de personnalités et de leurs histoires rendues publiques, j'ai pris la liberté romanesque de les détourner de la réalité. Mon regard est malicieux, cocasse, et parfois même irrévérencieux. Mais je vous assure de mon profond attachement à la monarchie belge, qui maintient depuis 1830, après la fameuse soirée d'opéra *La Muette de Portici*, l'unité nationale du pays. Je fais allégeance au roi, Philippe 1<sup>er</sup>, et j'espère le faire sourire à la lecture de ce pamphlet, à prendre au cinquième degré, évidemment.

---

\* Le « pop roman » est un courant littéraire né ailleurs(s), par lequel les auteurs marient la musique pop à leurs récits, et où la discographie tient lieu et place de bibliographie. L'insertion de QR codes rend la navigation vers les escales des vidéoclips plus intuitive. Ces temps morts, comme des publicités vivantes, ont leur importance dans le rythme et la compréhension de l'histoire. C'est une singularité que l'on retrouve dans tout pop roman.



*Certains mettent une vie à être couronnés.  
D'autres sont décapités trop jeunes.*

*Merde aux enfants de la chance,  
qui ont vécu les trances de Mai 68.  
Nous qui avons connu la paix, les frasques royales,  
l'opulence, les étés doux et les montagnes enneigées.*

*Nous qui laissons à nos filles et nos fils un monde pollué,  
saccagé et meurtri par les guerres.  
Une montagne d'os sans eau.*

## Sommaire

1– <i>Le Viol</i>	13
2– <i>L'appel du Grand Nord</i>	25
3– <i>Les cousins</i>	39
4– <i>L'accident</i>	53
5– <i>La Question Royale</i>	67
6– <i>Le rêve</i>	77
7– <i>Le rendez-vous</i>	91
8– <i>La métempsychose</i>	107
9– <i>La lettre</i>	123
10– <i>La machine</i>	133
11– <i>Le huitième jour</i>	143
12– <i>Hazewee à Læken</i>	151
13– <i>Le Château</i>	159
14– <i>Le lac des enfants noyés</i>	169
<i>Discographie</i>	177
<i>Arbre généalogique de la Famille Royale des Saxois</i>	179

« *IL EST INTERDIT D'INTERDIRE !* »  
Jean Yanne.

« *ENRAGEZ-VOUS.* »  
Citation anonyme, slogan de Mai 68.



## 1- Le Viol

- Répète un peu c' que tu viens d'aboyer, connard.
- Toutes des femelles qui sont bonnes qu'à être engrossées.
- Prends ça.
- Aïe !

Ce cri du dehors met un terme à la rixe des clochards. A présent, plus rien ne remonte de la rue assoupie.

Dedans, la pièce est sombre. Froide. Humide. Sans fenêtre. Dans un coin, adossé contre le mur en cloques, un coude posé sur le sol boueux, son épaule contre celle du voisin endormi, l'homme est allongé. La seringue qui a distillé sa dose d'héroïne reste plantée au-dessus du garrot. Sur l'avant-bras gauche.

Son comparse est trop shooté pour comprendre quoi que ce soit.

L'homme regarde en face une grosse masse noire qui respire de plus en plus vite. Elle gît. Flanc contre terre. A l'angle opposé. Roulée en boule. Elle semble souffrir. On dirait qu'elle couine. Pourquoi la respiration est-elle irrégulière ?

Ses entrailles sont déchirées. La douleur est insupportable. C'est comme si un régiment, non, toute une armée, était passée par son intimité.

A côté d'elle, d'autres taches sombres. Nombreuses. Impossible de les compter. Il les distingue à peine à travers les vapeurs de la diamorphine qui embuent sa vue. Ce sont les effets du latex séché, extrait des pavots d'opium, et transformé par acétylation.

Les petits points noirs paraissent immobiles. **A** part les **A** montées et descentes du ventre obscur, qui inspire et expire à même le sol, rien ne bouge au bout de la pièce.

Les heures s'écoulent dans les ténèbres. Des ombres s'impriment sur la densité d'encre de chine. On se croirait flotter dans le noir d'un tableau de Soulages. Sauf que le silence de la nuit est défoncé par des petits cris aigus. Et que les plaintes stridentes déchirent la toile.

L'homme reste là. Comme un con. A la regarder gémir.

\* \* \*

Maman m'a toujours aimé. Avant même ma naissance. Elle me choie. Elle me nourrit. Elle me protège. Je peux sentir à travers son placenta tout l'amour qu'elle me donne. Il en va sans doute de même pour mes quatre frères et mes trois sœurs. Mais n'habitant pas dans leurs amnios individuels, je ne me prononcerai pas.

Je respire la vie qu'elle me façonne. Délicatement. Depuis soixante-huit jours. Toutes ces heures qu'elle m'offre si généreusement. Sans contrepartie. Sans rien attendre en retour. Même les coups de griffe que je lui assène ça et là, lui font plaisir. Elle finit toujours par me décrocher son plus doux gémissement.

Il faut bien l'admettre : le masochisme maternel va au-delà de tout entendement.

Je suis trop bien, blotti au creux de ses reins. C'est si doux. Je suis là. Tranquille. En boule. Bien au chaud. A l'intérieur de ma mère.

L'éclairage tamisé absorbe l'agression du vacarme de dehors. Il atténue les cris. Je les entends si proches de moi. Je les assimile aux jappements d'une fratrie.

Il n'y a pas meilleure luminothérapie que les rayons des vibrations rougeâtres filtrés à travers le ventre de maman.

Mais je suis trop petit. Je ne sais rien. Je ne suis rien.

Rien ne remplace l'amour d'une chienne. Rien n'est plus beau, plus sincère et plus fort que son amour maternel.

Pour mes frères et sœurs, l'entrée dans la vie passe par la chaleur et les lèches affectueuses de notre maman.

Au bord de l'épuisement, ses premiers gestes sont de les nettoyer consciencieusement. D'absorber le sang répandu un peu partout. Sur leurs corps imberbes. Et contre le sol en terre, défoncé et trop humide.

Mettre au monde sept chiots, ça fatigue. En dépit du travail solitaire, elle mange tout l'arrière-faix expulsé derrière eux.

Pour préparer ma venue. Afin de laisser à notre famille un endroit propre et avenant.

Dès lors, pourquoi ma naissance est-elle une si grande frustration ?

Un grand vide.

Un « *Viol* ».

C'est exactement ça. Je perds ce que j'ai de plus précieux au Monde. Celui que vous nommez Dieu me déflore du Grand Amour. Le seul qui soit inconditionnel :

Ce matin, maman est morte.

Elle pousse son dernier souffle tandis qu'elle me confie au monde. Ce quelqu'un quelque part lui reprend la vie qu'elle me donne. Il doit contrôler les flux vitaux. Sans doute que rien ne doit déborder. Tout est compté. Pas une goutte de trop. Sinon, les chiens inonderaient le monde. Et il faudrait inventer des chasses meurtrières, des guerres, des accidents, des cataclysmes, la pollution de l'air et de la mer, des maladies ou encore des pandémies pour y remédier. Mais ça aussi, on le devine : ces belles horreurs nous sont trop souvent imposées par notre meilleur ami, l'Homme.

Ici-bas, rien ne se prête, rien ne se lègue, tout se meurt.

Donc, pas de leasing pour nos vies de chien sur terre. Nos enveloppes charnelles et poilues sont de simples contrats de location, sans option d'achat. Notre corps est un gage mobilier. Un nantissement pour un rendu dont on ne connaît pas l'échéance. *C'est dans notre intérêt*, nous dit-on. Le « on » doit être créancier. Car je ne connais pas d'intérêt qui profite au débiteur.

L'échéance pour maman, c'est ma venue au monde. Le 1<sup>er</sup> mai 1968. J'ai dignement contribué à sa fête du travail. Plus de six heures de contractions et de labeur non rémunéré. Vous noterez qu'en bonne soixante-huitarde, maman ne voulait pas perdre sa vie à la gagner.

Elle n'avait pas les moyens d'accoucher dans une clinique vétérinaire. C'est un mouiroir pour vieux clébards. Voire une maison de redressement pour les animaux déjantés ou très malades. Souvent riches. Mais sûrement pas un lieu propice et avenant. Comme une étable, cette jolie crèche où Marie a pu mettre au monde leur Seigneur. Et tout comme la Vierge qu'elle n'était sans doute plus, maman a voulu me faire toute seule. **A** la maison. Enfin, si **A** l'on peut qualifier un garage désaffecté de « maison ».

J'ai entraperçu le jour dans ce vieil immeuble tagué. Notre endroit sombre et sans fenêtre. Squatté par deux drogués. Des héroïnomanes avec leurs sales seringues qui jonchent le sol boueux. Parmi les éclats de verre, des bris de bouteilles font émerger les tessons verdâtres, immergés trop longtemps dans le tanin aux vapeurs d'un vin de table bon marché.

Ils ont les cheveux longs et décolorés. Raides et gras. Ils sont mal rasés et puent le *mauvais*. On dirait qu'ils ont trempé, des heures durant, dans la pisse et la fange. C'est une odeur reconnaissable entre toutes : celle de la pauvreté dans la rue. Celle des SDF de longue durée. Avec leurs vieux bleus de travail. Troués et jaunés aux endroits vitaux.

Autour d'un nez démesuré, leurs pommettes portent maladroitement les traces rouges d'une irruption rosacée. Maladie cutanée non soignée. Qui a débordé des pores dilatés par le trop plein d'alcool.

Leurs yeux vides et globuleux sont vitreux. Leurs visages inexpressifs ont perdu depuis longtemps tout espoir de s'en sortir.

Nos colocataires passent ainsi chaque nuit à ronfler sur leurs tristes vies.

Maman pensait qu'elle était capable de tout assumer seule. C'était sans compter la grandeur de mon âme. Enflée dans ce cerveau poussant sur ma boîte crânienne. Si fort qu'elle avait doublé de volume entre mes longues oreilles. Une verticale. L'autre oblique. Et ne se propulsait plus par-delà l'étroitesse de la voie sans issue pour ma mère. Éreintée et usée par le passage tout récent de mes sept frères et sœurs.

Dans un geste surnaturel – *normal puisque maman aussi, est une créature de leur Dieu* – elle parvient à agripper ma tête avec son museau. En me pinçant la peau du cou entre ses crocs. Mais sans me mordre. Et m'extraire de cet endroit chaud qui devenait trop étouffant.

Ce sera son dernier geste pour moi.

Le résultat est sans appel : ma vie contre la sienne. Tout contre. Puisque je me colle à son ventre mort. Je tête désespérément les restes du lait maternel qui coule de ses mamelles. Il n'y plus rien. Et j'ai froid.

Il me faudra attendre l'arrivée des Rois mages pour me tirer d'affaire. Ils sont trois. Deux bénévoles de la SPA et un vétérinaire, avertis par les voisins qui n'avaient plus supporté les hurlements de ma mère agonisant dans la nuit.

Les étudiants traînent dans les rues et gribouillent les murs de leurs plaintes. Ils contestent. Les livreurs de lait entament leur tournée. Les amoureux vont se coucher. Les travestis rentrent se raser. Les midinettes rasent les murs.

Les balayeurs nettoient les rues. Les cafetiers briquent leurs comptoirs en zinc. Les machines à café sont toutes chromées. Prêtes à servir. Il est cinq heures. J'entends Paris qui s'éveille. Et maman plonge dans un long sommeil.

On a beau dire, être planté dès sa naissance, ça vous forge un chiot. On s'endurcit comme le vieux bois d'un arbre. Comme la base du tronc. Celle que Monsieur Jacques a chanté pour moi cette année-là :

*« Je suis le dauphin de la place Dauphine*

*Et la place Blanche a mauvaise mine*

*(...)*

*Et sur le boulevard Montparnasse*

*La gare n'est plus qu'une carcasse*

*(...)*

*Les boulangers font des bâtards*

*Il est cinq heures*

*Paris s'éveille*

*Les journaux sont imprimés*

*Les ouvriers sont déprimés*

*Les gens se lèvent, ils sont brimés*

*C'est l'heure où je vais me coucher*

*Il est cinq heures*

*Paris se lève*

*Il est cinq heures*

*Je n'ai pas sommeil. »*

*(Discographie : 1)*

<https://www.youtube.com/watch?v=gwmqgjxdXh0>



Maman, tu m'as manqué. Tu me manques. Et tu me manqueras à jamais. J'aurais tant voulu me serrer tout contre toi. Si seulement, nouveau-né et petit bâtard, comme ceux du boulanger, j'en avais eu le courage. Que j'avais trouvé la force de te sauver. Dans ce garage morbide, humide et froid, près de la gare Montparnasse.

Non, je n'ai pas sommeil. Comment ne pas être insomniaque quand votre mère dort pour vous et pour les siècles des siècles ? Amen !

Qu'on m'amène tout ce qui ressemble à la douceur maternelle. Car il n'y a pas plus laid qu'une vie sans lait. Comment s'élever, sain de corps et d'esprit, si vous êtes privés – à quel dessein ? – de ces seins qui vous immunisent et vous grandissent ? Je vais devoir me construire tout seul.

Les deux bénévoles de la SPA me roulent dans une couverture. Exactement comme ils l'ont fait pour mes frères et sœurs. Et nous transportent tous les huit en fourgonnette dans leur refuge, à Gennevilliers.

A À sa façon de négocier les virages, le chauffeur doit se prendre pour Fangio. Sauf que notre vieille Citroën AK 350, certes rouge, n'a pas les mêmes suspensions rigides que celles d'une Ferrari. La « Deuche », très souple sur les pattes arrière, est loin d'avoir été conçue comme un bolide de sport. A À chaque trou dans l'asphalte, le véhicule fait des grands bonds. Et nous sommes secoués contre les parois et les grilles qui nous séparent. Le trajet dans ce tacot infernal semble ne plus finir. Trente longues minutes. A À travers les A fenêtres latérales et les portes arrière de la camionnette, nous voyons défiler des bribes de paysage. Nous croisons des hordes de CRS. Ils font face aux étudiants. Qui leur jettent des pavés. Ceux en première ligne se masquent le visage avec un foulard, comme les desperados dans les westerns. Certains sont cagoulés. D'autres portent les mains au visage. Ils ont les yeux rouges. Irrités par les grenades lacrymogènes. La Deux Chevaux les contourne par l'arrière. Et repart dans le bon sens. Celui que les émeutiers et la police ont perdu.

Arrivés sur place, la tête, le postérieur et les flancs endoloris, nous nous étirons tant bien que mal. Nous marchons encore maladroitement. Et bien concentrés sur nos petits pieds qui découvrent douloureusement les cailloux, nous évitons de nous focaliser et de penser aux hématomes causés il y a peu, par nos pirouettes dans l'habitable monté sur ressorts. Dans la cour, nous découvrons un entrepôt rectiligne, construit en parpaings, et recouvert d'une toiture *Eternit* en fibrociment hautement cancérigène. Il est divisé sur la longueur par une trentaine de cages, posées sur du gravier et de la paille. Si je m'en sors, c'est là que je devrai patiemment attendre que quelqu'un veuille bien m'adopter. J'apprendrai à mes dépens qu'on se lève chaque matin uniquement dans ce triste but : le désir brûlant d'une adoption. Coûte que coûte. Alors on se bat entre nous. On montre les crocs. On grogne. On rabat les oreilles. Le pelage hérissé avec nos prunelles jetant des regards de feu, l'on attaque et on mord dans la chair de nos concurrents qui risquent de piquer notre place auprès d'une famille adoptive. Et pourtant, ces pièces rapportées, mes futurs *probables* parents nourriciers, ne seraient que du rafistolage. De bons mécanos, sans doute. Mais j'aurais tant voulu la pièce d'origine, celle qui m'a porté pendant soixante-huit jours et presque autant de nuits. Durant lesquels j'ai ardemment désiré la rencontrer. La regarder. La sentir. La renifler. Lui aboyer mon amour. La toucher d'une patte, d'un coussinet. Rien qu'une fois. Le reste pour moi, ce ne serait qu'un apport fictif. Une consolation. Sans commune mesure avec la douleur de l'avortement de mon premier rapport affectif, ce « *Viol* » commis par leur Dieu. Qui prenait ma mère alors que j'étais encore dans ses entrailles. Qui lui ôtait la vie. Bref, loin d'être la pièce d'origine, l'adoption n'est qu'une monnaie de singe. Celle que les humains gardent au fond de leur poche pour la refiler à l'Église ou à Bernadette Chirac. Enfin, par rapport au cratère creusé par l'obus du manque

vital laissé par maman, je m'entends. Même si certains moments me feront peut-être oublier ma *môman*, je ne suis pas dupe : quand je ferai le beau en remuant la queue, puis que j'adopterai mon air de chien battu, sous mon plus triste regard pour attirer les enfants venus chercher, avec leurs parents, un chiot de compagnie, et qu'ils choisiront mon voisin que je verrai s'en aller à travers le grillage, la solitude sera ma seule et unique Dame. Pour le meilleur. Pour le pire. Et pour une éternité. Les banalités de l'attente d'un chien orphelin.

Tout autour de moi, c'est le gris du béton, des parpaings et des barreaux. Dans ma cage cette nuit, pendant que tout le monde dort, j'écoute le silence banlieusard semblable au désert des monts, ce vieux démon des montagnes, l'isolement des campagnes. Dans cette nuit pluvieuse de mai, j'ai froid. J'ai mal. J'ai faim. N'entendez-vous rien ?

C'est la solitude, ma compagne.

Vais-je finir comme les deux toxicos du garage où je suis né ? Eux ont au moins la chance d'être deux.

## saint-bernard

Je suis un affranchi. Dès ma naissance, j'ai reçu cette liberté. Mon père, vraisemblablement un grand **Saint-akita inu Bernard**, ou un énorme **Akita Inu**, reste inconnu au bataillon. Mais à Tokyo, en face de la gare de Shibuya-Ku, il a pourtant sa statue ? C'est sûrement lui, non ? Et l'allégorie du soldat inconnu, c'est pour lui ? En tout cas, il ne s'est jamais montré. Sait-il seulement qu'il est mon père ? Est-il un collabo ? Obéit-il au silence qu'il s'est imposé ? Ou bien lui fut-il infligé par maman ? Est-il en vie ? Suis-je un cobaye, un bébé éprouvette issu d'un labo clandestin ?

Tant de questions qui resteront sans réponse. Sauf si l'un de vous, qui me lit en ce moment, vient dénoncer son chien. Ou qu'un autre lecteur, ayant eu vent de cette paternité, se délecte aux joies de la délation. Mais je n'y crois pas trop. Je ne mettrais pas ma patte à couper. Aux dernières nouvelles,

mes lecteurs sont une denrée rare. Tellement rare qu'ils sont si précieux à ma truffe et à mes yeux. Une poignée de fidèles qui compte comme une authentique poignée de main entre humains. Car chacun de vous fait partie de ma famille. Chaque lecteur est mon confident, mon proche, comme un parent, un maître à qui je donne volontiers la patte.

Alors, de là à m'indiquer mon père ou me demander en adoption, il n'y a qu'un pas. Que personne n'a encore franchi, malheureusement. Et au plus le temps passe, au plus je me fais une raison : je crois bien que personne ne le fera. Petit chiot, orphelin malgré moi, j'apprends donc à me débrouiller tout seul, à me battre quand il faut, ou passer de la comédie pour attendrir les visiteurs, à la tristesse de mon isolement. En affranchi libre et perdu dans cette cage métallique trop éclairée, sous le néon blanc et froid du premier refuge français de la Société Protectrice des Animaux. 🐾 Gennevilliers.

Mais plus le temps défile, plus je refuse de subir le triste sort que me dicte cette destinée de chien abandonné. Je refuse de baisser la garde. De me laisser aller. Il faut que je tienne le coup. Ma vie ne peut se résumer à être enfermée dans une cage à attendre qu'une âme charitable veuille bien de moi.

– Hé ! Les frères ? Hé ho ?  
– Quoi petit ?  
– Vous n'en avez pas marre de moisir ici ?  
– Et qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, le bâtard ?  
– Enragez-vous ! Révoltons-nous ! Y a qu'à mordre nos gardiens.  
– Waf waf ! Tu nous fais trop poiler, p'tite boule. A force d'y croire, il va t'venir la grosse tête.

Et tous les grands chiens se mettent à rire de plus belle, en zieutant la tête disproportionnée du chiot :

– Waf waf ! Waf waf ! Waf waf !

Les semaines défilent et se ressemblent. Personne ne s'intéresse à moi, le jeune chien à la grosse tête. Je ressemble de plus en plus à un loup sauvage, avec le museau allongé **akita inu** d'un **Akita Inu**. Même si le reste du corps a grandi, mon crâne et ce faciès volumineux, propres au **Saint-Bernard**, demeurent disproportionnés. Et puis, mes yeux vairons et ma gueule tachetée de canidé font peur. **saint-bernard**,

Une année s'est écoulée. Je reste seul. Dans ma cage. Emprisonné derrière les barreaux de la SPA.



## 2 – L'appel du Grand Nord

Paris. Dernier jour du printemps 69.

Année érotique ?

Pas vraiment dans les quartiers chics.

Au cœur d'une propriété arborée, légèrement en retrait de l'avenue Foch. Dans une belle maison de maître, en pierres de France et aux allures haussmanniennes avec ses grands balcons en fer forgé et le toit cuivré d'un vert bleuté. Perdu dans les boiseries de l'imposante salle à manger, Victor dresse la table. La porcelaine cerclée d'or et l'argenterie gravée aux armoiries de la famille royale<sup>1</sup> sont briquées et étincellent. Aujourd'hui, les parents du jeune garçon attendent des invités. Des membres de la famille lointaine. Celle du Nord. Du plat pays. Les oncles et tantes de Victor. Et surtout, ses deux cousins germains.

– Victor ? Victooooor... Victor !

– Oui maman ?

– Je vous l'ai dit cent fois : la fourchette se place à gauche de l'assiette, les dents contre la nappe, pour éviter que les convives ne s'y piquent.

– Oui maman.

– Et la lame du couteau regarde le côté droit de la dorure de l'assiette. Personne ne souhaiterait que grand-mère s'y coupe, enfin !

– Evidemment.

---

<sup>1</sup> Deux étoiles, de part et d'autre de la grande clef de la porte d'entrée de la ville. Le blason ancestral est coiffé d'une couronne, symbole de l'appartenance à la Noblesse.

– Pourquoi diantre croyez-vous que l'on ait gravé sur le dos des couverts la couronne et nos armoiries, si ce n'est pour rappeler à nos gens les bonnes manières ? N'oubliez pas non plus les repose-couverts.

– Oui, mère.

– Et les fourchettes tridents pour l'entrée sont posées de la même façon. Toujours à l'extérieur. Nos hôtes doivent pouvoir suivre le sens du repas sans y prêter la moindre attention.

– Mais c'est ce que je fais, maman.

– Non Victor. Vous vous êtes à nouveau trompé. Regardez bien. Et c'est pareil pour les verres à vin. Le blanc accompagne l'entrée. Donc vous le posez à droite du grand ballon.

– Voilà, c'est mieux comme ça ?

– Oui mon trésor. Et la petite cuiller à dessert est placée perpendiculairement aux autres couverts, juste au-dessus du bord de l'assiette. Sa tête incurvée regarde vers le bas et la gauche. La couronne vers le ciel.

– C'est bien ainsi ?

– Oui. C'est très important, mon petit Victor. C'est le point d'orgue du repas. Le dessert doit laisser aux convives une excellente impression.

– J'ai compris. Mesdemoiselles, regardez comme ma couronne pointe vers le haut.

– Cessez donc d'importuner le petit personnel. Si je vous ai autorisé à jouer à dresser la table avec les domestiques, Victor, ce n'est pas pour faire n'importe quoi. Cessez donc d'importuner le petit personnel. Ne les détournent point de leurs tâches. Vous m'avez compris ?

– Ouiiii. Oui mère.

– Et vous me regardez en baissant les yeux. C'est un signe de respect. C'est pourtant ce que je vous ai appris lorsque vous adressez la parole à une Dame. Aussi, appuyez l'inclinaison de votre tête en fonction de son rang et de son âge. Allons mon ange, exécution ! Ou j'appelle votre père. Et préparez-vous à craindre une correction.

– Excusez-moi.

– On dit : « *Puis-je vous présenter mes humbles excuses et implorer votre pardon ?* ». Enfin, mon petit Victor, que vous arrive-t-il ce matin ?

– Je suis contrarié, ma chère maman. J’ai mal dormi cette nuit. C’est encore ce vilain cauchemar où je suis glacé de froid. Comme congelé. Je me fais attaquer par des rats. Ils sont très gros, grisâtres et hideux. Avec des yeux rouges, assoiffés de sang bleu. Et moi, paralysé par la glace qui emprisonne mon corps, je ne peux plus bouger.

– Oh, venez là mon poussin. Dans mes bras. Je suis désolée. C’est sûrement la saleté des rues parisiennes. Les éboueurs sont encore en grève. C’est inadmissible. On devrait les déchoir de ce droit. Où va l’argent public ? Où vont nos impôts ?

– C’est pas ça maman.

– Je comprends vos inquiétudes. Elles troublent votre sommeil. Ce serait trop d’honneur que de laisser ces petits fonctionnaires perturber vos nuits. Comment osent-ils entacher votre éducation ? Mon coquelet...

La mère engloutit son fils dans ses bras et poursuit sa logorrhée.

– Mais ce n’est pas une raison. Il nous faut sans cesse réviser les bonnes manières et les mettre en application. C’est primordial si vous espérez pouvoir prendre un jour la succession de votre oncle. Devenir le roi que votre père n’a jamais pu être.

– Je sais maman. Je promets de faire tout mon possible afin de ne point vous décevoir.

Des pas robustes et assurés résonnent contre le damier noir et blanc du vestibule de la vieille chapelle. Ils ricochent sur le carrelage en pierre et les cabochons de la pièce voisine. La cadence de la démarche, tel le roulement progressif d’un battement de tambour, annonce l’arrivée imminente de quelqu’un de très important.

– Voilà qui est bien parlé, mon petit.

– Papa !

– Allez, viens mon garçon. Nous allons nous promener.

Le père et le fils vont quitter Paris pour la proche banlieue. Il lui a fait une promesse pour la rentrée des classes en septembre. Chez les grands de troisième. Et il est impératif de tenir ses promesses. Approche. J'ai deux ou trois choses à te montrer avant que le cousinage ne débarque. Nous n'avons pas toute la journée devant nous. Nos chers voisins belges devraient arriver tout juste avant midi.

Il s'accroupit et ouvre deux grands bras fiers et costauds. Victor s'y précipite en courant. Il rebondit puis se blottit tout contre la poitrine bombée de son père. Les bras se referment et l'enlacent avant de le soulever et de le décoller du sol. Prolongeant le mouvement vertical, le géniteur porte fièrement le fils sur ses épaules. Et à la manière d'un jeune étalon fougueux, il pivote brusquement en tournant les talons qui glissent sur le parquet en chêne ciré. Le duo ainsi formé, aux allures d'un empereur triomphant et défiant la foule amassée sous le Capitole, frôle le grand lustre de cristal. Sous le regard attendri de Dame *van Landeghem*, ils quittent la salle à manger et sa longue table en acajou. Recouverte d'une nappe de dentelle blanche brodée à la façon des petits rideaux au bas des fenêtres, le long des canaux à Bruges. Admiratifs, tels le Sénat et le peuple romain, les domestiques occupés à finir de dresser la table, suspendent un instant le ballet et retiennent leur respiration. Le temps s'arrête.

Dehors, sous la véranda qui jouxte l'entrée principale, le jasmin est encore en fleurs. Et elles répandent leur parfum délicat qui se mélange subtilement à celui des citronniers. C'est un exploit de faire pousser ces arbres dans les jardins de Paris. Le printemps fut exceptionnellement chaud. Et il faut bien l'admettre : au cœur de l'arboretum de l'hôtel particulier de la famille *van Landeghem*, les roses et les plantes exotiques

de l'orangerie ne sont pas insensibles aux soins continus, cette attention toute dévouée du jardinier à demeure, et naturellement, à l'amour que leur porte Madame.

Le ciel est bleu. Tellement radieux. Il irradie d'un jaune pâle et matinal, le haut des murs de la contre-allée de cette grande avenue. Qui relie l'Étoile de la capitale à sa porte Dauphine.

Le cabriolet rouge attend bien sagement, sur les graviers devant la haie de buis, que Tristan et Victor *van Landeghem* s'installent sur ses sièges en cuir beige, lustrés et polis par la cire du premier soleil d'été. Un léger tour de clefs suffit à faire rugir de plaisir les chevaux du moteur V12 « Colombo » de la Deux Cent Cinquante *Testa Rossa*. Précisément celle qui a remporté les vingt-quatre heures du Mans en 1958, 1960 et 1961.

Tristan est un bel homme. Très élégant. La trentaine bien dépassée. Long et fin, mais musclé et sportif. Le haut du front est dégarni tout comme le dessus de son crâne. Le nez légèrement aquilin, il lève systématiquement la tête pour vous toiser de ses yeux bleus et myopes, derrière des lunettes en écailles de tortue.

A ses côtés, Victor. Un petit garçon de treize ans. Un mètre cinquante-sept à peine, qui flotte dans son polo bleu marine au col bien repassé. Des cheveux poil-de-carotte, longs et bouclés. Les yeux verts comme deux émeraudes posées sur une coquille nacrée, dont les longs cils et les sourcils soulignent discrètement les contours. Le nez retroussé sous quelques taches de rousseur, délicatement saupoudrées. Avec parcimonie. Comme pour la lointaine entrée hivernale. Celle qui nous offrira en spectacle la tendre apparition des tout premiers flocons de neige.

Deux fossettes de part et d'autre d'une grande bouche fine et bien dessinée.

Le pilote est assis. Confortablement. Enfoncé au creux du siège camel qui sent bon le vieux cuir tanné. La conduite est à gauche. Entre Victor et lui, la boîte de vitesses manuelle.

Tristan porte des mitaines en peau marron, légèrement plus foncées que l'intérieur du bolide. Sous un chandail vert bouteille, au col roulé et aux manches relevées, des bras musclés et bronzés prolongent les gants aux doigts fins, agrippés au volant. Ils nous conduisent au milieu de l'habitable. En-dessous, dans un pantalon en velours côtelé brun, les longues jambes du père actionnent les pédales de l'embrayage et de l'accélérateur, afin de changer plus rapidement de vitesse à chaque palier. Les yeux bleus du conducteur sont rivés tantôt sur la route, tantôt sur le cadran du compteur, qui monte très vite et très haut dans les tours. Au bruit délectable du moteur, l'on devine que les rapports de vitesses sont très courts, afin de libérer toute la puissance des cylindres gonflés de désir, sous le long capot rouge et galbé. Destiné à cacher les soupapes. Et fabriqué avec dextérité par le célèbre carrossier Scaglietti. Le dessin très particulier que la main experte de Pininfarina a donné à la 250 TR, est en réalité plus utile qu'esthétique. L'originalité de ses ailes antérieures permet de couvrir partiellement les roues, afin de mieux refroidir les freins à tambours. Cette voiture, qui n'a été produite qu'en trente-trois exemplaires, est l'une des plus chères au Monde. Elle doit valoir aujourd'hui pas moins de dix millions d'euros. Son poids léger, proche des neuf cents kilos, lui permet d'atteindre les deux cent soixante-dix kilomètres heure. En roulant à tombeau ouvert, Tristan et Victor, les cheveux roux au vent, prennent la direction de Gennevilliers. Le long des murs et des façades qui bordent la route, l'on peut lire des inscriptions peintes à la sauvette au printemps de l'année dernière, et qui ont survécu aux événements.

« CRS, SS ! ». Ou encore, « *La liberté est le crime qui contient tous les crimes. C'est notre arme absolue !* ». Un peu plus loin, « *Prenez vos désirs pour des réalités* ». « *Je jouis dans les pavés* ». « *Le mobilier est payé par nos impôts. Les flics aussi. Tant qu'on pourra pas écrire sur les flics, on écrira sur les bancs* ». « *La culture, c'est la religion d'État* ».

Les badauds qui marchent le long des trottoirs, se retournent et s'arrêtent, interpellés par le fracas sonore du pot d'échappement distendu de la flèche rouge. Les ménagères qui regardent par les fenêtres en frottant les assiettes, attirées par la carrosserie rutilante et le vacarme mélodieux des pistons en rut, délaissent la vaisselle et sortent de chez elles. Tous ces spectateurs improvisés, amassés de part et d'autre du chemin, qui voient le bolide tourner le dos à Paris, qui devinent au loin les contours de la tour Eiffel, et qui saluent au passage le père et le fils, alors qu'ils traversent à toute vitesse leurs villages dans cette proche banlieue, semblent danser au rythme d'une comédie musicale. Et ils leur chantent à l'unisson, d'une voix claire et chevrotante, comme celle de Julien :

*« Quand je vois les autos sauvages  
Qui traversent nos villages  
Venues de Californie  
De Flandres ou bien de Paris  
Quand je vois filer les bolides  
Les cuirs fauves et les cuivres  
Qui traversent le pays  
Dans le métal et le bruit  
Moi, je pense à la cavalerie  
Moi je pense à la cavalerie. »*  
(Discographie : 2)

<https://www.youtube.com/watch?v=QQsgjZPhyeQ>



La Testa Rossa fonce depuis deux minutes dans les ruelles de Gennevilliers.

– Papa ?

– Oui mon Victor ?

– Tous ces gens qui s’arrêtent et nous regardent, gesticulent et articulent fort, comme s’ils chantaient, on dirait qu’ils nous font une haie d’honneur et qu’ils cherchent à nous saluer.

– C’est sans doute ce qu’ils font.

– Tu sais, avec tous ces chevaux qui pétaradent sous notre capot, j’ai l’impression d’être un cavalier conduisant sa horde qui passe à toute vitesse au milieu d’une poignée de pauvres fantassins.

– Et c’est un peu cela, mon petit bonhomme. Pense que ton aïeul est venu par ici il y a plus de deux siècles, avec Vizir, son fidèle destrier blanc.

Napoléon était accompagné de sa valeureuse cavalerie. Le père poursuit :

– Je peux t’assurer que les milliers de fers sous les sabots claquaient aussi fort sur les pavés que le bruit des cuivres des cylindres qui propulsent notre flèche rouge sur le bitume.

– Waw !

– Tu peux être impressionné, mon fils. Après avoir franchi les Alpes par le Grand Saint-Bernard, il est remonté dans le Nord, bien au-delà de Paris. Partout où il passait, ses partisans et la foule acclamaient l’Empereur.

– Papa, où va-t-on ?

– Ça, tu vas bientôt le découvrir.

Le bolide aux ailes galbées amorce un virage serré sur la droite et s’engouffre dans une cour de pierres et de gravillons. Tristan freine au milieu de l’esplanade, face au bâtiment rectiligne découpé par des grillages.

Dans les cages, des chiens partout s’agitent. Ils aboient en direction du cabriolet étincelant et de son élégant intérieur qui leur cache à moitié les deux nouveaux arrivants. **A** **A** peine la voiture immobilisée que Victor, tout excité, saute

hors de l'habitable aux cuirs fauves, en chevauchant la portière côté passager. Le garçon ne tient plus en place et bondit d'abri en abri. Les chiots de tous poils et toutes races, entassés dans leurs geôles, lui font la fête. Ils battent la queue. En jappant pour attirer l'attention, ils se dressent, debout sur les pattes arrière, et posent celles de devant contre la grille qui les sépare du petit d'homme. Victor, émerveillé, ne sait plus où donner de la tête. Ses grands yeux verts sont écarquillés. La peau du visage rosit sous les taches de rousseur tant le garçon est fébrile. Sa respiration est saccadée, très rapide et de plus en plus forte. Il passe maladroitement une main dans ses cheveux encore tout ébouriffés du vent attisé par la vitesse durant le trajet, et tourne la tête vers le fond de la bâtisse, où il croit percevoir un clapier silencieux. Dans l'obscurité. **A** l'écart. **A**

– Dites, Monsieur le gardien, C'est quoi, là-bas ?

– Ça, c'est l'abri d'un petit bâtard revanchard. Tous ses frères et sœurs ont été adoptés. Mais lui, sa tête est trop grande. En tout cas, démesurée par rapport à la taille de son corps.

Il est encore inachevé. Sec et déjà costaud pour un an et deux mois. La couleur du poil imprécise. Plus effrayant qu'un loup. Alors, personne n'en veut. Le gardien explique :

– En plus, il n'est pas commode. Il grogne et montre les crocs. Il attaque les autres chiens. Et ce n'est pas tout. Au départ du dernier de la portée, il a été agressif avec l'un de nos soignants. Même qu'il l'a mordu à la main pendant qu'il venait le nourrir. Donc, on ne va pas pouvoir le garder. Le vétérinaire devrait passer en fin de semaine pour le pi...

– Papa ! Papa, allons le voir. S'il te plaaâfît !!!

– D'accord, d'accord mon bonhomme.

– Non mais, écoutez... je vous préviens, ce jeune chien n'est pas à adopter.

– Ne vous en faites pas, Monsieur, mon fils veut seulement aller le voir.

– Bon, dans ce cas, je vous accompagne. Suivez-moi.

– Merci Monsieur.

– Choueeeeette !

Victor et Tristan emboîtent le pas du gardien, et se dirigent vers le fond du hangar, là où se trouve la cellule isolée. Au fond de la cage, roulé en boule sur la paille humide et crasseuse, recouvrant à peine le béton froid, un chien apparemment tout noir dans l'obscurité, mais tacheté de rouge fauve et bringé de blanc, au poil long et en désordre, leur tourne le dos. Il ne lève ni le museau ni la tête à leur arrivée. Elle semble beaucoup trop lourde. Il a l'air totalement déprimé. Tellement triste. On dirait qu'il attend patiemment que l'on vienne lui reprendre la vie. Il voudrait peut-être rejoindre sa mère. Là-haut. Quelque part dans un bordel. Vous savez, ces paradis pour les clients. De véritables enfers pour les chiennes qui les attendent dans les vitrines, prenant des postures aguichantes. Comme à la SPA.

A A sa vue, Victor est pris de pitié. De suite. Il sent que c'est ce jeune animal qu'il leur faut. C'est sans doute parce qu'il ne jappe pas, ne bat pas de la queue, ne saute pas, ne fait pas le beau, ne cherche d'aucune manière à attirer l'attention sur lui... Au contraire ! Il ne bouge pas. Il leur tourne le dos. C'est à peine si Victor entend sa respiration. Irrégulière. Mimétisant inconsciemment les derniers gestes de sa mère, le ventre noir se soulève et redescend comme une masse contre le sol froid. Un sentiment indescriptible s'empare du petit garçon. Une force intérieure qu'il ne maîtrise ni ne comprend. Il se sent intimement lié au destin du chien rebelle. C'est donc ce petit bâtard que Victor veut adopter. Et c'est sûrement parce qu'il est laid, seul et perdu.

– Papa, c'est lui que je veux.

– Mais ce n'est pas possible, Victor. Tu as bien entendu le gardien tout-à-l'heure...

- Papa, S'il te plaaaâît !!!
- Non Victor. On ne peut pas.
- Mais je croyais que tu pouvais tout ?
- Bien sûr que non !
- Et pourquoi à la maison et au travail, tu peux ? Mais quand il s'agit de moi, de me faire plaisir, vraiment plaisir, pour moi, alors là, tu ne peux plus ?
- Victor, le gardien nous a expliqué que ce chien est violent. Il est dangereux. Ils vont devoir l'euthanasier. Alors non ! Il n'est pas à donner.
- Mais il peut s'acheter. Tout est à vendre, si on y met le prix. C'est toi qui me l'as dit.
- Tu as entendu le gardien. C'est interdit de le prendre.
- Ah bon ? Et je croyais qu'*il est interdit d'interdire*. Tu es pourtant de l'avis des étudiants qui ont défilé dans les rues. Tu me l'as répété plus d'une fois.
- Écoute Victor, ce n'est pas toujours aussi simple.
- Tu me l'avais promis, papa. Tu me l'avais promis ! Ce « *petit* » chien va mourir. On ne peut pas rester les bras croisés à ne rien faire. Nous devons tout tenter pour le sauver.
- Mais là, c'est pas possible.
- Tu ne tiens pas tes promesses. Tu m'as dit qu'un gentilhomme doit toujours tenir ses promesses. Tu n'es pas un gentilhomme !
- Victor, je t'interdis !
- Papa, c'est horrible. Ils vont le piquer. L'abattre. Tu seras complice d'assassinat. Tuer un chiot sans défense... Un vulgaire assassin, comme les autres ! Voilà ce que tu seras. Si tu les laisses faire, je ne supporterai pas l'idée de rester à tes côtés.
- Arrête de dire n'importe quoi. C'est stupide. Ce n'est plus un chiot. Si ce chien doit être euthanasié, c'est qu'il y a une bonne raison : il mord !
- J'en peux plus, papa. Si ce chien meurt, je m'en vais pour toujours.

- Hé bien c’est ça, va-t’en !
- Tu m’as menti ! Un gentilhomme ne peut pas mentir.
- Écoute Victor, calme-toi. Arrête de pleurer. Je ne t’ai pas menti. Je voulais t’offrir un chiot et te laisser le choisir. Mais là, avec ce chien agressif, c’est compliqué.
- Tu m’as appris que le seul obstacle infranchissable, c’est celui qu’on se met.
- Tu as la tête dure, fiston. Je ne sais pas de qui tu tiens... Allez, sèche tes larmes. On va voir ce que je peux faire. Attends-moi ici. Je vais trouver le gardien et tenter le tout pour le tout.

Le père et le fils repartent avec la 250 TR. Entre eux, une grosse boule de poils hirsutes, tout noirs, avec des reflets rougeâtres et marron. Une oreille qui tombe, la droite. Et la gauche dressée. Entre les deux pavillons, des yeux vairons fixent la route par-dessus la jolie truffe rosâtre et humide, qui termine en feu d’artifice improvisé, le museau du jeune chien-loup. Au milieu de la tête disproportionnée, sa gueule entrouverte laisse dépasser de côté, une longue langue bleutée, qui bave abondamment toute la transpiration malodorante. Elle témoigne de son état d’anxiété permanente. L’exhalaison qui s’en dégage est d’une odeur pestilentielle tellement puissante, qu’on ne peut plus respirer. Malgré le fait que la voiture soit complètement décapotée. Et que Victor et Tristan aient leurs narines au grand air.

A toute vitesse, le chef d’œuvre du *Commendatore* refait la route en sens inverse. L’improbable trio se dirige vers Paris et sa porte Dauphine. A chaque montée dans les tours, Tristan doit pousser le chiot afin d’accéder au changement de vitesse. A chaque coup de poing asséné par le pommeau du levier, actionné par la mitaine en cuir du conducteur, le chien grogne. Cela peut se comprendre. C’est un réflexe naturel. Mais le père repense au risque d’agressivité du canidé. Ses rôles de loup sont noyés dans ceux du moteur

de la « tête rouge » du grand Enzo Ferrari. Le chien lui fait peur. Tristan regrette déjà de l'avoir pris. Alors Victor se met à lui caresser la grosse caboche en lui murmurant à l'oreille :

– Làààà. Tout doux le chien. Tooooouuut doux.

Et cela semble fonctionner car l'animal se détend et repose sa tête contre le fauteuil en cuir. Ses oreilles dépareillées tentent de synchroniser leurs mouvements. Il les calque sur les sons mélodieux de la voix apaisante de l'enfant. Ce chien, pourtant si agressif avec les autres, semble à présent complètement soumis et tranquilisé au contact du petit homme.

– Papa, il va falloir lui trouver un nom.

– Et à quoi penses-tu, fiston ?

– Je n'y ai pas encore songé...

Les grands yeux verts du garçonnet plongent dans les prunelles vairon du chien-loup.

*– Et à moi, on me demande mon avis ? Vous croyez à la réincarnation, vous ? Non, parce que, regardez-moi, oui, c'est ça petit, d'un peu plus près. Vous voyez la traînée blanche sous mon cou, là ? Oui, ce grand losange blanc posé sur mon torse. Et les taches autour de mon museau et ma tête, qui tentent de percer le mystère des poils de mon corps tout musclé ? Vous devinez juste. Je suis un prince, un Seigneur. Je suis le dauphin de la Porte Dauphine. J'ai l'étoffe d'un loup, à l'épaisse fourrure noire et rouge fauve, qui me protège du froid. Je suis le roi de la forêt. Le roi du Grand Nord.*

**akita inu**

Le chien est lourd et déjà très fort pour son âge. Il est le saint-bernard digne croisement d'un énorme **Akita Inu** et d'un grand **Saint-Bernard**, son père fugueur, accouplé à un fier **berger de Groenendael**, sa mère qui n'est plus. Dans une ancienne vie, il a été kidnappé vers un monde cruel, rude et glacial. Perdu. Sans doute en plein milieu de l'Alaska. Il a dû se

**berger belge groenendael,**

battre pour survivre. Et il est devenu sauvage. Loup parmi les loups.

Mais il a une dette envers son dernier maître qui lui a évité la noyade. Car à son tour, le chien n'a pu le sauver des flèches des Yeehats<sup>2</sup>. Il était parti rejoindre les loups et chasser le cerf. Il n'était pas auprès de son compagnon, John Thornton, lorsque les sauvages ont attaqué le campement. Quand il est revenu, son corps ensanglanté gisait dans les eaux boueuses d'une mare. Il avait beau mettre en pièces les Indiens, un à un, être fier d'avoir tué l'Homme, le plus noble de tous les gibiers, la mort de son fidèle ami lui a laissé un goût amer. Un grand vide.

Il a aussi une dette envers un petit garçon. Qui n'a cessé de le chercher pendant de longs mois. C'était le fils cadet de son premier maître, le Juge Miller<sup>2</sup>. Pris d'affection pour lui, l'enfant le suivait partout dès qu'il pouvait. Bien plus que ses frères, il prenait plaisir à se baigner avec le chien, dans la piscine de la belle et grande propriété qu'ils habitaient. Au milieu la vallée ensoleillée de Santa Clara, au sud-est de San Francisco. C'était le bon temps. Avant que le jardinier ne vende l'animal domestique pour une croûte de pain à des mercenaires. Ces chercheurs d'or partis pour le Grand Froid, au-delà du Canada, avaient besoin de gros chiens comme lui pour tirer leurs traîneaux surchargés de matériel, à travers les tempêtes de neige.

– *Tu sais Victor, j'ai appris, bien plus tard, que le petit Miller est parti vers le Nord, tout seul à ma recherche. Et il en est...*

– Papa ? Papa ? J'ai trouvé. Il s'appellera Buck.

---

<sup>2</sup> Lire ou relire « L'Appel de la forêt » de Jack London.

### 3 – Les cousins

La voiture se présente devant une grande grille noire en fer forgé, dont les barreaux verticaux sont tous coiffés d'un pic doré, conçu pour percer le derrière d'un intrus en mal d'invitation. Le portique s'ouvre automatiquement à son approche.

A – Regarde, Victor. A côté de maman, j'aperçois ton oncle Bédouin et tante Fiona.

En effet, ils discutent dans le jardin avec les deux petits de tonton Aldebert. Filibert qui a déjà neuf ans. Et Gontran, bientôt six ans. On reconnaît de loin leur accent. Une voix s'élève au-dessus des autres. C'est l'oncle Aldebert et son humour belge. Jovial et malicieux. Croustillant ?

– Mon Dieu, qu'ils ont grandi. Aldebert ? Mon frère, c'est toi ?

– Tristan ! Que j'suis heureux de t'revoir. Ça fait une paye... Hé mais, c'est l'grand Victor que j'vois là ! Dans mes bras, mon gamin ! Et la méga boule de poils à côté de toi ?

– C'est Buck. C'est mon chien. Il est beau, hein Aldebert ?

– Il a une bonne grosse bouille. On dirait un mongole, ton clebs. Y m'plait !

– Eh bien Victor, tu ne viens pas m'embrasser ?

– Si, tante Fiona. Attendez un instant. Je sors de la voiture, j'accroche Buck et j'arrive.

– Je vous rejoins, chère belle-sœur. Je gare d'abord le bolide à côté de Renaud<sup>3</sup>.

– T'as acheté une Renault ?

---

<sup>3</sup> Le chanteur, depuis qu'il vient de fêter ses dix-sept ans, est souvent invité à venir pousser la chansonnette, en grattant sur sa guitare, dans les jardins de quelques parisiens bourgeois et privilégiés.

– Non. C’est un jeune saltimbanque que mon épouse a fait venir. Tu sais Aldebert, c’est ce chanteur ado à la mode. Il se trimbale partout avec sa guitare folk. Tu le vois là ? Devant la haie de buis, dans l’allée de graviers. Il est à la même école que notre petit Victor. Mais il est déjà au lycée, lui.

La famille *van Landeghem* a fait sa connaissance quand Victor est rentré au Collège il y a quatre ans. Il faisait partie du comité d’accueil. C’est la tradition à Janson de Sailly : les grands élèves accueillent les nouveaux collégiens. Et comme Victor était en avance d’un an, Renaud a été en quelque sorte son parrain.

– Ouaip. Gare ta caisse près du gitan. Fais donc, fieu. Fais comme chez toi, Tristan. Ah-ah. Qu’est-ce qu’on rigole à Paris, dis.

– Aldebert, tu m’énerves.

– Eh Fiona, quand tu auras fini de faire tes léchouilles au gamin, notre Ben-Hur aura sûrement parqué son char rouge. Alors ça t’dirait d’entrer dans la salle à manger ? On crève la dalle ici.

Il est vrai que le fransquillon, avec ses manières, ne bougera pas tant que la reine ne le précèdera pas dans le vestibule de sa chapelle. Alors Aldebert insiste :

– Allez, avance Fiole, sinon j’t colle une grosse claque sur les fesses. Oh-oh-oh-oh !

– Aldebert, voyons. Cessez vos plaisanteries. Tant de vulgarité ! Et devant les petits.

– Allez, la bigote. C’était pour rire, hein.

*Si on m’avait averti que je devrais endurer autant de plates grossières, attaché entre la Ferrari et Renaud, à une chaîne qui s’enroule autour du piquet, à l’entrée du jardin du palais de mon nouveau maître... Me croirez-vous si je vous dis que je préfère encore et de loin la rudesse des conducteurs de traîneaux, dans le froid du Grand Nord ? Mais pour qui se prend-t-il, cet Aldebert ? Pour le*

*futur roi des Belges ? C'est lui, le mongole, avec son gros nez rouge d'alcoolique et la buée qui colle sur les loupes de ses lunettes.*

– Buck ? Regarde-moi, Buck. Cesse de grogner. Tu n'as pas fini de faire le chien-loup ? Tu fais peur aux petits Filibert et Gontran. Allez, couché. J'ai dit « couché ». Comme ça. C'est bien. Bouge pas.

– *C'est bien ? C'est bien parce que c'est toi qui me le demande, oui. Car si l'un des deux mioches de cet Aldebert venait à m'intimer le moindre ordre, ils auraient l'honneur de goûter à mes crocs.*

– Venez, approchez. N'ayez pas peur. Il ne vous fera rien. Lààààà, couché Buck. Laisse-toi faire. Ils veulent simplement te caresser. Ils ne te feront aucun mal.

– *D'accord, mais tu me brosses après. Ou tu me laves les poils. Je n'ai pas envie d'être souillé par leurs royales paluches.*

– Buck, cesse de nous regarder ainsi. Tout doux. J'ai dit « tout doux ».

*Impossible de résister à ces poils de carottes et aux grands yeux verts du gamin.*

– *Alors comme ça, tu m'as cherché partout ? Jusqu'où es-tu allé, petit ? Tu as pris des trains comme moi ? Tu as traversé les lacs en bateau et les rivières sur des grands bacs ?*

– C'est trop mignon comme il te regarde, Victor. On dirait qu'il te raconte quelque chose.

– Oui, je suis sûr qu'il nous parle, Gontran.

– Moi, j'n'entends rien.

– Toi, t'es sourd comme un pot, Filibert.

– Et toi, p'tit pisseur au lit, t'es même pas cap de faire sur ton trône.

– Arrêtez de vous disputer, les germains.

– Victor et les garçons, à table ! Ça va refroidir... Et dès que vous entrez dans la vieille chapelle, ôtez vos chaussures sur le marbre. En-dessous du bénitier. C'est compris ?

– On arrive, mère. On arrive. Veuillez nous excuser. Je présentais Buck à mes cousins.

– Oui M'dame. Vot' fils voulait nous faire croire qu'son chien parle !

– Victor, tes cousins sont aussi nuls que leur père. Détache-moi et je leur montre les bonnes manières.

– Non Buck. Toi, tu restes ici pendant qu'on déjeune. Inutile de grincer des dents. Et tu peux rabaïsser ton oreille gauche. Celle du loup. C'est ça, laisse-la retomber comme la droite. Allez mon chien, ne me fais pas ces yeux méchants. Ni les tristes. Et ne chouïne pas, ça ne sera pas long. On va d'abord prier, remercier le Seigneur pour cette table accueillante. Puis on mangera dans la foulée. Je reviendrai vite te décrocher. C'est pas plus long qu'une messe à l'Église, tu sais.

C'est alors que le chanteur, en regardant Buck, se met à composer une chanson qu'il reprendra bien des années plus tard, à la mort d'un Président de la République :

*« Ils ont peut-être eu peur que je pisse  
Sur le marbre du bénitier  
Ou pire que je m'accroupisse  
Devant l'autel immaculé  
Peur que je ne lève la patte  
Quelque part dans les allées  
Où siège cette foule ingrate  
Qui nous parle d'humanité  
Ils ont considéré peut-être  
Que c'est un amour pas très catholique  
Que celui d'un chien pour son maître  
Alors, ils m'ont privé de cantiques  
Un jour pourtant je le sais bien  
Dieu reconnaîtra les chiens. »*  
(Discographie : 3)

<https://www.dailymotion.com/video/x51d0x>



Sous le lustre de cristal, dans un magnifique ballet, derrière leur tablier de dentelle blanche posé par-dessus un tailleur noir on ne peut plus strict, les serveuses, parfaitement synchronisées et admirablement orchestrées sous la conduite du vieux majordome, soulèvent en même temps les cloches d'argent recouvrant les entrées qui garnissent les assiettes, posées tout le long du plateau en acajou lustré. Les convives sont attablés. En bout de table, A d'un côté, Tristan. A sa droite, la Dame d'Honneur, Fiona. A l'autre extrémité, Madame. Et à sa droite, Bédouin. Aldebert fait face à son amie, Sylvie. Victor est assis entre Filibert et Gontran. Fiona entonne d'une voix de tête un magistral « *Bénissez-nous, Seigneur. Bénissez ce repas, cette table accueillante. Et procurez du pain à ceux qui n'en ont pas. Ainsi soit-il.* », qui marque le début des festivités. Madame pose son trident dans l'assiette, signal inéluctable que les invités peuvent commencer à porter la terrine de truite fumée à leurs palais délicats. Comme lors d'un couronnement, puisque le peuple n'aime pas rester sans roi, les cuisses de grenouilles prennent vite la succession, sous une cadence militaire dictée par les fourchettes prévues à cet effet.

Après ce repas gargantuesque et copieusement arrosé, les discussions vont bon train :

– Alors Aldebert, tu es venu sans Paloma ?

– Oui, c'est triste hein, Tristan ? Elle a préféré passer tout l'été en Sardaigne une fois, en compagnie de son grand barbu, tu sais, l'autre Aldebert, le vicomte. Alors moi, je suis descendu à Paris accompagné de Sylvie, en tout bien tout honneur. Et avec son nouveau-né, fieu. La petite Alpine. Tu n'trouves pas qu'elle est craquante ? Avoue. Allez dis !

– Bédouin et moi pensons que c'est une mauvaise idée. La presse risque de jaser.

– M'enfin Fiolo, qu'est-ce que tu vas chercher là, dis. Je me fais accompagner de qui je veux, quand je veux, où je veux. En tout bien tout honneur.

– Cela, Aldebert, vous l’avez déjà dit. Je rejoins mon épouse : ce n’est pas correct et absolument pas dans la lignée de nos valeurs catholiques.

– Mais Bédouin, mon frérot, qu’est c’que tu radotes. Je viens avec un petit *ketje*<sup>4</sup>, enfin, une *fieke*. Ça montre bien mes bonnes intentions de bon chrétien, soucieux de son prochain. Euh, coupez. De sa prochaine, c’est plus réaliste. Ah-ah. Qu’est-c’qu’on rigole bien à *Parieke*. Hein *Bébétje*?

– Et si nous passions au fumoir ? Nous serons sans doute plus à l’aise pour continuer cette conversation. J’en profiterai, chers frères, pour discuter de la succession royale. Mon fils Victor est l’aîné de notre lignée. Et si les deux communautés linguistiques nous réintègrent...

– Oui. Tu as raison, le Triste. Ici, les lustres ont des oreilles. Il ne manque pas d’air, ton grand lampadaire. Elle est bonne celle-là, non ? Un peu comme tes bonnes. Y en a qui sont bonnes, hein ? Allez, c’est comique, quoi ? Pourquoi y a qu’*Sylvie* qui rigole ? C’est quoi cette caracole. Vous êtes là, tous en rond autour de moi, à me regarder avec vos yeux de merlan frit. Dites, vous êtes devenus complètement « *steif* »<sup>5</sup>, les Saxois ?

Les enfants sont partis jouer dehors. Au fumoir, la seule pièce chaleureuse de l’hôtel particulier des *van Landeghem*, qui ressemble un peu à un chalet suisse, avec sa grande cheminée sous les grosses poutres en chêne, et contre les murs de la bibliothèque, ses boiseries qui sentent bon le sapin, dont l’atmosphère intimiste est à l’opposé du froid glacial du vestibule de la vieille chapelle et de la frigidité guindée de la salle à manger, c’est un véritable portrait de famille.

Les trois frères sont les fils du roi Arnold III, qui a dû abdiquer en 1951. Si le fils aîné lui a succédé, les deux

---

<sup>4</sup> En bruxellois, signifie : petit garçon ; petite fille ; petit Paris ; petit Bédouin.

<sup>5</sup> En bruxellois, signifie : « rigide, coincé du Q ».

autres et leurs garçons pourraient prétendre à la couronne, en cas de décès de Bédouin, car il n'a pas de descendance :

- A gauche de l'ancre de la cheminée et de sa plaque en fonte aux armoiries du Duc de Guise, se tient en complet prince-de-galles, le prince Aldebert. Fils d'Arnold III et d'Ástriðr, feu la princesse de Suède. Ce gros débonnaire bien dégarni, aux bonnes joues rouges et au nez imposant, porte de frêles lunettes à la monture transparente. La buée des verres cache un regard plein de malice joviale ;

- A droite, en costume militaire, l'aîné d'Arnold III et d'Ástriðr, le grand et mince Bédouin I<sup>er</sup>, fait maladroitement face à son « petit » frère Aldebert. Avec ses airs de premier de classe, le dessus des joues rosi par la préoccupation du qu'en-dira-t-on, et surtout, du *quand* dira-t-on. Son sourire se veut compréhensif et rassurant. Mais les yeux doux, cachés derrière des lunettes au cadre noir, trahissent son manque d'assurance ;

- Un peu en retrait d'Aldebert, Sylvie. Élegante et fière aristocrate belge, à l'allure typiquement ucloïse. Sous ses cheveux blonds cendrés, coiffés en houpette brossée vers l'arrière de façon très classique, elle porte une longue robe de soie vert olive, légèrement fendue sur le bas de la cuisse. Comme il se doit dans les soirées huppées des rallyes au château de La Hulpe. La jeune femme tient en équilibre sur des escarpins scandaleusement sobres. Mais elle parvient à porter tendrement dans ses bras, son bébé dodu, le joli ovni Alpine, qu'elle contemple avec amour ;

- A hauteur du jeune roi, légèrement en avant, plantée dans des ballerines roses, la reine Fiona. Très chaste et pieuse. La seule à porter une coiffure « bigoudis » sans bigoudi. Avec des boucles noires qui reviennent devant les oreilles. Le reste est d'une rigidité étonnante. Le front est dégagé puisqu'elle porte vers l'arrière un grand chapeau fuchsia, digne des plus beaux couvre-chefs de la Castafiore, dessinés par Hergé. Elle reste stoïque. Vêtue en matador

drapé d'une robe rouge cerise et stricte, boutonnée jusqu'au sommet du cou cerclé de perles nacrées, la reine paraît amidonnée tant elle se tient droite. Les bras pendants, dénudés en-dessous des coudes, se croisent devant sa taille, pour y tenir appuyé un sac trapézoïdal en croco blanc, qui rappelle le bon temps des colonies sous Arnold II ;

- Et face au quatuor royal, le prince en exil, Tristan. Le fils illégitime d'Arnold III et d'une bourgeoise flamande, l'objectif encore en position de tir, attend que l'impression polaroid sorte automatiquement de l'appareil photo.

Dame *van Landeghem* revient avec un plateau de gourmandises. Les adultes, calfeutrés au coin du feu, fument de bons cigares. Un verre de cognac à la main, ils discutent abondamment sur leur descendance et les cancans de la presse à scandale. Victor a détaché Buck, afin que dans les allées du jardin sa vessie puisse donner libre cours à son imagination. Les enfants jouent et crient près du bassin aux eaux froides et vertes comme celles d'un étang marécageux. Elles rappellent vaguement au chien les eaux boueuses de la mare dans laquelle son seul véritable maître à l'époque, John Thornton, avait été sauvagement assassiné par les flèches des indiens Yeehats.

- Buck. *Beuheuck !*

- *Oui Victor. Qui y a-t-il ?*

- Buck, viens mon chienchien. Viens jouer avec nous. Allez, au pied Buck !

- *Me voilà, me voilà. J'arrive. Pas la peine de s'exciter comme ça.*

- On va jouer au chien de traîneau. Filibert et Gontran, vous voyez la vieille luge en bois, posée là-bas, contre le mur en pierres le long du bassin.

- *Oui Vic. Que veux-tu qu'on en fasse ?*

- *Toi Filibert, tu la déplaces à côté de Buck. Et toi Gogol, tu m'amènes la corde et la chaîne à laquelle Buck était accroché. Tu les vois ?*

– Oui, ok.

– D’ac.

– Attendez, j’accroche Buck en tête. Et je monte tout devant sur la luge. Filibert et Gontran, vous vous asseyez derrière.

Victor s’impose en chef car il est leur aîné. Il invente un harnais avec la corde qu’il passe autour du cou du chien, et qu’il fait redescendre, de part et d’autre du losange en poils blancs, sur le gros poitrail du bâtard, déjà très musclé pour son jeune âge. Il fait une boucle sur le haut de son dos tout noir et y accroche la chaîne qui se traîne jusqu’à la luge en pin. C’est incroyable l’effet que cet attirail provoque sur Buck. C’est comme si tous ses gènes se souviennent qu’il fut un excellent chien de traîneau. Ses poils se dressent et se gonflent tandis qu’il bombe le torse canin à la manière d’un chef de meute.

– Fil, passe-moi le bout de bois là. Non, pas celui-là. Il est trop gros. Oui, le tout long et fin, juste à tes pieds. Ok, tu peux te rasseoir.

(...)

Yaah. Yaah. En avant Buck.

– Attends, petit. Regarde-moi. Tu vois ? Je tourne la tête vers toi.

– Mais que fais-tu, Buck. Je t’ai dit d’avancer. Allez, yaah ! Yaah !

Victor actionne la branche d’arbre et la fait claquer comme un fouet sur le derrière de Buck.

– *Petit prince. Il faut que je te parle. Écoute-moi. Tu sais, ce jeu n’est pas bon pour nous. Il nous ramène à une vie antérieure. À un passé qui fait mal. Et le bassin, droit devant nous, cela pourrait être l’embouchure de la White River, où, sauvé par mon maître John Thornton, j’ai vu les eaux mortelles, recouvertes d’une trop fine couche de glace, dans lesquelles un traîneau et sa lourde cargaison, en sombrant et en coulant à pic, ont englouti chiens, hommes, femme, et un petit garçon caché dans une malle – je ne*

*l'ai su que plus tard. Elles ont tout emporté dans ce froid glacial. Victor, je sais maintenant pour toi. Des loups m'ont raconté ton histoire. J'ai appris tes souffrances quand la banquise s'est refermée. Toi qui n'as jamais cessé de me chercher. Toi qui es parti braver les neiges du Grand Nord, jusqu'à me donner ta vie. Et moi qui me suis laissé sauver par John car je ne savais pas que tu étais là.*

– Buck, cesse de me regarder ainsi. Avance. Allez bon Dieu, avance quoi ! Yaah !

– *Après tout, je te dois bien ça...*

Esquivant les coups du fouet improvisé, le jeune chien tire de toutes ses forces. Ses muscles se tendent et la luge se met à vibrer, à trembler, mais elle reste sur place. Sous l'impulsion du chien-loup, les lames des patins embourbés dans la terre molle et humide à cet endroit, parce qu'elle est constamment irriguée par les infiltrations du grand bassin vétuste dont l'étanchéité laisse à désirer, se mettent à glisser. Elles grappillent quelques centimètres à la boue qui les colle. Puis, le traîneau fait un bond sec en avant, et nos trois galopins se retrouvent assis par terre, leurs royaux fessiers dans la gadoue. Buck, libéré de leur poids, fonce maintenant tout droit vers le plan d'eau. Devant les petits princes ébahis, il s'étend de tout son long et saute par-dessus les eaux vertes. Le traîneau qu'il tirait derrière lui, n'a pas la même agilité, et malgré toute la vitesse et la puissante traction du chien sauvage, la luge ne décolle pas et se fracasse contre le muret du bassin. La corde et la chaîne se tendent violemment, et Buck étranglé, est précipité vers l'arrière, tombant comme une masse à la renverse dans les eaux boueuses. Éclats de rire général. Le jeune chien se relève tant bien que mal. Heureusement que le bassin n'est pas profond. Mais l'animal est encore plus sombre qu'avant, tout recouvert de boue. Il leur jette un regard assassin. Il s'extrait de ce marécage artificiel et secoue ses poils dans tous les sens, en projetant la terre glaise sur les trois moqueurs. Et à présent, un large sourire semble s'esquisser sur la gueule du bâtard.

- Je m'excuse, Buck.
  - *On ne s'excuse pas, on demande pardon.*
  - Les enfants ? Les enfants ? Venez. Venez vite au fumoir. Tristan va faire une photo de famille avant que nos hôtes ne s'en aillent.
  - Je peux prendre Buck ?
  - Mais enfin, Victor, vous avez vu dans quel état il est ?
  - Allez mère, s'il vous plaaaâît.
  - Bon, mais vous le nettoyez et le portez dans vos bras, alors. Je ne veux pas qu'il salisse le plancher. Et en entrant, surtout, n'oubliez pas d'enlever vos chaussures dans le vestibule de la chapelle.
  - Ooouiiiiii maaaaaan.
  - Madame, pourriez-vous m'indiquer une fois où se trouvent les agréments ?
  - Bien sûr mon Filibert. C'est sur la gauche. Les commodités sont à gauche du vestibule, de suite en entrant.
  - Eh Fil, tombe pas dans l'trône hein ? T'as vu ce qu'est d'venu Obélix ! Une fois tombé dedans, on y prend goût. En plus, c'est très dangereux d's'asseoir trop tôt sur le trône. Louis XVI en sait quelque chose.
  - Très drôle, Gogol.
  - Dites les germains, au lieu de vous chamailler comme des poissonniers, si vous m'aidiez à frotter Buck. Il est vraiment trop crasseux. Et c'est sur moi que maman risque de passer un savon !
  - Oui, mais dès que j'ai fini de m'soulager.
  - Ça va, Fil. On n't'a pas demandé d'nous détailler comment tu torches ton asticot non plus !
  - Mais retenez-moi où je fais une bouillie de ce Gogol.
  - Du calme Filibert. Et silence Gontran. Faites vite, bon sang, mère nous attend.
- Buck est brossé et nettement plus présentable. Il a perdu un peu de masse avec ses poils tout bien coiffés. Et son oreille à nouveau rabattue lui ôte le côté rebelle du chien-loup. Dans le fumoir, la séance photos se déroule dans le calme. Elle permet d'immortaliser ces chaudes retrouvailles familiales.

– Dites, Tristan, vous nous enverrez les photos, n'est-ce pas ?  
– Bien évidemment, Bédouin. Avec plaisir mon cher grand frère.

Les Saxois peuvent s'en aller et rentrer à Laeken. C'était une belle journée. Le repas fut copieux et délicieux. Les enfants se sont bien amusés. Et Buck a réussi son entrée dans la famille.

Les *van Landeghem*<sup>6</sup> ont promis aux souverains de monter les voir cet hiver et d'enfin visiter Bruxelles. Jusqu'à présent, ce sont toujours les cousins qui descendent à Paris :

– Maintenant que nos peuples se sont réconciliés, qu'on ne parle plus de cette stupide question royale, plus rien ne s'oppose à votre venue en Belgique. Ça nous ferait tellement plaisir, à Bédouin et moi, si vous passiez un peu de temps au Palais de Laeken. Ce sera l'occasion de renouer avec les bruxellois et les wallons. Et nous reprendrons cette histoire de succession. Il faut savoir qui sera le prochain roi. Sans doute le dernier de ce vingtième siècle. Et puis, vous verrez, Dame *van Landeghem*, les plantes exotiques dans les serres royales sont magnifiques.

– C'est promis, Fiona. Victor, sa mère et moi viendrons. Et je pense que les enfants ont très envie de rejouer ensemble.

– Oh ça oui, fieu. Ta femme, ton rejeton et toi êtes les bienvenus chez nous, au château de La Hulpe. Sans oublier le mongole de clebs, bien évidemment.

– J'espère que Paloma sera des nôtres.

– Mais oui, p'tite dame du pays de la pierre précieuse<sup>6</sup>. T'inquiète. Paloma et moi, c'est pour la vie. C'est la Presse

---

<sup>6</sup> Traduction littérale de *van land de gem* (transformée avec le temps en *ghem*). La famille *van Landeghem* est originaire du *Waasland* (région de la Flandre Orientale, collée à Anvers, chef-lieu de la bijouterie).

qui est pressée. Nos truculentes turbulences ne sont que passagères.

Le derrière princier de son altesse Aldebert émet un vent bruyant :

Pas-sage-air. Un *pas* très *sage* trou d'*air*. Ahah ! Celle-là, *Sylvieke*, faut qu'tu la notes. Elle est bien bonne. D'ailleurs, Tristan, c'est comme tes bonnes...

– Tu nous l'as déjà faite, celle-là, Aldebert. Tu te répètes. Et ta voix en tremble d'excitation. C'est un peu tôt pour Parkinson, non ?

– Mòssieu fait d'l'humour. Tu marques un point, le Triste. Mais contre le cours du match. C'est typique des Français face aux p'tits Belges. Ça s'croit champions du Monde, mais c'est du vol.

(...)

Ahah ! Le vent que j't'ai mis, dis.

Le vol, le vent, midi. J'ai trouvé : on va vous cuisiner un bon vol-au-vent pour le dîner de midi. On se réjouit déjà de vous inviter pour un bon gueuleton !

– Parce que tu dînes à midi ?

– Oui, parfaitement Mòssieu. Chez nous, on déjeune le matin, on dîne à midi et on soupe le soir. C'est ce qui s'appelle avoir un temps d'avance... sur la France !

Fiona interrompt cette joute verbale :

– Dites, les coqs, vous n'avez pas un peu fini.

– Nous vous prions de bien vouloir nous excuser, votre Majesté. Aldebert et moi n'avions aucunement l'intention de vous importuner.

– Mais oui, la Fiole. On s'amuse quoi !

– Eh bien, ce n'est pas drôle. Nous sommes sur le départ, et quitter les *van Landeghem* m'attriste au plus haut point.

– Fiona, ce n'est que pour quelques mois. Promis. Nous viendrons pour Noël passer les vacances en Belgique.

– À la bonne heure, Tristan.

– Et on peut savoir, chère Fiole, quelle est la bonne heure ? T’as oublié de préciser la date et l’heure. Alors, de là à prétendre qu’elle est bonne. Bien que, Tristan, je dois te l’avouer, tes bonnes...

– Aldebert ! Il suffit maintenant !

– T’énerve pas, Bédouin. C’était pour rire. Tu sais<sup>7</sup>, comme on dit chez nous, les plus lourdes sont les meilleures.

– Vous parlez pour vous, cher frère.

(...)

Veillez l’excuser, il sait<sup>7</sup> être tellement rustre parfois. Au revoir Tristan. Au revoir Madame. Ce fut un régal.

– Au revoir, votre Altesse.

Buck les regarde tour à tour. S’il y a un petit air commun entre Bédouin et Aldebert, il faut avouer que Tristan ne leur ressemble pas du tout. Pour mieux comprendre la famille royale, les Saxois et l’exil forcé des *van Landeghem*, il faut revenir en arrière. Remonter quelques années avant la seconde guerre mondiale.

Le chien se retourne vers Victor :

– *Quelle famille ! Alors, c’est vrai c’que m’a raconté ce vieux bouvier berger bernois, au chenil ? Il m’a bassiné toute l’année dernière. Il n’a pas cessé de sasser et ressasser la même histoire. Il l’avait sue de son père, un très beau pédigrée. Qui l’avait entendue de son grand-père. Venu du canton de Lucerne, en Suisse. Il paraît que chaque famille possède ses propres secrets, souvent enfouis au plus profond de leur mémoire collective. Eh bien, si tu veux, je vais te raconter celui de ton grand-père. Tu es très intelligent pour ton âge. Mais tu restes un homme. Si seulement tu pouvais me comprendre... Enfin, on ne sait jamais. Qui ne tente rien n’a rien.*

---

<sup>7</sup> Les Belges ont une fâcheuse tendance à confondre le pouvoir et le savoir.

## 4 – L'accident

Ça commence le samedi 24 août 1935. Pas un bruit dans la villa « Haslihorn » sur les hauteurs de Horw, la petite ville de la commune suisse du canton de Lucerne. Tout le monde dort encore. Il est à peine 6 heures du matin. La pluie qui tombait sur le lac a cessé de lutter et ne parvient plus à transpercer le coton blanc qui se moque des montagnes. Sous le toit pentagonal et marron foncé de la villa royale, au cœur de sa façade beige clair en pierre de taille, une imposante porte-fenêtre surplombe le balcon principal du premier étage. Elle domine la fontaine qui crache son jet vertical tel un coït au milieu du parc arboré. On se croirait au Vatican. Dans l'intimité de la chambre du pape. **A** regarder du haut de sa balustrade la place Saint-Pierre. Derrières les croisillons vitrés, une très jolie jeune femme de vingt-neuf ans contemple les eaux endormies du lac glaciaire de Lucerne. Elle caresse son jeune chien, un splendide **berger** bernois. Ses cheveux noirs parfaitement coiffés cherchent à couvrir le bas des épaules. Sur le **bouvier** secrétaire qui lui fait face, la belle **S**uédoise relit la lettre qu'elle a fini d'écrire hier après-midi. **A** la montagne, c'est comme en Bretagne : il peut faire beau plusieurs fois par jour. Elle bronzait, étendue sur une chaise longue, à côté de sa grande fille Boe. Le soleil inondait de ses rayons la terrasse du rez-de-chaussée, tout en haut des grandes marches qui descendent vers la fontaine. La candide Ástriðr couchait sur du papier tout ce qu'elle ressentait depuis le départ de Joanna. Ses confidences qu'elle relit à présent, sous une pluie fine, sont destinées à sa fidèle amie. Elle lui raconte les dernières journées qu'elle vient de passer avec

ses deux aînés. Boe a sept ans. Et Bédouin va sur les cinq. La reine attend avec impatience le retour de son Arnold. C'est demain. Le dimanche 25 août. Il est resté toute la semaine à Bruxelles, auprès du bébé. Le 6 juin, Aldebert avait soufflé sa première bougie. C'est l'entourage de sa majesté qui décide de l'agenda pour chaque membre de la famille royale. Les conseillers ont toujours refusé de faire voyager les jeunes princes au cours des vingt-quatre premiers mois. L'intérêt de la nation d'abord et avant tout. Au risque de perturber la vie familiale. Dans moins d'une semaine, Ástríðr et Arnold vont enfin pouvoir passer quelques jours ensemble, sans tous ces sbires, et randonner à deux dans la montagne. Loin des gardes du corps.

La missive sera expédiée ce matin même. Dans deux heures, la reine ordonnera à son majordome, Rodolphe, de l'apporter en ville :

« Ma chère Joanna<sup>8</sup>,

*Quel bon moment nous avons passé ensemble, et pour une fois, nous avons eu la chance d'approfondir les choses, afin d'être tranquilles, quand cela devenait difficile là-haut dans les nuages...*

*C'était si triste, hier, lorsque tu es partie... D'un seul coup, j'ai parcouru tous les journaux suédois que Magda<sup>9</sup> avait apportés, les lisant l'un après l'autre, pour ne pas avoir à réfléchir. Car réfléchir ne fait que compliquer les choses. A huit heures, Magda<sup>10</sup> est arrivée avec le petit-déjeuner; tu ne peux pas imaginer avec quelle gentillesse elle avait préparé toutes sortes de choses délicieuses...*

*Plus tard, les enfants se sont levés, ils se sont habillés avec les vêtements que nous avons choisis, et à neuf heures et demie, Rodolphe, les enfants et moi avons fait une excursion en bateau à*

---

<sup>8</sup> Extrait inspiré du livre d'Anna Sparre, « Astrid mon amie » (Luc Pire Éditions, 2005).

<sup>9</sup>

et <sup>10</sup> La femme de chambre.

*partir de Lucerne. Une sortie de presque deux heures, splendide par ce beau temps. Arrivés à destination, nous avons pris le câble pour monter jusqu'à l'endroit où la vue sur les sommets et les lacs est la plus belle. Là, nous avons joué et déjeuné. Au menu, il y avait du poulet, que les enfants ont mangé avec les doigts. Tu peux imaginer leurs bavardages. Ils se sentaient libres de toute convenance. C'était un moment très agréable. A dix-sept heures, nous étions de retour à Lucerne, où Mlle Kleidermann<sup>11</sup> attendait les enfants pour les ramener à la maison. Devine ce que j'ai fait ensuite : je suis allée chez le coiffeur pour me faire un brushing. Je me sens complètement différente. As-tu eu l'occasion d'aller chez le coiffeur pendant ton arrêt à Berlin ?*

*Lorsque je suis rentrée à la maison, vers dix-neuf heures, les enfants dormaient déjà. Toute seule, j'ai grignoté quelque chose avant de m'asseoir dans le salon, où j'ai écouté des disques et lu le journal. J'ai reçu un télégramme d'Arnold : il me disait que bébé se portait à merveille. C'est si gentil de sa part de me le dire.*

*À vingt-et-une heure trente, il m'a téléphoné pour m'annoncer que bébé était plus doux que jamais et qu'il marchait. J'ai tellement envie d'être avec lui !*

*Il faisait terriblement chaud à Bruxelles, plus de trente degrés au moment de notre conversation. Sa voix était gaie et heureuse, mais il voulait déjà être de retour ici...*

*Mlle Kleidermann m'a raconté que le soir du départ d'Arnold, elle était allée voir si les enfants dormaient. Boe pleurait dans son petit lit. Sais-tu pourquoi ? Oui, c'est parce que son papa était parti. "Tous les autres enfants sont plus souvent avec leur papa que moi", me dit-elle. "Moi, je ne vois jamais mon papa". Cela aussi, je l'ai raconté à Arnold au téléphone. "Dans ce cas, nous ne partirons pas tous les deux avant le 29 août", m'a-t-il répondu. C'est gentil, hein ?*

*Aujourd'hui, il fait de nouveau très beau. A sept heures et demie, les enfants et moi avons pris le bateau à moteur pour aller au Lido. Il y a là un très bon maître-nageur. J'ai dit :*

---

<sup>11</sup> La gouvernante.

"Maintenant, vous pouvez apprendre à nager", mais les enfants n'ont pas voulu. Nous nous sommes donc assis au bord de l'eau pour regarder comment il s'y prenait avec les autres enfants et Boe a soudain déclaré qu'elle voulait elle aussi apprendre à nager. Qu'est-ce qu'elle s'est bien amusée ! Bien sûr, Bédouin a dit qu'il voulait **aussi** prendre des leçons. Tu aurais dû **également** voir comme il était mignon. Le maître-nageur a déclaré que Boe apprendrait en cinq jours. Elle était ravie, car elle saurait nager quand son père arriverait. Ensuite, nous sommes allés déjeuner.

En ce moment, Bédouin dort, Boe et moi sommes sur la terrasse, allongées sur des chaises longues. Boe "lit" et moi je t'écris, mes papiers sont sur mes genoux. J'espère que tu sauras déchiffrer mon écriture. Maintenant tu sais tout ce que nous avons fait. Boe et moi irons bientôt en ville pour y déposer les films d'Arnold...

Tina<sup>12</sup> a-t-elle aimé la petite maison que nous lui avons achetée à Bolzano ? J'espère qu'elle et Klaus<sup>13</sup> se portent bien. Toi **aussi**, tu as dû être heureuse de retourner à Adelsnäs<sup>14</sup>. Écris-moi très bientôt. Raconte-moi tout ! Je pense si souvent à toi... » **de même**

Si Ástríðr et Arnold sont amoureux et épanouis avec leurs trois enfants, les obligations de la fonction d'un monarque sont aussi lourdes que celles d'une retraite monacale. La vie des souverains n'est qu'une suite de sacrifices. Ils se dévouent corps et âme pour le royaume et le peuple belge. La reine et le roi ne vivent que de rares moments heureux et complices, où ils peuvent être ensemble, entourés de leur famille et des amis proches. Même si les jours semblent sourire au jeune couple royal, et que ces vacances à la montagne avec les « grands » enfants sont, pour la jolie reine, une bénédiction venue tout droit du ciel, être privée de son bébé et de son mari lui pèse

---

<sup>12</sup> La fille de Joanna.

<sup>13</sup> Le mari de Joanna.

<sup>14</sup> Leur château en Suède.

énormément. Sa confidente Joanna est bien placée pour le savoir. C'est comme si le temps s'était arrêté sur ce que Dieu a créé de plus beau : la montagne, le ciel, les eaux du lac... la nature à l'infini. Mais derrière ce miroir, Il a laissé un grand vide. La solitude. Jamais Arnold n'est avec elle. Et voilà que la cour la prive de son bébé, sous prétexte que le voyage est dangereux pour l'enfant qu'elle n'a pu allaiter. Alors elle rêve. Elle s'accroche au paradis promis. Demain, il rentre pour passer du temps avec les enfants. Et dans quelques jours, les souverains seront enfin seuls. Ils pourront s'adonner tous les deux à leur sport favori : les randonnées au sommet des montagnes et les promenades au bord de l'eau.

\* \* \*

Jeudi 29 août 1935. Voici quatre jours qu'Arnold a rejoint sa femme et les deux aînés, dans le chalet des Saxois, au bord du lac.

Il est sept heures et quart. Ástríðr est heureuse. Son mari et elle vont se rendre dans les Alpes pour faire une ascension. Elle chante sous la douche. Le jet d'eau fraîche ricoche sur la peau qui durcit à son contact. L'onde glisse le long du corps galbé. Elle trace de fines lignes, comparables aux gouttes de pluie qui ruissellent depuis des heures sur la fenêtre de la salle de bain :

*« Paradis, je suis au paradis.  
Et les soucis qui m'ont entourée  
tout au long de la semaine  
semblent s'évanouir,  
comme la chance du joueur,  
quand nous serons ensemble,  
dansant joue contre joue.  
J'aimerais escalader une montagne.  
Et atteindre le plus haut sommet.*

*Mais cela ne me fait pas autant vibrer  
que de danser joue contre joue ».*  
(Discographie : 4)

<https://m.youtube.com/watch?v=WOYzFKizikU>



En sortant de la douche, la jeune reine noue sa serviette sur la tête. Elle frotte avec une éponge la buée du miroir. Devant la glace, elle essuie son corps hâlé. Elle a récupéré un ventre plat. Plus de trace de la grossesse et du passage d'Aldebert. Cela a pris pratiquement une année pour qu'elle retrouve la ligne. En jetant les serviettes et l'éponge dans la corbeille à linge, elle remarque le pantalon de son mari au fond de la malle. Machinalement, elle retourne les poches. Ástríðr n'hésite pas à mettre la main à la pâte et à s'occuper elle-même de certaines tâches ménagères. Elle aide souvent Magda. Combien de fois ne l'a-t-elle pas entendue se plaindre des enfants qui oublient de les vider  
E avant la lessive. Évitions au lavage le mouchoir en papier ou le billet de banque qui traîne. Trop souvent ils se sont déchirés dans le tambour du lave-linge motorisé, une réplique du modèle de 1907 commercialisé à Chicago par la Hurley Machine Corporation, et que le roi a fait venir de là-bas, il y a cinq ans. A l'époque, on savait fabriquer des machines qui durent. Quand on en prend soin, naturellement. Au moment de faire tourner le lave-linge, il arrive au mouchoir en papier resté dans une poche de s'échapper durant le cycle. Cet accident de lavage n'a pas de conséquences graves. On se retrouve avec des peluches et des résidus de mouchoir collés sur tous les vêtements. Aussi,

perdre un billet de vingt belgas (*cent francs belges, soit deux euros cinquante centimes*) n'est pas la fin du monde. N'empêche que les petites boulettes, répandues dans le réceptacle et mélangées aux autres vêtements, altèrent l'humeur de Magda, qui doit passer un temps fou à les retirer.

En retournant la poche droite du pantalon de lin blanc, la reine tombe sur une feuille pliée en quatre. Curieuse, elle la déplie. La lit. Et fond en larmes. Elle croit s'évanouir. Dehors, sa majesté a déjà endossé son costume d'alpiniste. Le roi enfile à présent ses souliers de montagne. Il finit de nouer ses lacets et se lève pour frapper à la porte :

– Tout va bien ma chérie ? Il va falloir y aller.

– Oui, un instant votre altesse. Je finis de me préparer et j'arrive. Je vous rejoins à la voiture.

Elle se ressaisit, passe ses vêtements de sport, sèche ses larmes et se maquille rapidement, avant de sortir de la salle de bains.

Peu après neuf heures, le soleil est de retour. La journée va être radieuse. La limousine des gardes du corps suit un cabriolet décapotable Packard One-Twenty, noir et flambant neuf. Avec de grands pneus cerclés de blanc autour des rayons. Qui roule à toute allure sur la route de Merlischachen, tout près de Küsnacht. Personne en face. Au volant, le roi Arnold III. Il veut essayer son nouveau joujou. À ses côtés, la reine Ástriðr. Le chauffeur reste à l'écart, derrière la capote repliée, dans le spider<sup>15</sup>, adossé contre les valises. À l'avant, les discussions vont bon train. L'on devine, à travers le vacarme du moteur, une dispute à propos d'une autre femme, qui serait venue chez eux, à Bruxelles :

---

<sup>15</sup> La cavité destinée aux passagers et aux bagages, située à l'arrière, derrière la capote.

– Comment osez-vous inviter une inconnue à la maison ? Et moi qui croyais que vous vous occupiez de notre bébé. Vous avez fait des saloperies avec cette roturière ? Avouez !

– Mais non, ma douce. Ça ne s'est pas passé comme ça. Tu exagères.

– Ah bon, j'exagère ? Et le mot d'amour que j'ai retrouvé dans la poche de votre pantalon ? Signé d'un baiser au rouge à lèvres. Ce que cette femme a écrit était très explicite.

– C'est très dur, tu sais, de rester tout le temps seul, sans toi. J'avais juste besoin d'une étreinte. C'était un coup sans importance. Sans plus. Tu n'aurais pas dû fouiller mes poches !

Sur ces mots, Ástriðr, à bout de nerfs, prend la carte routière qui était posée sur ses genoux, et frappe son conjoint en criant :

– Et ça, ce sont des coups sans importance, ça ? Tenez !

Tout à *coup* justement, au bout de la ligne droite, sur une route bien asphaltée, large de près de sept mètres, peu avant l'entrée du village de Küssnacht, l'automobile des souverains de Belgique fait une embardée. Elle heurte le muret. Du côté droit. Celui du passager. Elle rebondit. Part en tête-à-queue. Passe par-dessus le parapet, haut à peine d'une cinquantaine de centimètres. Et dégringole la pente en marche arrière, dans les hautes herbes qui poussent en désordre sur le bas-côté. Elle finit sa course folle complètement de travers. Et heurte du flanc droit un arbre. L'obus Ástriðr est projeté hors du cabriolet. La reine se fracasse la tête contre le tronc du poirier. La voiture ricoche et percute un conifère. Cette fois, c'est le roi qui s'envole. Le radiateur est arraché par le second choc et tombe dans les champs gorgés d'eau. Tandis que le bolide américain, ou plutôt ce qu'il en reste, s'enlise dans le lac des Quatre-Cantons. Le chauffeur, agrippé au spider, lâche enfin sa prise. Il se dégage des roseaux qui l'encerclent, et sort des

eaux, heureusement peu profondes. Soixante-dix centimètres à peine à cet endroit. Le miraculé n'aura que quelques égratignures. Le roi aussi est légèrement blessé. Des bris de verre ont cisailé son visage. Des douleurs aux genoux et à l'épaule. Il se relève, voit un peu plus haut le corps inerte et ensanglanté de la jeune suédoise, et accourt vers sa bienaimée. Il l'appelle. Il s'agenouille à ses côtés. **de** lui prend la main. Lui parle. Il l'appelle à nouveau par son nom. Il crie à présent. Lui demande de rester. Ne pas s'endormir. Surtout, garder les yeux ouverts. Elle respire trop faiblement et ne parvient pas à lui répondre. Puis plus rien. Elle est inconsciente. Alors, en pleurant toutes les larmes de son corps, il la prend dans ses bras et la serre contre lui. Il l'embrasse. Le sang qui coule sur le visage de sa reine se mêle au sien.

La voiture qui suivait, celle des officiers de sécurité, s'immobilise devant le muret. À l'endroit de la sortie de route. Les poursuivants ont tout vu du drame qui vient de se jouer. Ils n'ont rien pu faire. Un des hommes, le plus baraqué, descend du véhicule, passe le parapet et court rejoindre le roi. Le chauffeur, lui, poursuit sa route d'une centaine de mètres à peine, jusqu'au village voisin. Il va chercher les secours. La police, un médecin, un prêtre ? C'est lui qui fut le premier à arriver sur les lieux. Quelques secondes plus tard, la reine succombe à une fracture du crâne, après avoir reçu l'extrême onction du vicaire, accouru de Küssnacht. Il est près de dix heures. Le secrétaire de la préfecture, averti par téléphone, suivi d'un jeune médecin, se rendent sur place. Le Docteur Frogg, venu à vélo, ne peut que constater le décès de la jeune femme. Le corps de la reine est recouvert d'une couverture. Le roi erre complètement désespéré dans les champs où son épouse vient de perdre la vie. Le vicaire le conduit dans **A** la voiture du secrétaire de la préfecture. **A** cet instant précis, personne ne pouvait deviner l'identité du roi et de la reine. Ils avaient pris l'habitude de voyager sous une fausse

identité. Les « Gombert ». Encore sous le choc, ne pouvant répondre aux questions de la police, on découvrit son véritable patronyme en trouvant parmi les restes de la décapotable, une carte de membre de la section du Pilate du Club alpin suisse, établie au nom du Comte de Rhety, Bruxelles. Les officiers de sécurité avaient pour consigne de garder le plus longtemps possible le silence sur l'identité des victimes. Mais le greffier put établir rapidement le lien auprès du caissier de cette section. Comme pour les « Gombert », il s'agissait du nom d'emprunt de sa majesté, le roi Arnold III.

A Le matin du 29 août donc, à neuf heures quarante-cinq, la reine Ástriðr, épouse du roi des Belges, et maman de trois jeunes enfants, a perdu la vie dans ce terrible accident de voiture. A l'âge de 29 ans. Ce qui aurait dû être le début d'agréables randonnées à deux, n'est qu'une fin tragique.

Une femme d'une quarantaine d'années, au volant d'une automobile qui venait d'Olten, en sens inverse, n'a pas perdu une miette de l'accident qui s'est déroulé sous ses yeux. Si les gardes du corps sont restés très discrets, la témoin oculaire a tout raconté à l'envoyé spécial de l'agence télégraphique suisse. Le témoignage fut relayé en Belgique dès midi sur les ondes radiophoniques. L'information tombe comme un couperet. C'est un séisme.

La nuit du jeudi au vendredi, le quotidien la « Feuille d'Avis de Neuchâtel et du Vignoble neuchâtelois » est le premier à publier tous les détails de l'accident. On peut lire, à la une du journal, le gros titre qui fera le tour de la terre :

*« L'auto des souverains de Belgique heurte un mur et tombe dans le lac de Lucerne. La reine Ástriðr projetée hors de la voiture succombe à une fracture du crâne. »*

Quelques heures plus tard, la planète entière est au courant. Le vendredi 30 août 1935, des photos divulguées

en première page des journaux, partout dans le monde, ont été prises par le premier paparazzi de l'histoire : le jeune médecin qui avait constaté le décès. Tous les photographes qui ont « volé » l'accident de la princesse Diana, soixante-deux ans plus tard, n'en sont qu'une pâle copie.

Pourquoi les beaux contes de fées finissent-ils toujours de façon tragique à la fin de l'été ?

Et comment de telles photos ont-elles pu être prises sur place, si vite, et diffusées quasi instantanément ?

L'employé de la chancellerie de Küsnacht, chargé de trouver en urgence un médecin, et devinant que la victime de l'accident serait une personne célèbre, puisqu'elle était accompagnée de gardes du corps, court appeler son fils et lui demande de gagner les lieux :

*« Hé, Billy, rends-toi immédiatement sur place. Prends aussi ton appareil photo, on ne sait jamais... C'est à la sortie du village, sur la Luzernerstrasse. »*

**enfourche**

Billy Frogg, étudiant en médecine dentaire, **prend** son vélo et pédale jusqu'au lieu du drame. Il y trouve noyé dans les eaux et les roseaux du lac, un cabriolet Packard tout cabossé. Au milieu des champs, contre un arbre fruitier, un roi sous le choc. Face à son regard hagard, la dépouille d'une reine. Billy est le premier secouriste à arriver sur place. Le secrétaire de la préfecture vient de garer sa voiture. La police est occupée à interroger la témoin oculaire et les gardes du corps. Après un bref échange avec les représentants de l'ordre, Billy s'avance vers la victime. Il rapportera plus tard aux journalistes :

**serré** *« J'ai posé ma paume sur ses joues. Elles étaient déjà froides. J'ai pris sa main pour prendre son pouls. Elle était encore chaude, mais son cœur avait déjà cessé de battre. La reine était blessée sur la partie droite du visage et, en regardant de plus près, on pouvait voir qu'elle avait la tempe écrasée. Dans ses cheveux se trouvaient*

*encore des morceaux de l'écorce de l'arbre contre lequel elle avait été projetée. »*

Mais Frogg a suivi les consignes de son père. Il immortalise la scène de l'accident. Ses clichés nous montrent l'endroit précis de la tragédie, le cabriolet détruit, et le cadavre de la reine, recouvert du linceul puis mis en bière. Il les vend cent francs pièce à l'*Associated Press*, la plus grande agence internationale, qui les fait venir à Londres en vol de nuit, le tout premier pour la *Swissair*, et qui, par radiotélégraphie des photos, envoie aux rédactions du monde entier, les images qui feront frissonner les lecteurs à leur réveil. Billy Frogg pose ainsi les prémisses du métier de paparazzi.

Cette effroyable tragédie ne cesse d'émouvoir. Les médias se déchaînent. Face au *choc des photos, le poids des mots*. Le 7 septembre 1935, on pouvait lire dans le magazine « *L'Illustration* » toute la trame du drame qui s'était joué. Et revivre, à quelques détails près, les derniers instants vécus par le couple royal :

*« Le 29 août 1935, au volant de sa nouvelle voiture, un cabriolet décapotable Packard, le roi des Belges Arnold III – sur le trône depuis dix-huit mois –, la reine Ástríðr à ses côtés et son chauffeur dans le spider, eut un moment d'inattention. Il quitta la route des yeux pour jeter un coup d'œil sur une carte routière que sa femme tenait en main ».*

A cet endroit, juste avant le village de Küssnacht, là où la route tourne vers la gauche, le sol s'était rendu très glissant, suite aux fortes pluies de la nuit. Négocier le virage demandait une vigilance accrue. Le roi, dans un moment de distraction, ne put éviter l'accident. Sûrement que les souliers de montagne et la conduite souple du nouveau véhicule, n'ont pas aidé. Et l'hebdomadaire poursuit :

« La voiture suivant la ligne droite, alla vers le remblai. Le conducteur voulut la redresser mais il fut gêné par le dérapage et peut-être aussi surpris par la nouveauté de cette voiture américaine qu'il avait seulement depuis quelques jours et où la démultiplication du volant de direction est beaucoup plus accentuée que sur les voitures courantes. L'auto folle s'engagea dans une des brèches du parapet, fit un tête-à-queue, glissa par l'arrière sur le talus gazonné et humide, heurta de flanc un premier arbre et fut rejetée sur un second, une quinzaine de mètres plus loin. »

La suite, on la connaît. L'automobile tombe dans le lac et s'enlise parmi les roseaux. Le chauffeur, « cramponné au spider », en sort indemne. En revanche, le monarque et son épouse, tous deux à l'avant de la décapotable, sont éjectés au moment des chocs. Les impacts sont d'une violence inouïe. Leur habitacle, ou du moins ce que les secours vont repêcher, est un amas de tôle froissée, écrasée, éclatée et contorsionnée. Si Arnold III, qui est bien retombé sur le sol rendu moelleux par la pluie de la nuit et la proximité des eaux marécageuses, s'en sort miraculeusement avec quelques contorsions et des coupures au visage, suite à la projection d'éclats du pare-brise, la reine Ástríðr, malheureusement, a été catapultée contre un arbre. Elle agonisera dans les bras du roi, fou de chagrin, embrassant son visage ensanglanté, sous le crâne fracassé. Les photos font froid dans le dos.

La douleur du peuple belge est énorme. Peut-être qu'inconsciemment, il reproche à Arnold la mort de la jeune reine tant aimée. C'est la fin d'un conte de fées. Et sans doute les prémisses de ce qui deviendra « *La Question Royale* ».

Mais Buck se rend compte que Victor ne peut pas l'entendre. Il ne le comprend pas. Il ne saura donc jamais ce

qu'il s'est passé *vraiment*. Loin de se douter que l'infidélité de son grand-père puisse être la cause de l'accident, il en restera à la version officielle. Celle de *la lecture de carte*, lorsque le roi détourne les yeux pour regarder la reine qui lui désigne du doigt le mont Rigi, l'un des hauts lieux du tourisme local.

Et puis, à quoi bon insister ? La reine n'est plus de ce monde. Le mal est fait. Et le crime a déjà été puni :

– *C'est vrai, tu sais. Dame van Landeghem, Tristan et toi mon Victor, bref, toute la seconde branche de la descendance d'Arnold III, avez quand même été bannis du royaume. Et forcés à vous exiler, loin de vos terres. N'est-ce pas ce que vous autres, les meilleurs amis des chiens, appelez « la justice divine » ?*

## 5 – La Question Royale

Les semaines s'écoulent. Victor et Buck passent leur temps à essayer de communiquer. Même sans se comprendre, ils deviennent de plus en plus complices. Et semblent se confier l'un à l'autre.

– C'est triste que mes cousins soient à nouveau remontés en Belgique sans nous. Mon pays me manque, mon gros Buck. Je n'ai jamais pu le voir. Y mettre un pied. Tout ça à cause de leur stupide « Question Royale » ...

– *Comme je te comprends, Victor. Toutes ces histoires que j'entends sur ta famille me déstabilisent. Mais je ne suis pas venu pour ça. J'ai une autre mission à remplir, moi. Enfin, ça doit faire partie du job. L'avantage d'être un chien comporte aussi des inconvénients, tu sais ? Que tu le veuilles ou non, tu es constamment exposé aux bruits de couloir. C'est vrai quoi. Quand tu es paisiblement allongé au coin du feu, autour de toi, ça papote. Et comme personne ne tient compte des oreilles indiscreètes d'un simple clebs, tu apprends forcément des trucs que tu n'es pas censé entendre. Hier au téléphone, ton père parlait avec son frère Aldebert, qui pour une fois était sérieux. Cette « Question », c'est vrai : quelle plaie ! Mais qu'est-ce qui a pris à ton grand-père d'épouser cette roturière ? Et flamande en plus. Pardon pour ta grand-mère, mais ce n'était pas très malin. Se glisser dans son lit, et du vivant d'Ástriðr. Puis finir par épouser ton grand-père, peu après que tout un peuple a pleuré sa reine bien-aimée. Pire encore, tout au début de la guerre ! Pourquoi d'ailleurs le roi n'est-il pas parti avec son gouvernement à Limoges ? Et plus tard en Angleterre ? Quelle mouche l'a piqué ? Pourquoi être resté en*

*Belgique sous l'occupation allemande ? Parce que vous êtes Autrichiens ?*

– J'ai besoin de parler à quelqu'un. Je l'ai sur la patate. Tu veux bien être un peu mon psy ? Tu sais, un psychanalyste, c'est quelqu'un à qui l'on dit. Il est payé pour t'écouter. Et il n'intervient pas. Ou si peu. En fait, tu te parles à toi-même. Tu entreprends un voyage dans les méandres de ton inconscient. Alors, te raconter, c'est une peu ma thérapie. J'aime ça. Car tu n'interviens presque pas. Juste avec tes oreilles ou des battements de queue. Et en plus, c'est gratuit. Tant pis si tu ne comprends rien. Ça me fait du bien de disserter à voix haute. Quoi que les gens en disent, grand-papa était très courageux. Il est resté auprès de son peuple. Il ne voulait pas le laisser souffrir. Il partageait sa douleur. Il voulait endurer les mêmes privations que l'ennemi imposait à la nation. Les Belges étaient prisonniers des Allemands ? Bien, il le serait aussi. Fuir lui était inconcevable. Et d'une lâcheté propre aux politiciens.

(...)

OK, d'accord. Ton regard expressif en dit long. C'est con, mais on dirait qu'il m'invite à te confier d'autres secrets. Mais à quoi bon ? Merde ! Je te parle, et tu ne peux pas m'entendre. Tu restes un chien, tout de même. Et moi, j'ai besoin d'un confident. *refusant*

– Tu ne peux pas ignorer que le roi, *après avoir refusé* de suivre ses ministres en France, parce qu'il ne croyait pas aux chances de l'armée française, a capitulé le 28 mai 1940. Après dix-huit jours de lutte armée contre les soldats d'Hitler. C'est ton oncle qui l'a rappelé à ton père. Hier soir. Il parlait tellement fort dans le combiné que ça m'a empêché de dormir.

– Tu sais, grand-papa m'a expliqué que la bataille de la Lys, destinée à empêcher l'armée allemande de franchir le cours d'eau et d'atteindre la France, n'a peut-être duré que cinq jours, mais elle a mobilisé un tiers de l'armée belge. Et

décimé plus de trois mille soldats. Notamment wallons. Les troupes d'élite. Celles des chasseurs ardennais. Ce fut la bataille la plus sanglante de la seconde guerre mondiale. Et l'horreur a également touché des civils innocents. En proie à la psychose du franc-tireur, les SS ont fusillé plus d'une centaine d'habitants du village de Vinkt. C'est dire la tension qui régnait sur le champ de bataille. Les forces en présence étaient disproportionnées. Les Belges n'avaient aucune chance. Contre leurs quatre divisions, les Allemands en ont lancé huit. Il faut savoir qu'une division compte dix-sept mille hommes. Soit trois régiments de quatre mille fantassins, un régiment de quatre mille artilleurs, et un bataillon mobile de mille soldats du génie. Les Boches étaient en surnombre : cent trente-six mille combattants ! Forcément, la lutte fut disproportionnée. Ils ont massacré nos valeureux soldats. En plus, au beau milieu des combats, l'armée anglaise, postée en renfort à la droite de nos positions, s'est cassée à Dunkerque. Pour rentrer chez elle. Sans prévenir le roi ni son état-major.

Après ça, tu parles que mon grand-père n'ait pas voulu s'enfuir chez les *british*. La reddition était inéluctable. Mais grand-papa n'a pas signé d'armistice, comme ses voisins français un peu plus tard. Il ne s'est pas soumis au pouvoir politique du Troisième Reich, lui. Il n'a pas permis à l'envahisseur d'instaurer un régime nazi comme celui du maréchal Pétain. Pour le roi, il s'agissait d'une reddition des seules forces au combat sur les lieux. Il refuse toute entente politique avec l'Allemagne. Au contraire, il se constitue prisonnier de guerre, solidaire de son armée. La reddition sera d'ailleurs cosignée par le commandant adjoint des forces armées, présent sur le terrain, aux côtés du roi. Il fallut par la suite faire parvenir un ordre spécial aux forces de l'Est de la Belgique. Quelques hommes résistaient toujours, encerclés depuis dix-huit jours. Cette décision, prise sur un plan militaire strict, ne concernait donc ni le Congo belge ni la Force Publique. Au contraire, l'armistice que la France va

conclure avec l'Allemagne, engagea son empire en totalité, avec l'assentiment des parlementaires. Tous des collabos !

– Minute papillon : tu oublies la réaction de Paul Reynaud, le président du Conseil français. La France veut contrer la percée allemande à Sedan. Le président condamne à la radio la reddition de l'armée belge. Il accuse le roi, Arnold III, de n'avoir pas prévenu ses Alliés. La situation devient extrêmement hostile et dangereuse pour tous les Belges et leurs représentants en France. Si bien que le Premier ministre uclois, ancien élève chez les jésuites du Collège Saint-Michel, Hubert Pierlot, se doit de fustiger à son tour le comportement du roi. Il interpelle les Belges sur les ondes françaises :

« Passant outre à l'avis formel du gouvernement, le roi vient d'ouvrir des négociations et de traiter avec l'ennemi. La Belgique est frappée de stupeur, mais la faute d'un homme ne peut être imputée à la nation entière. Notre armée n'a pas mérité le sort qui lui est fait. (...) Le roi, rompant le lien qui l'unissait à son peuple, s'est placé sous le pouvoir de l'envahisseur. Dès lors, il n'est plus en situation de gouverner, car de toute évidence, la fonction de chef d'État ne peut être exercée sous contrôle étranger. »

– Buck, arrête de grogner et écoute-moi ! Les ministres et Monsieur Spaak, alors ministre des affaires étrangères, se sont cassés de Limoges à Londres. Ils ont décrété qu'Arnold était en *incapacité de régner*. Les cons de déserteurs ! Ce sont eux qui ont trahi. Qui s'échappaient du pays. Alors que grand-papa, et lui seul, venait de sauver de nombreuses vies au sein de notre armée. Il a protégé nos compatriotes. Il a partagé leur sort.

– Tu déconnes Victor. J'ai tout entendu au téléphone. Il ne « partageait » pas vraiment le sort de ses soldats faits prisonniers et déportés. Il est « emprisonné » dans son château de Laeken. Arnold persiste et s'en tient à la neutralité de la Belgique. Il refuse de reconnaître les engagements pris par son gouvernement. Et puis dis-moi, pourquoi rencontre-t-il Hitler à Berchtesgaden, le dernier mois de l'année 1940 ? Et pourquoi se marie-t-il, le 11

**E** septembre 1941, avec sa maîtresse, Éliane van Landeghem ? Oui,

*ta grand-mère. La vérité, c'est qu'il mène la belle vie, pendant que son peuple crève de faim et de peur, sous l'occupant nazi !*

– Arrête de relever ton oreille, Buck. Essaie plutôt de m'écouter. Je te donne une leçon d'histoire. J'ai gardé la lettre que grand-papa a écrite le 25 janvier 1944 à Monsieur Pierlot. C'est l'original de son « testament politique », ses mémoires adressées personnellement et confidentiellement au Premier ministre. Bouge pas. Je te lis la fin. Qui a fait grand bruit :

*« Il n'est point de patriote que ne tourmente le souvenir de certains discours prononcés à la tribune du monde entier, par lesquels des ministres belges se sont permis, à des heures exceptionnellement critiques, où la sauvegarde de la dignité nationale imposait une extrême circonspection, de proférer précipitamment des imputations de la plus haute gravité contre la conduite de notre armée et les actes de son chef.*

*Ces accusations, qui dans un aveuglement obstiné, attentaient à l'honneur de nos soldats et de leur commandant en chef, ont causé à la Belgique un préjudice incalculable et difficile à réparer.*

*On chercherait vainement dans l'histoire pareil exemple d'un gouvernement jetant gratuitement l'opprobre sur son Souverain et sur le drapeau national. Le prestige de la Couronne et l'honneur du pays s'opposent à ce que les auteurs de ces discours exercent quelque autorité que ce soit, en Belgique libérée, aussi longtemps qu'ils n'auront pas répudié leur erreur et fait réparation solennelle et entière.*

*La Nation ne comprendrait ni n'admettrait que la Dynastie acceptât d'associer à son action des hommes qui lui ont infligé un affront auquel le monde a assisté avec stupeur.*

*En ce qui concerne le statut international, j'exige, au nom de la Constitution, que la Belgique soit rétablie dans son indépendance intégrale, et qu'elle n'accepte d'engagement ou d'accord, de quelque nature que ce soit, avec d'autres États, qu'en pleine souveraineté et moyennant les contreparties nécessaires.*

*J'entends aussi qu'il ne soit porté aucune atteinte aux liens qui unissent la colonie à la métropole.*

*Je rappelle au surplus qu'aux termes de la Constitution un traité n'a de valeur que s'il est revêtu de la signature du Roi<sup>16</sup>.*

*(s.) Arnold,*

*Roi des Belges*

*Prisonnier au Château de Laeken »*

Alors, t'en dis quoi, Monsieur Buck, de cette lettre ? Ne trouves-tu pas inconcevable que ce soit mon grand-père qui dût s'exiler, loin de son peuple et de sa patrie ?

– *Je te signale que s'il a été forcé d'accompagner le retrait de l'armée allemande jusqu'à Berlin, il s'est rapproché de ton père, caché en Autriche. Il restera donc prisonnier, mais cette fois, loin du front et des résistants. C'est normal qu'après le débarquement de Normandie, Monsieur Pierlot et le gouvernement lui aient refusé tout retour en Belgique. Lui qui s'est marié, un an à peine après « sa » reddition, alors qu'il s'était constitué « prisonnier » dans son château de Laeken...*

– Qu'est-ce que t'as à grogner ! Je te rappelle que mon papa est né en Autriche, en décembre 1935. C'est le fils caché du Roi Arnold III. Il portera d'ailleurs, tout comme moi, le nom de famille d'Éliane : *van Landeghem*. Personne ne pouvait savoir que papa était le fils du roi. Ma grand-mère a accouché alors que la reine Ástriðr était encore dans le cœur de tous les belges. Ce n'était pas le moment de reconnaître mon père ni de faire éclater cette liaison au grand jour. Papa est donc resté à Vienne, en sécurité auprès de nos aïeux saxois. Mais avec la guerre, la présence de ma grand-mère en Autriche devenait dangereuse. Impossible de laisser une pauvre femme étrangère à la merci des Allemands. Car Eliane avait des origines ashkénazes. Il fallait la protéger. Comment grand-père aurait-il pu ne pas la faire rentrer au pays, et l'épouser ? C'eût été très lâche et égoïste de sa part !

---

<sup>16</sup> Extrait du Testament politique tel que publié dans l'ouvrage posthume du Roi « Pour l'Histoire – Sur quelques épisodes de mon règne »..

Puis la Belgique fut envahie, malgré la proclamation de sa neutralité en 1939. L'occupant ne respectait rien.

– *Cet air, je le connais. Ta grand-mère déjà le chantait :*

*« Cet air qui m'obsède jour et nuit  
Cet air n'est pas né d'aujourd'hui  
Il vient d'aussi loin que je viens  
Traîné par cent mille musiciens  
Un jour cet air me rendra folle  
Cent fois j'ai voulu dire pourquoi  
Mais il m'a coupé la parole  
Il parle toujours avant moi  
Et sa voix couvre ma voix  
Padam... padam... padam...  
Il arrive en courant derrière moi  
Padam... padam... padam...  
Il me fait le coup du souviens-toi  
Padam... padam... padam...  
C'est un air qui me montre du doigt  
Et je traîne après moi comme une drôle d'erreur »  
(Discographie : 5)*

<https://www.youtube.com/watch?v=nfLrwQQG1qI>



*Mais là n'est pas la question. Personne, en dehors du cercle très fermé de ta famille, ne sait que tu es un descendant de la couronne.*  
**E** *Pendant sa captivité, Éliane, la nouvelle épouse du roi, oui Victor, ta grand-mère, a donné naissance à un autre bébé. J'ai eu la mâchoire qui s'est décrochée de ma gueule quand j'ai entendu ça. Le 18 juillet 1942, elle est prise en photo aux côtés du nouveau-né.*

*Avoue que c'est compliqué. Jamais la nation ne pourra pardonner au roi de s'envoyer en l'air alors que ses soldats sont prisonniers, déportés, ou encore, se battent dans l'ombre. Ce qu'il a fait n'est pas dans l'air du temps. Ils sont nombreux à avoir sauté, loin des draps nuptiaux, sous les bombes ennemies !*

– Arrête de t'agiter, Buck. Et cesse de hurler comme un loup. Ça va pas la tête ? Bon, tu ne peux pas me comprendre, mais pas de quoi en faire un drame. Tu ne sauras jamais rien de mon histoire. Du secret de notre famille. Il y a pire, non ? Et pourtant, si tu pouvais rester un peu tranquille, tu connaîtrais la meilleure... Écoute ça : le nouveau Premier ministre, un des pères de l'Europe, Monsieur Paul-Henri Spaak, organise en 1950 une consultation nationale. Eh oui, un genre de référendum, pour ou contre le retour du roi. Un possible « *Rexit* » quoi. Et tu sais quel est le verdict du scrutin ? 58% des Belges se déclarent pour son retour au trône, mais 42% restent contre. Pour la première fois de l'histoire, un roi est « élu » au suffrage universel. Du jamais vu ! On assiste malheureusement à une autre première, la grande « fracture » communautaire : si 72% des Flamands se montrent favorables au souverain, 58% des Wallons y sont opposés, tout comme la majorité des Bruxellois. Les sociaux-chrétiens sont enclins au retour du roi, mais les socialistes, les communistes et les libéraux s'y opposent. Les élections de juin 1950, avec pour la première fois, le droit de vote donné aux femmes, amènent les sociaux-chrétiens seuls au pouvoir. Grâce à leur majorité au Parlement, ils mettent fin à l'impossibilité de régner de mon grand-père. En Wallonie, l'opposition reste farouche. On assiste à d'importantes manifestations, un peu partout à des grèves et à des rassemblements populaires, devant les monuments aux morts. Ces rébellions sont lancées par le premier syndicat, la FGTB<sup>17</sup>, les partis socialiste et communiste

---

<sup>17</sup> Fédération Générale du Travail de Belgique.

belges, et dans une certaine mesure, les libéraux, appuyés par quelques chrétiens de gauche, le mouvement séparatiste wallon et les anciens cadres de la résistance. Arnold III rentre à Bruxelles le 22 juillet 1950. La veille, près de Mons, on déplore déjà un premier attentat à l'explosif. Par la suite, une centaine d'explosions visent les voies de chemin de fer et les centrales électriques. Dans les bassins industriels wallons, la réaction au retour d'Arnold est très violente. Surtout en région liégeoise. Dès le 26 juillet, la grève est générale. Les manifestations se succèdent. La tension est à son comble. Le 30 juillet, trois hommes sont abattus par la gendarmerie, lors d'un rassemblement non autorisé à Grâce-Berleur, en banlieue liégeoise. Un quatrième manifestant meurt de ses blessures. Les socialistes, les communistes et les opposants au roi ont décidé de marcher sur Bruxelles. Des milliers de « marcheurs » se mettent en branle. On craint le pire. À Liège, un gouvernement wallon séparatiste voit le jour. Le 31 juillet 1950, le lendemain de la fusillade de Grâce-Berleur, Arnold III transmet ses pouvoirs à son fils aîné. L'adolescent prête serment comme prince exerçant les pouvoirs constitutionnels du roi. Mon grand-père abdique. Le 17 juillet 1951, avant sa majorité, Bédouin devient le cinquième roi des Belges.

pas  
de  
tired

A

Personne ne saura jamais rien pour mon papa, caché aux yeux du monde depuis sa naissance, tel un Quasimodo exilé à Paris, pour éviter que ne s'ouvre dans son pays, une nouvelle et déchirante « Question Royale ». En faisant de papa un *van Landeghem*, et non plus un Saxois, on lui a volé son nom de famille. Et le droit d'être couronné un jour comme roi des belges.

B



## 6 – Le rêve

Après un printemps caniculaire, l'arrivée de l'été fut tellement froide qu'une tempête a surpris tout le pays le 6 juillet 1969, avec des chutes de neige dans le nord-est. Quinze jours plus tard, l'homme a fait ses premiers pas sur la lune. Au mois d'août, le festival hippie a rassemblé quatre cent mille jeunes à Woodstock. Chez nous, comme d'habitude, l'été parisien fut maussade. Il est passé en un éclair. En octobre, les Américains ont confirmé leur retrait du Viêt Nam.

Buck a grandi et encore forci. Il a déjà un an et demi. A l'échelle humaine, il serait un adolescent du même âge que Victor. C'est pour cette raison qu'ils aiment disserter ensemble. Même si le jeune prince ne comprend pas qu'ils échangent pour de vrai. Comme ils l'ont fait sur la Question Royale. En fait, si Victor sait que Buck l'entend, il est loin de se douter que le chien-loup l'écoute. S'ils sont sur la même longueur d'ondes et qu'ils tiennent des propos d'adultes, c'est sans doute qu'ils ont vécu avant cette vie. Peut-être même que leurs chemins se sont croisés auparavant. Mais Victor n'en sait rien. Il constate simplement que son chien grandit. Buck adopte des allures bien plus téméraires que celles qui faisaient déjà forte impression, du temps où il était à peine sevré du lait trop gras et indigeste de la SPA. Fini les jours où sa démarche était gauche et qu'en plein élan, son derrière tout ébouriffé, propulsé par une queue virevoltant telle la pale d'un biplan à hélices, donnait l'impression de rattraper son museau. Déjà bien affûté. Et trop souvent retroussé. Avec une lèvre droite systématiquement levée quand vous l'approchiez. Qui

découvrait de magnifiques crocs blancs, tout pointus. Les grosses pattes du jeune chien sont à présent parfaitement synchronisées quand il court.

Victor, lui, est rentré à l'école depuis plus de deux mois. Ses camarades de classe, qui ont eu la chance d'être invités chez les *van Landeghem*, sont unanimes : Buck ressemble davantage à un loup sauvage qu'à un grand chien. Et lorsqu'il grogne, il est terrifiant.

Dehors, il pleut. Des lames de pluie s'abattent violemment sur les fenêtres et martèlent avec fracas les frêles vitrages du premier étage. Des trombes d'eau tambourinent, dans un grondement sourd et continu, les croisillons qui encadrent les carreaux de verre embués, comme pour s'inviter de l'autre côté de la paroi que l'on devine humide, à travers les dessins monochromes des personnages rouges qui tantôt se promènent et batifolent, ou tantôt travaillent la terre et les plantes au milieu de paysages rougis, de plus en plus délavés, sur le fond écru et décoloré de la toile de Jouy. C'est le sale temps pourri des longues journées automnales et grises, qui se suivent et se ressemblent dans un Paris où

A l'on s'ennuie à mourir. Seul dans sa chambre. A espérer un miracle pour que les devoirs qui s'empilent sous des rêveries moroses, soient finis comme par enchantement.

Étendu sur le lit, Victor caresse les poils soyeux du chien roulé en boule sur l'édredon. Le jeune Buck, loin de se préoccuper du mauvais temps dehors, s'enfonce dans les plumes prisonnières des draps blancs. Il se croit au paradis. La chaleur du petit corps de Victor tout contre le sien, les tendres caresses de son maître, son souffle irrégulier, telle la brise automnale qui lui chatouille les oreilles... tout lui rappelle la douceur qu'il avait connue lorsqu'il habitait la vallée ensoleillée de Santa Clara, au sud-est de San Francisco.

Victor plonge son regard triste dans les yeux doux et vairons de Buck, mais un voile humide lui masque à

présent la vue. Le tout nouveau casque américain ESP-6<sup>18</sup> crache ses ondes pile en face des tympans du garçon. Il l'a reçu de son papa pour ses treize ans. Les écouteurs noirs cerclés d'argent lui recouvrent une bonne moitié des cheveux. Quelques mèches rousses passent par-dessus la barre métallique et s'échappent du cuir obscur des couvre-oreilles. Un cordon en spirale relie le casque à la chaîne hi-fi Marantz. L'ado en avance sur son temps écoute inlassablement la chanson lancinante du groupe pop grec, formé par le claviériste Vangelis, le bassiste-chanteur Demis Roussos et le batteur Lucas Sideras :

*« La pluie et les larmes sont pareilles  
Mais au soleil tu dois jouer le jeu  
Quand tu pleures  
En hiver  
Tu peux faire semblant  
Que ce n'est rien d'autre que la pluie  
Combien de fois j'ai vu  
Des larmes coulant de tes yeux verts  
La pluie et les larmes, c'est pareil  
Mais au soleil  
Tu dois jouer le jeu. »*  
(Discographie : 6)

[https://www.youtube.com/watch?v=IJx0IcR\\_AKQ](https://www.youtube.com/watch?v=IJx0IcR_AKQ)



---

<sup>18</sup> Distribué par la firme Koss, avec un système audio électrostatique. Il est le premier au monde à être auto-alimenté.

– Pourquoi es-tu si triste, Victor ?

– Arrête de me regarder comme ça. T'es qu'un chien. Tu ne peux pas comprendre. Nous, les humains, on a des états d'âme. Tu sais ce que ça veut dire, « état d'âme » ? Bien sûr que non. Pour cela, il faudrait que les chiens en aient une, d'âme. Je suis triste pour grand-papa. Triste pour mon père. Triste pour grand-mère. Et pour moi, exilé de mon pays et banni de la couronne. En plus, voilà qu'je cause tout seul maintenant ! J'deviens complètement gaga à t'parler, mon pauvre Buck. Comme si tu allais pouvoir m'écouter...

– Tu dois avoir le blues, Victor. C'est sûr. Ça m'arrive aussi de temps en temps, tu sais ? Surtout quand je repense à ma vie d'avant, à l'appel de la Nature. **A** l'appel de mes frères loups, ceux **A** qui vivent dans la forêt. Et pour qui j'étais le roi.

– Mais quand même, parfois, on a l'impression que les chiens nous comprennent. On jurerait qu'il ne vous manque que la parole. C'est sûrement pour ça que je parle tout haut.

– Tu n'as pas besoin de me parler pour que je te comprenne. Je sens et devine tout ce que tu ressens. Ça a dû être terrible de tomber dans les eaux glaciales. D'être paralysé par le froid. De ne pas pouvoir remonter à la surface, enfermé sous la glace. Je pense avoir assisté, sans le savoir, à ton accident, au printemps d'un hiver long, usant et **froid**, à lutter dans le Grand Nord. Lorsque le traîneau a emporté mes compagnons, les chiens Sollek<sup>2</sup>, Joe<sup>2</sup> et Teek<sup>2</sup> conduits par Pike<sup>2</sup>, sous les ordres débiles de ces trois citadins stupides venus des États-Unis : Charles<sup>2</sup>, le moustachu d'âge mûr au teint pâlichon, sa jeune et jolie épouse, la névrosée Mercedes<sup>2</sup>, et son blanc-bec de frère, Hal<sup>2</sup>, crétin à peine pubère mais armé d'un gros colt. Mon bon Maître John Thornton<sup>2</sup> les avait pourtant avertis du danger mortel. Ils ne l'ont pas écouté. Ils ont dirigé les chiens, le traîneau et sa lourde cargaison vers la White River<sup>2</sup>. Et ils ont coulé à pic sous la glace qui se brisait. Ça n'a duré que quelques secondes. Des hurlements stridents et puis un grand silence glacial. La chape de plomb et l'épais manteau

---

<sup>2</sup> « L'Appel de la forêt » de Jack London.

*blanc, formés sous la neige et le gel, se sont refermés aussitôt sur leurs corps engloutis. Puis mes amis les loups m'ont appris qu'il y avait le tien aussi ! On n'a rien pu faire. Et moi, je ne savais pas que tu étais avec eux, caché quelque part. Quelle mort atroce. Je devine ce qui a dû t'arriver en mourant gelé. J'aimerais tant que tu puisses me raconter tout ce que tu as enduré là-bas, en partant à ma recherche. Que je puisse t'apaiser.*

– Tu sais Buck, tu ne me comprends pas, et pourtant, tu peux m'entendre. Même si entendre et écouter, c'est pas pareil, je te parle quand-même.

Il m'est arrivé un drôle de rêve cette nuit.

– *Raconte. J'adore les rêves. Ils en disent long sur notre inconscient.*

– Qu'est-ce que tu as à te remuer ainsi ? Enfin bon, écoute cette histoire, petit grand chien qui voudrait parler. Cette nuit donc, j'ai rêvé que j'habitais dans une vaste propriété, au sud-est de San Francisco. Dans la région de San José. Dans un patelin nommé, attends que je me souvienne, ça commençait aussi par San... San...

– *Santa Clara !*

– Attends voir, mon chienchien. Oui, ça y est. Ça me revient : Santa Clara !

– *Non, sans blague ?*

– La villa était toujours ensoleillée. Ses murs orangés, chauffés sous les rayons rasants d'un beau coucher de soleil ocre et rond, se dressaient en retrait d'une route, cachés par des arbres aux troncs immenses. Des séquoias, je crois. Une vaste véranda, plus fraîche que lumineuse, en faisait tout le tour.

**A** – *Je sais bien. À travers les croisillons des fenêtres, dans la bibliothèque, l'on devinait des pans entiers de dorures gravées aux dos de livres traitant du Droit International, Social, Économique et de la Famille. En se dressant sur les pattes arrière et en prenant appui avec celles de devant sur la fenêtre principale, l'on distinguait plus nettement des recueils contenant des annotations parfois raturées et des interprétations sur des nouveaux articles de Loi.*

– Des cahiers étaient posés grands ouverts ou refermés sur un marque-page, un peu partout sur le vieux mobilier du salon. C'était, à n'en pas douter, la maison d'un Juge. Vraisemblablement très fameux et prospère, à en juger justement par la belle taille de la propriété et de sa piscine.

– *Je connais l'endroit et je peux te le décrire sur le bout des coussinets. Des allées de graviers semblaient passer paisiblement leur chemin, sous d'imposants peupliers, en décrivant des lacets dans un gazon d'un vert vif. Et finissaient par se fondre en une palette aux couleurs de l'arc-en-ciel, tout au bord de l'horizon. Tantôt à travers des pâturages jaunes et verdoyants. Tantôt au milieu de vergers bleus. Ou en se fondant sous les carrés de fraisiers. Les écuries et les dépendances étaient couvertes de vigne vierge.*

– Le jardin fleuri s'étirait avec paresse autour du bassin de ciment, où les garçons du Juge plongeaient pour se rafraîchir.

– *La chaleur accumulée tout l'après-midi se faisait intense.*

– C'était le territoire du domaine, pour ne pas dire le terroir, où régnait un chien-loup. Et c'est fou ce qu'il te ressemblait, mon Buck.

– *En tout cas, je me baignais dans la piscine quand bon me semblait. J'allais à la chasse avec mon maître.*

– Il tenait compagnie au Juge, à ses pieds dans le salon, au coin du feu de bois crépitant dans la cheminée de la bibliothèque, et faisait face à une petite chienne mexicaine à poils ras. Une chihuahua d'intérieur au nœud papillon rose très classieux, parfaitement ajusté autour de son cou délicat et minuscule.

– *Bon, jusque-là, pas de quoi te mettre dans tous tes états. Et surtout, pas de quoi pleurer, mon Victor. Ce sont de beaux souvenirs, que je garde également, bien au chaud, tout au fond de mon cœur. Et que je partage volontiers avec toi. La petite chienne, je la reconnais. Elle se prénomme Ysabel<sup>2</sup>.*

---

<sup>2</sup> « L'Appel de la forêt » de Jack London.

– Et tout à coup, un grondement qui vient du fond de la propriété. Comme un coup de tonnerre. Le ciel se voile et s’assombrit en quelques secondes. Il fait très rapidement tout noir. On n’y voit plus rien. Et moi, j’ai la tête qui tourne. Ma respiration s’affole et je tombe à la renverse. Quand je rouvre les yeux, la personne que je pense être le Juge et qui se comporte comme mon père, tente de me reconforter. *« Tu as fait un malaise vagal, mon fils. Ça arrive souvent. Ça arrive même à ta mère. C’est pas grave. Respire calmement. Tu vas vite reprendre du souffle et tes couleurs. Rassure-toi. »* Mais moi, cela ne me rassure pas du tout. *« Pourquoi j’ai tourné de l’œil ? Que s’est-il passé ? »* Alors, le Juge m’explique qu’on venait de m’apprendre ta disparition, enfin, la disparition du chien-loup qui te ressemble comme deux gouttes d’eau.

– *Oui, ça je l’ai vécu. C’était affreux. Si tu savais. Les ravisseurs m’ont passé une corde autour du cou, et à chaque fois que je n’obtempérais pas, ils m’étranglaient. J’ai sûrement fait aussi, comme tu dis, « un malaise vagal » !*

– Arrête de remuer des oreilles, Buck. Tu me déconcentres. Où en étais-je ? Ah oui. J’ai appris ton départ. Papa, enfin, le Juge, mon présumé père quoi, a congédié sur le champ le jardinier, responsable de ton enlèvement. Car, malgré le fait que personne n’ait avoué, on a trouvé des traces de lutte de chien tout au fond de la propriété, dans la remise où est stocké l’outillage du jardin, derrière les écuries. Il y avait des poils un peu partout. De la bave. Et des traces de griffes, comme si on t’avait traîné et que tu tentais de t’agripper au sol par tous les moyens. Enfin, pas vraiment toi, mais ton sosie dans mon rêve. Le Juge a appris que les enlèvements de gros chiens étaient monnaie courante. On les kidnappait pour les revendre, afin de former des attelages aux traîneaux, nécessaires à ce nouveau genre d’*esquimaux* en route vers la conquête de l’Or, au loin dans le Grand Nord. Bref, c’est à ce moment-là que j’ai décidé de partir à ta recherche. Oui bon, à la

recherche du chien-loup. Mais tu sais, il te ressemblait tellement dans ce rêve... J'étais effondré. Je pleurais toutes les larmes de mon corps. Révolté, les brûlures et le goût amer du sel sur les joues m'ont dopé. J'étais tout aussi furieux que dévasté. Et un garçon hors de lui peut s'avérer dangereusement imprévisible !

– *Continue. Ton histoire m'intéresse...*

– Mais bon, je dois t'ennuyer avec mon histoire. Pourtant, si tu savais comme ce rêve me perturbe et me rend triste.

– *Non, non. Je t'assure, continue. J'ai envie de savoir. Déjà, je comprends pourquoi tu t'es mis à pleurer.*

– C'est pour ça que je pleure, tu sais.

– *Bon, tu la termines, cette histoire ?*

– La nuit, alors que le Juge, sa femme et leurs garçons étaient endormis, je me suis levé du lit, et j'ai pris dans la commode de la chambre un gros sac à dos, que j'avais préparé la veille, avec dedans, toutes mes économies, des vêtements chauds et de quoi manger pour le voyage. Je suis sorti de la maison, sur la pointe des pieds. La chihuahua ronflait tellement fort qu'elle ne m'a pas entendu. J'ai remonté l'allée de graviers qui serpentait jusqu'à la route. Là, j'ai marché vers le Nord. J'ai fait de l'auto-stop. Au bout de quatre heures de marche, un camion s'est arrêté. « *Tu fais quoi, tout seul dans le noir et sur le bitume ?* » J'ai dit au chauffeur que je rentrais chez moi, à Vancouver, au sud-ouest du Canada. Que j'étais descendu en Californie pour saluer une toute dernière fois ma grand-mère mourante. Le camionneur allait jusqu'à Seattle. « *Tu ne manques pas de courage, à faire tant de miles tout seul. Tu t'appelles comment, petit ?* » « *Je m'appelle Victor.* » « *Eh bien Victor, tu m'aideras à livrer les bacs de Budweiser dans les Moles du comté de Washington. Depuis que les Tchèques font des procès à mes patrons, qui auraient pompé le nom de leur marque de bière – et qu'est-ce que j'en sais moi, en plus je m'en fiche pas mal de leur guéguerre – hé bien merde, on nous fait bosser le double du temps. Tu sais microbe, j'ai quitté il y a plus d'une semaine les brasseries*

*allemandes de Saint-Louis, dans le Missouri. Alors, une aide, même des p'tits bras comme toi, c'est pas de refus.* » Je l'ai remercié et lui ai proposé une gorgée de coca. Attendri, il m'a offert la moitié de son repas, un sandwich au jambon et aux pickles.

Le trajet aurait pu se faire en un peu plus de treize heures. Mais avec les pauses et les repas, nous ne sommes arrivés que le surlendemain dans l'Oregon, après avoir traversé une bonne partie de la Californie. Il nous a fallu encore une journée de voyage éreintant pour atteindre Portland, compte tenu des très nombreuses livraisons que nous avons effectuées dans le comté. Ensuite, une demi-journée pour traverser l'Etat de Washington et atteindre enfin l'entrepôt de Seattle.

*– Ce trajet-là, je l'ai fait en train, trimballé dans de sordides wagons, enfermé dans des cages et des caisses à claire-voie. Et sans manger ni boire !*

– A Seattle, ça a été une autre paire de manches ! Il a fallu trouver un nouveau moyen de transport pour rejoindre Vancouver. Et surtout, pour me permettre de franchir la frontière sans éveiller les soupçons. J'ai rassemblé toutes mes économies et je me suis acheté un vélo *vintage*. Une grande bicyclette à torpédo qui avait appartenu à une vieille dame hollandaise. Sous le porte-bagages, de part et d'autre du garde-boue, un voile beige en tissu rigide et tendu par des fines barres de fer, recouvrait la moitié supérieure de la roue arrière. Afin d'éviter qu'une robe ou un manteau long ne se prenne dans les rayons. A l'arrêt, je tenais à peine en équilibre sur la pointe des pieds tellement la selle était haute. Lorsque je voulais freiner, il fallait que je pédale en arrière. Le trajet m'a pris plus de huit heures. En passant la frontière, j'ai expliqué que j'habitais de l'autre côté de Blaine, à Douglas. C'est dans le prolongement de la rue. Et que j'étais venu passer l'après-midi à lire à la bibliothèque de la *Blaine Middle School*. C'est pour ça que je n'avais pas de papiers sur moi. Le douanier ne s'est posé

aucune question. Une fois arrivé en Colombie britannique, j'ai revendu mon vélo pour m'acheter un billet. Et monter à bord d'un vapeur, le Narval, en partance vers le détroit de l'Archipel de la Reine-Charlotte. Après des jours et des nuits de navigation, la neige a commencé à recouvrir le pont. J'ai enfilé mes vêtements les plus chauds. Et j'ai regardé tomber les flocons. Sans discontinuer. De plus en plus gros.

– *Et tu es arrivé sur la grève de Dyea...*

– Le lendemain, nous accostions dans le golfe d'Alaska. Dans une bourgade située à près de 800 km au Sud de Dawson City. La destination finale où se retrouvent tous les attelages des chercheurs d'or. Perdue en plein cœur du Yukon canadien. Dans l'espoir de pouvoir m'y rendre pour te retrouver, j'ai débarqué sur les terres américaines de Dyea. D'où part la piste Chilkoot, pour atteindre les gisements aurifères.

– *Le port de Dyea. C'est bien ce que je disais.*

– Là, mon rêve s'est transformé en véritable cauchemar. Je n'avais plus un cent en poche. J'avais recopié une vingtaine de fois le dessin au crayon noir. Il était censé ressembler à ton portrait. En tout cas, je t'assure que je m'y étais appliqué du mieux que je pouvais. Accompagné d'une description détaillée de ta morphologie atypique de grand bâtard. Avec cette grosse tête, tes poils noirs et marron, la tache blanche en losange sur le poitrail, les yeux vairons et tes oreilles disparates. J'ai commencé à les distribuer. Dans la seule grande maison. Avec son toit en pentes, côté mer et côté terre. Tout au bout de la longue jetée en bois du petit port. C'est là que se réunissaient les chercheurs d'or en quête de chiens pour compléter l'équipage de leurs traîneaux. J'ai fait le tour des tables. Personne ne t'avait vu. J'ai ensuite sillonné une à une les tentes disséminées un peu partout dans la neige qui recouvrait partiellement le sol boueux. Une famille m'a conseillé d'aller voir un grand gars, descendu pour quelques nuits dans la modeste

*Klondike Lodging House*, à côté de la *Yukon Trading Company*, dans la rue principale. Il passait ses journées à traîner en face, dans le lobby du *Bailey's Hotel*. Je l'ai trouvé accoudé au bar, vêtu d'un chandail rouge<sup>2</sup>. Il est réputé pour dresser les chiens et les vendre à bon prix. Il venait juste de débarquer de Seattle, un jour avant moi, avec sa « cargaison » de Spitzberg blancs. Des chiens-loups nordiques à l'épaisse fourrure blanche, la queue enroulée, le museau pointu et les oreilles triangulaires dressées vers le ciel.

– *Oui, j'le connais. C'est l'homme au gourdin !*

– Le type était une brute épaisse. Il tabassait ses chiens ! Quand je lui ai montré le dessin, il t'a de suite reconnu. Il m'a annoncé t'avoir vendu, pour trois cents dollars à peine, à un certain Perrault<sup>2</sup>. Ce franco-canadien travaille pour la poste du gouvernement. Il distribue le courrier et les dépêches, de la municipalité locale de Skagway<sup>2</sup> jusqu'à Dawson City, à sept cents kilomètres plus au nord. J'ai voulu m'y rendre. Mais aucun des attelages présents ne pouvait se permettre de transporter une charge supplémentaire. Le moindre poids, si minime soit-il. D'autant plus que je n'avais pas de quoi monnayer mon transport. Alors, j'ai profité de l'absence des deux conducteurs d'un attelage de chiens esquimaux, enfin je suppose, car les chiens qu'ils venaient d'acheter n'étaient pas encore accrochés. Ils se saoulaient au bar. Et la femme qui les accompagnait était partie se coucher. Je me suis caché au milieu de la cargaison de leur traîneau en partance pour Dawson. Dans une grande malle en vieux cuir usé, après l'avoir vidée de tous les objets et vêtements qu'elle contenait. J'ai tout enterré dans la neige afin d'éviter de me faire repérer. Je n'aurais pas donné cher de ma peau si je m'étais fait pincer. J'ai donc minutieusement effacé avec mes moufles les traces laissées sur le linceul blanc, avant de me glisser dans le coffre de voyage. Et de refermer son lourd couvercle sur moi, recroquevillé tout en boule

---

<sup>2</sup> « L'Appel de la forêt » de Jack London.

dans le noir et le froid. J'y ai passé une nuit glaciale. J'ai cru mourir gelé. Je ne sentais plus mes membres. Ni les mains ni les pieds. Je m'endormais, non pas de fatigue, mais mon corps s'assoupissait sous les assauts du froid. Qui me piquait de ses aiguilles. La neige avait complètement recouvert la cargaison et la malle. Son couvercle était scellé par le gel. Je ne me suis réveillé que le lendemain dans l'après-midi, violemment ballotté contre les parois de ma cachette. Je pense que les hématomes provoqués par les secousses du traîneau, répercutées en me projetant contre les parois à l'intérieur de cet habitacle improvisé, n'étaient quasi rien en comparaison au frottement de ma fine peau meurtrie contre les vêtements rugueux qui se dégelait peu à peu sous un soleil trop pâle. Il tentait de s'infiltrer par les charnières de la grande valise. Et lorsque l'on s'est arrêté pour passer la nuit, une seconde nuit glaciale, avec le traîneau mis à l'écart du feu afin d'éviter tout risque d'incendie, je me suis senti mourir une nouvelle fois. D'hydrocution. Je suis revenu à la vie en sentant une eau glaciale entrer d'un seul coup dans la malle. Nous coulions sous les glaces enneigées de la *White River*. Fort heureusement, mes poumons remplis d'eau glacée n'ont pas résisté au choc thermique. Et finalement, je me suis réveillé en grelottant. Tu ronflais bien sagement près de moi. Couché. Les pattes antérieures allongées devant toi. Sous ta tête inquiète dirigée vers mon lit. Le ventre collé contre le parquet. Et les pattes postérieures repliées sous ton corps, comme un sphinx.

*– C'est donc comme ça que tu es mort ? Et devant moi ! Spectateur impuissant. Sans me douter que tu étais dans une de leurs grosses malles ? Mais quelle fin atroce. Heureusement que tu étais à moitié endormi, engourdi par le froid. Tu n'as même pas bougé lorsque le traîneau est reparti à l'aube et qu'il se dirigeait vers la rivière gelée.*

*Tu t'es sacrifié pour moi, alors ? C'est vrai ce que m'ont raconté les loups ? Oh Victor, je me sens tellement responsable...*

– Eh Buck, ne fais pas cette tête-là. Ce n'était qu'un rêve. Qui a fini en cauchemar, certes. Mais je suis là, tout va bien.

Qu'est-ce que tu crois que ce rêve signifie ? Que jamais je ne serai roi ? Que la malle en cuir est ce Paris qui m'emprisonne et me cache de mes compatriotes ? Que notre rencontre n'y changera rien ?

(...)

Parfois, j'ai vraiment l'impression que tu me comprends. Allez, viens ici que j'te caresse. Làààà. Lààà. Je t'aime, mon gros Buck.

– *Moi aussi, je t'aime Victor. Donne-moi ta paume royale, que je la lèche. Je vais te sauver, tu sais. C'est ma mission.*

– Oui, c'est ça mon chien. Une bonne grosse lèche. Tu es vraiment très câlin. Je te rends la pareille en te grattant les oreilles. Comme çaaaa. Ouiiii. C'est bon ça, hein que c'est bon ?



## 7 – Le rendez-vous

Depuis ce fameux rêve, Buck et Victor sont devenus inséparables. Comme s'ils étaient liés par le sang. Le sang bleu. Le sang royal. Ils se regardent et se comprennent instantanément. Pas besoin de parler ni d'aboyer pour faire ressentir à l'autre le fond de ses pensées. Leur amitié est sincère, profonde, fidèle, unique, complice et fusionnelle. Cette belle reconnaissance instantanée est réciproque. Et leurs ressentis respectifs inconsciemment partagés. Le duo semble immuable. L'orphelin Buck se sent responsable de l'apatride Victor. Ils ne se lâchent ni d'une semelle, ni d'un coussinet.

Dans la chambre du jeune garçon, pendant que l'enfant étudie en lotus au bord du lit, Buck est assis face à lui. Il l'observe en silence. De temps en temps, il lève ses deux pattes avant. Ainsi, tout le poids du corps repose sur son large postérieur. Il fait le beau. Comme pour quémander. Un service. De quoi manger. Ou simplement davantage d'attention. Le petit Victor fond systématiquement. Il referme et pose son manuel scolaire. Il ne peut résister à cet appel. L'appel de l'amitié. C'est plus fort que lui : il arrête immédiatement la tâche qui l'occupait et l'avait absorbé jusque-là. De sa main droite, il caresse délicatement le haut du crâne du chien. En le grattant entre les oreilles. Toutes deux désormais relâchées et complètement affaissées.

Il est superbe. Si majestueux. Mais il peut paraître très effrayant aussi. Surtout quand il relève l'oreille gauche. C'est sa marque de fabrique.

Chaque jour ouvré, en semaine, le jeune chien accompagne l'adolescent à l'école. Et il attend bien sagement devant la grille que les cours soient finis. Personne n'ose l'y déloger, d'ailleurs. C'est qu'il peut faire

peur, sous ses allures de loup, avec une oreille constamment dressée et la babine retroussée dès que quelqu'un s'approche de lui. Il le toise et grogne en montrant les crocs. Il n'y a rien de plus dissuasif que ce chien-loup sur ses gardes, tout ébouriffé, les épaules prêtes à bondir. Qui affiche clairement sa méfiance en vous menaçant de son regard viron, faussement trouble et aux prunelles méchamment noires. A tout moment, il peut vous sauter à la gorge. Et d'un coup de mâchoire, vous lacérer le cou. En sectionner l'artère principale. Encore plus fou et assoiffé par le sang qui en gicle, vous déchiqueter le visage en quelques secondes. Ce bon carnassier finira le carnage en vous bouffant les yeux qu'il aura exorbités de ses crocs pointus. Comme un *serial killer* le ferait, à la petite fourchette. Donc, mieux vaut ne pas s'en approcher. En tout cas, tous les passants s'en écartent. Et font un grand détour. Ils le contournent, sans oser le déranger.

Et pourtant, si vous demandez à Victor son avis, il vous dira que son bâtard est le plus gentil des chiens. Certes, il ressemble à un loup, mais avec lui, il est doux comme un agneau. Affectueux, câlin, intelligent, sensible. Et d'une dévotion à son maître. Sans commune mesure avec les autres canidés. Buck est le compagnon idéal. Et lorsque le jeune prince fait ses devoirs, le chien se couche comme une grosse peluche à ses pieds, les pattes antérieures délicatement posées sur les baskets du petit, le ventre et les parties génitales bien au frais contre le sol, et les pattes postérieures repliées vers l'arrière, de part et d'autre de son gros derrière. Allongé ainsi sur le parquet, il flotte comme dans les rêves de Winnie l'ourson. Où l'ours brun et potelé nage dans un énorme pot de miel. L'on a envie de s'étendre près de lui et de le serrer dans les bras. Comme l'on serre son vieux nounours préféré. Tout ventripotent. En velours usé mais tout doux.

– Alors raconte-moi, Victor. Cette fille qui t'a embrassé sur la joue, à la sortie de l'école, c'est ton amoureuse ? C'est d'elle dont

*tu n'arrêtes pas de parler ?*

– Je n'arrive pas à faire mes devoirs, ce soir. Je suis trop déconcentré, mon Buck. Tu as vu cette jolie fille à la sortie de l'école ? J'en suis tombé amoureux depuis le premier jour de la rentrée. C'est la nouvelle dont je te parle tout le temps. Elle vient du sud de la France. Son père est acteur. Et il joue une pièce à Paris. Elle est à l'affiche pour six mois. Elle s'appelle Charlotte. Pas la pièce. J'ai oublié le titre. Non, la fille ! Elle a la peau si douce. Et elle sent bon la lavande.

– *Bien sûr que je l'ai vue. Deux mois que tu nous bassines avec ta Charlotte. Je viens de t'en parler. C'est pas grave pour tes devoirs. T'es quand même en congé toute la semaine prochaine. T'auras tout le temps de les faire plus tard. Avec l'éducation que tu reçois, pas de doute : tu seras un bon roi.*

– En plus, elle a les cheveux longs et blonds comme la cendre. Qui bouclent et tombent jusqu'à caresser le haut de ses jolies fesses bombées.

– *On dit : « blonds cendrés ». Et tu n'exagères pas un peu, l'ami ? Tu as regardé ses fesses ? Toi ? menteur ! Tu n'oses même pas la regarder dans les yeux.*

– Je suis sûr que tu l'as remarquée. Elle m'a même fait un bisou pour me saluer.

– *Ça oui. J'en ai été témoin, je te rappelle. Mais ne te monte pas le bourrichon. Est-ce que je fais tout un pataquès lorsqu'une chienne me renifle la joue ? Les parties intimes, j'dis pas... Mais la joue, Victor, vraiment pas de quoi en faire une montagne !*

– J'aimerais tant l'inviter quelque part. Tu aurais une idée ?

– *Qu'est-ce que tu dirais de l'amener dans une jolie petite bourgade ? Je pense à un endroit calme et retiré, dans la banlieue parisienne... Gennevilliers, tiens. C'est romantique, comme endroit, non ? En plus, il y a la SPA. Tu connais ? Et si elle n'aime pas l'idée d'adopter une chienne pour moi, tu pourras toujours l'emmener au dressage à côté. J'y avais repéré une délicieuse berger allemand. Et puis là-bas, ils vont te la mater, ta pucelle. Tu vas voir.*

– Aucune idée ne me vient. Si ça continue, je sens que j’vais pleurer.

– *Allons, ne pleure pas comme une madeleine, mon p’tit Proust. Je plaisantais. Ne baisse surtout pas les bras. Pas déjà. Pas comme ça. Bien sûr que je lui veux du bien, à ta dulcinée. Laisse-moi réfléchir... Et pourquoi pas l’emmener au cinéma ? On y rejoue un vieux classique de 1935, tu sais, l’année de la mort de la reine Ástriðr. Un western américain, avec Clark Gable dans le rôle de Thornton, mon ex-Maître bien-aimé. Ça s’appelle « The Call of the Wild » et ça pourrait aussi te rappeler quelque chose...*

– Ça y est ! J’ai une idée, Buck. Et pourquoi pas l’emmener au cinéma ? J’ai entendu parler qu’on rejoue un ancien classique que mon grand-père adorait, « L’Appel de la forêt », à l’occasion de la récente plainte très médiatisée de l’actrice Loretta Young. Elle avait eu une liaison pendant le tournage avec l’acteur principal, Clark Gable, alors marié. Et elle était tombée enceinte. Elle vient de confier qu’il l’a violée. Tu t’imagines le brouhaha. À l’époque, pour éviter les dommages dus au scandale sur leurs deux carrières, les studios de la *20th Century Pictures* avaient passé la grossesse sous silence. La petite Judy, dont tout le monde se moquait à l’école à cause de ses grandes oreilles héritées du père biologique, a dû porter un bonnet avant d’avoir recours à une opération pour les recoller. Mais maintenant, cela fait neuf ans que Clark Gable est mort. Et comme aucun autre père n’a officiellement reconnu la paternité de Judy, la mère en a parlé.

– *Je sais. Et vu toute la publicité faite autour de ce crime commis lors du tournage du désormais controversé « The Call of the Wild », le distributeur United Artists a décidé de ressortir le film dans la ville lumière.*

– J’ai lu dans le numéro deux cent vingt-trois d’*Image et Son – La Revue du Cinéma*, qu’avec les dernières évolutions des mœurs libertaires des étudiants à Paris, et suite au courant soixante-huitard, c’est le lieu idéal pour tester les affluences. Et analyser les retombées médiatiques, avant de tenter relancer ce film aux Etats-Unis.

Il sera alors temps de le faire coïncider avec l'anniversaire des dix ans de la mort de Clark.

– On dirait que tu le fais exprès et que tu fais semblant de pas m'entendre. L'APPEL DE LA FORÊT, c'est pourtant clair, non ? C'est moi qui ai eu l'idée. Et j'espère que ça plaira à ton amoureuse. Qu'elle me reconnaîtra dans le rôle principal. Mais surtout mon pote, que tu te souviendras enfin. Ton rêve n'est pas anodin. Il est bien plus qu'un rêve. C'était ta vie !

– Elle m'a laissé son numéro. Tu crois que je l'appelle ?

– Mais qu'est-ce que tu fous, bon sang. Une meuf te laisse son numéro. Et tu restes là à te poser mille questions ?

– C'est qu'elle est dans mes pensées et dans mes rêves. C'est la fille la plus populaire de la classe. Tous mes potes la matent. Sa beauté est effrayante. Cette fille est fantasmagorique.

– Allez, appelle-la au lieu de paniquer et de rêvasser. Elle t'effraie ? Mais c'est aussi ton fantasme, non ? C'est l'Appel, tu piges ? L'Appel de la forêt pour moi. L'Appel de Charlotte pour toi. Ne laisse pas passer ton tour. Ne laisse pas filer ta chance. On n'en a qu'une !

*« Dans la fraîcheur de la soirée  
Quand tout devient un peu « dans le vent »  
Je t'appelle et te demande  
Veux-tu venir avec moi voir un film ?  
Tu dis d'abord non, tu as des projets pour ce soir  
Et puis tu t'arrêtes et tu me dis que c'est bon  
L'amour est un peu fou avec une petite fille fantasmagorique  
comme toi*

*Tu me laisses toujours deviner  
J'ai l'impression de jamais savoir ce que tu penses  
Et si un garçon te regarde  
C'est sûr que ton petit œil va cligner  
Je suis confus, car je ne sais plus où j'en suis  
Alors tu souris et tu me tiens la main*

*L'amour est un peu fou avec une petite fille fantasmagorique  
comme toi. »<sup>19</sup>*

(Discographie : 7)

<https://www.youtube.com/watch?v=1f3JhktiQ5E>



Victor descend au salon et se dirige vers le vestibule. À pieds nus sur le carrelage froid dans l'entrée de la vieille chapelle. Sur la commode, un téléphone combiné à manivelle. En bois. Récemment recyclé. Avec un cadran circulaire permettant de composer soi-même le numéro désiré.

– Allo ?

– Bonsoir. Suis-je bien chez Monsieur et Madame Santoni ? Pourrais-je parler à Mademoiselle Charlotte Santoni, s'il vous plaît ?

– Et qui la demande ?

– Je vous prie de bien vouloir m'excuser, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Victor *van Landeghem*. Je suis un condisciple de classe.

– Charlotte. O Chaaarlote ! *U Telèfonu*.

– C'est qui, papa ?

– Ton prince charmant. Celui dont tu nous rabats les oreilles depuis la rentrée. Victor. Le certain *vent* je ne sais quoi.

---

<sup>19</sup> Avec ce titre interprété par le chanteur Dennis Yost, le groupe pop américain The Classics IV, originaire de Jacksonville (Floride), fut classé numéro trois dans les *charts* du *U.S. Billboard Hot 100* en 1968.

- J'arrive de suite.
- Un instant, petit. Ma fille arrive.

(...)

- Allo ?
- Allo. C'est toi Charlotte ?
- Non, c'est la Princesse Paoli.
- ...

 Victor reste sans voix. Il ne sait pas si c'est du lard ou du cochon.

- Et qui veux-tu que ce soit, Victor. Bien sûr que c'est moi !
- Je n'avais pas reconnu ta voix.
- C'est gentil de m'appeler.
- Euh, je vous... Je vous...
- Tu peux me tutoyer, hein ?
- Je voulais t'inviter au cinéma demain après-midi.
- Ah ? Désolée. Demain, c'est pas possible. J'ai un autre truc de prévu pour tout le week-end et la semaine des vacances.
- ...

Ce coup-ci, elle lui a coupé le sifflet. Son copain reste décontenancé. Et Charlotte s'en rend compte. Alors elle fait marche arrière.

- Euh, attends voir.

 (...)

Papaaa ? Papa ? C'est quand qu'on descend en train à Marseille ?

- Dimanche ma pitchounette. On a le bateau pour Bastia lundi soir.

(...)

 - Okay, c'est bon, Victor. Je peux me libérer.

Surpris par ce revirement, Victor bégaye :

- Oh, c'est... c'est super ! Le... le film est un vieux western en... en noir et blanc, avec des chiens. Je... je crois que tu vas aimer. Je peux passer te prendre à... à 14 heures ? Ton a... ton adresse est celle qui est reprise dans l'annuaire de la classe ?

- Oui. Et 14 heures, c'est parfait.

- Bien. A... alors... à... à demain ?

- Oui, à demain.

Elle raccroche. Victor, encore tout émoussillé, pose à son tour le combiné sur le socle en châtaignier.

- Alors, qu'est-ce qu'elle a dit ?

- Tu ne me croiras pas, mon Buck. Elle a accepté l'invitation. Je suis trop content !

- On ne dit pas « trop ». On dit « très », ou « tellement ».

- J'ai envie de crier ma joie !

- Oui, ben alors, prévien-moi, que je me couche et bouche mes oreilles.

(...)

- PAPAAA, MAMAAAN... C'EST TROP GÉNIAL. Demain, je vais au cinéma avec CHARLOTTE !

 (...)

- Ça y est. Il a crié. Qu'est-ce que j'disais : tu m'as fait sursauter. C'est pas bon pour mon p'tit cœur. On voit bien que ce n'est pas toi qui dois trimbaler tous ces kilos d'os, de viande musclée, de chair et de poils ! Et puis, je te l'ai répété mille fois : on ne dit pas « trop ». « Trop génial », ça ne rime à rien. Génialissime serait mieux.

– Tu te rends compte, mon beau Buck. Demain, je vais tout seul au cinéma avec Charlotte !

– *Alors mon Victor, comment te dire ? Soit tu y vas tout seul, soit avec Charlotte. Mais les deux en même temps, ce n'est pas possible.*

– Je suis tellement heureux qu'elle ait accepté mon invitation. Il faut que je me prépare. Que je me fasse irrésistible. Tu vas m'aider à choisir dans l'armoire les vêtements pour demain. D'ac ?

– *Ouvre les portes que je puisse y jeter un œil et renifler ce qu'il y a de bon là-dedans.*

– Mais arrête de baver sur mes pantalons. Tu salis tout. Et tes poils s'accrochent sur les vêtements.

– *Il faudrait savoir ce que tu veux, mon pote. D'abord tu me dis de t'aider. Et puis quand je m'applique, tu me repousses ! C'est quoi ton problème ?*

– Je choisis ce pantalon marron, en velours côtelé et aux pattes d'eph. Et le pull orange à col roulé, en acrylique. J'adore cette nouvelle matière synthétique qui me moule le corps. Ça va lui plaire, tu crois ?

– *Beurk. En plus d'être sûrement inconfortable, c'est très moche ! T'as l'air d'un nain aux petites jambes, sans pieds ni chaussures. Et avec ce tronc filiforme de maigrelet, dont la lumière orange est flashy, tu me fais penser aux faisceaux lumineux tout en haut d'un gyrophare en pleine mer. Tu sais, les rayons actionnés par le gardien au sommet du phare du Bosphore, pour orienter les navires turcs dans le détroit.*

– J'ai l'impression que ça te plaît. Alors adjudgé ! Ce sera ma tenue pour demain. Je mettrai aussi mes chaussures à semelles compensées.

– *Il ne te manquait plus que ces échasses blanches, luisantes et qui te déséquilibrent, pour compléter ta vilaine tour de Pise.*

– C'est trop branché. Je vais faire fureur !

– *Tu vas surtout faire fuir, oui. On n'a pas idée de se fagoter de la sorte. Moi, à ta place, j'aurais mis un jean, des baskets et ton polo vert bouteille. Il fait ressortir tes cheveux carotte et tes jolies*

taches de rousseur. Mais là, l'orange et le roux, « aïe aïe aïe ! » comme dirait mon compagnon et ex-voisin de cage à la SPA. Jacob. Un chien de Canaan. Qui vit maintenant dans le quartier du Triangle d'Or.

\* \* \*

Le samedi matin, Victor s'habille comme il l'avait annoncé. Il passe des heures devant la glace à se coiffer, à se gominer les cheveux, se brosser et rebrosser les dents. Il a mis de la crème anti-acné sur les boutons qui commencent à bourgeonner un peu partout sur son nez et ses joues.

Vraiment, le sous-pull orange moulant sous ses cheveux de la même couleur, ça n'le fait pas du tout. Victor court au-devant d'un désastre sentimental. En le voyant débouler chez elle, Charlotte va prétexter « *que son départ pour Marseille a dû être brusquement précipité. Elle est navrée mais elle n'a pas pu le prévenir car elle vient d'apprendre que sa grand-mère à Bastia est très malade. Elle est mourante. Et toute la famille a décidé d'être au plus vite à son chevet, afin de pouvoir l'accompagner dans son dernier souffle* ».

En fait, jamais elle n'acceptera de se montrer avec une telle enseigne lumineuse. Que diraient ses copines de classe si elles la voyaient se promener avec leur frère camarade ainsi fagoté ?

Il faut absolument sortir Victor de cette impasse. Alors pour le sauver, Buck sort courir et va se rouler dans les jardins boueux près du bassin. En rentrant, il file tout droit dans la salle de bain. Et saute sur son maître en lui faisant la fête. Il s'y applique de tout son poids. Il pose sur le torse du jeune adolescent ses grosses pattes pleines de boue. Avec le plus grand soin, il frotte ses poils couverts de gadoue partout sur les jambes en velours du jeune garçon qui lui hurle dessus. Mais trop tard : les vêtements souillés du prétendant de Charlotte sont désormais immettables !

– C'est malin, Buck. T'es con ou t'es con ? Qu'est-ce que je vais mettre maintenant ? Da capo. Je dois tout

recommencer ! Vraiment, tu m'emmerdes grave. Tu n'aurais pas pu faire un peu plus attention, non ?

– *Et si tu mettais ton jean, ton polo vert et tes baskets ?*

– Je ne vois qu'une solution : je vais mettre mon polo vert, mon jean et mes Adidas.

Ce sont les nouvelles Robert Haillet, en cuir blanc, avec sur chaque côté, trois rangées de trous d'aération.

– *C'est agaçant cette manie que tu as de toujours répéter ce que je dis.*

– Mais cette fois-ci tu fais attention, hein ? Tu ne me sautes plus dessus. Interdit d'aller te vautrer dans le jardin.

– *Bien chef. Oui chef. A vos ordres, chef !*

Si vous entendez des voix qui vous donnent des ordres, vous n'êtes pas nécessairement schizophrène. Vous vivez sans doute en couple. Et votre doublure est un humain.

Le déjeuner se passe vite. Très vite. Plus rapidement qu'à l'accoutumée. Victor, tout excité, n'a pas beaucoup d'appétit. Et l'ado mal à l'aise, aux joues visiblement de plus en plus rosacées, répond aux questions de ses parents par un long silence, ponctué de brefs, timides et presque imperceptibles rehaussements des sourcils. A l'autre bout de la table, Dame *van Landeghem* cherche à faire entendre à Tristan qu'il est souhaitable d'arrêter d'importuner leur fils. Mais le père donne l'impression de ne pas comprendre.

– Alors mon gamin, elle te plaît cette petite ?

– Chéri, laisse-le donc tranquille. Tu ne vois pas que tu le fais rougir ?

– C'est bien elle qui a des tresses en forme de fraises, hein ?

Et le père, fort de cette contrepèterie, poursuit sur un ton de plus en plus provocateur, afin d'obtenir une réaction du fils :

En tout cas, ta Charlotte, fesses ou pas fraises, je la trouve très comestible. L'abbé Pierre supplierait de pouvoir se servir en premier.

– Papa !

– Oui Tristan. Tu vas trop loin !

– C'est bon. Comme dirait ton oncle Aldebert, « *c'était pour rire* ».

– Eh bien c'est pas rigolo.

– Oui chéri. C'est lourd. Tu n'es pas drôle.

– Bon, allez mes amours, j'arrête avec cet inquisiteur. Victor, veux-tu que je te conduise ? Tu as l'adresse ?

– Non merci papa. Je vais me débrouiller tout seul. Mère, puis-je me lever de table ?

– Je vous en prie, mon Victor.

– Je vous remercie. Je ne rentrerai pas tard. Le film se termine vers seize heures et demie. Nous irons prendre le thé chez ses parents. Je pense être de retour pour le dîner.

– Bien mon enfant. Nous vous attendons pour dix-neuf heures et quart au plus tard. Vous demanderez un autographe à son père ?

En effleurant et tapotant délicatement, comme on lui a appris, avec distinction, le pourtour de ses lèvres à l'aide de la serviette qu'il repose aussitôt, Victor se lève de table et embrasse tendrement sa maman sur le front. Il lui passe les bras autour du cou et des épaules, par-dessus la tête qu'elle incline vers l'arrière, en le regardant à l'envers.

– Entendu ma très chère mère. Vous pouvez compter sur moi. Au revoir papa. Au revoir maman. Tu viens mon gros Buck ?

– *Chouette ! J'accompagne et espionne Monsieur le séducteur. À moi de chaperonner, alors ? Te contenteras-tu de la séduire et d'être un Don Giovanni qui butine et puis s'en va ?*

*Ou seras-tu séduit à ton tour, et iras-tu jusqu'au bout, en fier Casanova ?*

Victor tourne les talons et sort par le vestibule en traversant la vieille chapelle. Buck le suit. Ils ont trente bonnes minutes pour marcher jusqu'à la destination. Dehors, il fait gris. Les nuages semblent très chargés. Le ciel est menaçant mais il ne pleut pas encore. Par-dessus le polo, le garçon a enfilé un anorak bleu marine. Il a également pensé à prendre un grand parapluie noir, sous lequel il y aura de la place pour deux...

J'adore promener Victor. C'est comme dans la vie, on y fait des rencontres. Au fil des pas, mon truc, c'est de lever la patte contre la devanture d'une boucherie. Son étalage, c'est exactement les personnes que l'on croise dans une vie : parmi toute la charcutaille qui ne pense qu'à voler la vedette en affichant ses euros au kilo, trop rares sont les gens bons. Vous me direz que rare n'est pas peu car on n'a qu'une seule vie. Et bien vous vous trompez : on a autant de vies que de réveils. Chaque journée qui commence est une nouvelle vie. Mais on ne meurt qu'un seul jour. La mort n'arrive qu'une seule fois. Alors oui, les gens bons sont une denrée rare. Pourquoi meurent-ils tandis que les autres sont toujours vivants ? Pourquoi maman n'est plus là ?

Devant le numéro cent seize de l'avenue Victor-Hugo, relevant la tête face aux six étages de l'imposant édifice haussmannien, le bien nommé Victor respire un grand coup avant d'appuyer son index contre le bouton de la sonnette, dans l'encadrement mural en pierres de France, à gauche de la lourde porte en bois, pile en face de l'inscription « *Famiglia Santoni* ». Son cœur galope à toute vitesse. Des gouttes de transpiration perlent sur son front. Des papillons dansent au creux de son ventre. Il se sent crispé mais en même temps, étrangement léger. Il est porté par son désir de revoir Charlotte. De passer quelques heures auprès d'elle. De respirer le parfum de ses longs cheveux blonds et bouclés. Il rêve d'effleurer la douceur de sa peau, tout au bout des

effluves de lavande, que le vent transportera à ses narines en fête. Comme l'air frais qui caresse les pétales d'une rose.

– Iè ?

– Bonjour Monsieur Santoni. C'est Victor *van Landeghem*, le camarade de cla...

– *Bonghjornu. Cumu v'è ?*<sup>20</sup>

– Je vais bien, je vous remercie.

– Chaaarlotte ? O Charrlotte, veux-tu descendre s'il te plaît ? *È ghjuntu u picculu Victor.*<sup>21</sup>

– J'arrive papa. Une seconde. Je finis de me préparer.

– *Scusate. A mo figliola hè cum'è tutte e donne. Parlate Corsu ?*<sup>22</sup>

– Non, mais je le comprends. Ne vous en faites pas, Monsieur Santoni. J'ai tout mon temps.

– *Entrate, per piacè.*<sup>23</sup> Mais le chien reste dehors. *Infine*<sup>24</sup> je vous vois. Ça fait des mois qu'elle nous parle de son petit prince !

Dans sa chambre, devant le miroir posé sur la petite commode rose, Charlotte finit de nouer les rubans autour de ses tresses. Elle porte sa jolie robe à fleurs et des escarpins rouges. Lorsqu'elle descend les escaliers et qu'elle arrive enfin, elle est rayonnante. Sur le pas de la porte, ses yeux noisette rencontrent, sous le front luisant de Victor, les deux iris verts du garçon, restés cloués au cœur de son visage en braise. Il rougit. Instantanément. Elle s'approche de lui pour l'embrasser sur la joue. Du haut de son mètre soixante-huit, avatagée par ses petits talons, elle doit se courber légèrement pour atteindre la pommette

---

<sup>20</sup> Bonjour, comment allez-vous ?

<sup>21</sup> Le petit Victor est arrivé.

<sup>22</sup> Excusez-moi, ma fille est comme toutes les femmes. Vous parlez corse ?

<sup>23</sup> Entrez, je vous en prie.

<sup>24</sup> Enfin.

incandescente du jeune garçon aux baskets blanches, qui atteint péniblement le mètre cinquante-sept.

– Bonjour Victor.

– Bonjour Charlotte.

– Excuse-moi de t’avoir fait attendre. Tu me trouves jolie ?

– Mais pas du tout.

Enfin, je veux dire papa... pas du tout, tu... tu ne m’as pas fait attendre. C’était un plaisir de parler avec ton père. Et tu es magnifique.

– Alors on y va ? Oh, comme c’est mignon. Ton chien est avec toi.

– Oui, allons-y. As-tu une veste ? Je crains qu’il ne se mette à pleuvoir.

– Deux secondes. Et je suis à toi.

Victor ferme les yeux et pense tout bas :

« Elle est à moi. Non mais, tu as entendu ça, Buck. Elle dit qu’elle est à moi ! C’est merveilleux. Je suis au paradis. »



## 8 – La métempsychose

Dans l'obscurité de la salle de cinéma, Victor s'est rapproché de Charlotte. Les joues du garçon sont rougeoyantes comme les grilles métalliques d'un toaster avant l'expulsion d'une tartine carbonisée.

- Veux-tu que je nous commande du pop-corn ?
- Bonne idée Victor. J'adore les pop-corns.
- Sucrés ou salés ?
- Salés, si tu veux bien...
- Je reviens de suite. Moi j'ai l'habitude de les prendre avec du ketchup.
- Avec du tomato ketchup ? Tu es sérieux ?
- Tout à fait. C'est Filibert, mon cousin belge, qui me l'a fait découvrir. Là-bas, ils mettent des sauces sur tout.
- Je veux bien essayer. Mais je me contenterai de goûter les pop-corns. Les miens, simplement salés s'il te plaît.
- Pas de problème. Vos désirs sont des ordres, lady Charlotte.

Le prince se lève et se dirige au fond de la salle où Buck attend assis, pile en face de l'endroite où se tient l'ouvreuse avec son plateau. Elle est vêtue d'un tailleur bleu électrique. Coiffée d'un foulard blanc et bordeaux, avec des chevaux en motif imprimé. On dirait une hôtesse de l'air. Il achète deux grands sachets rouges. Après avoir demandé à l'ouvreuse de verser sur ses grains de maïs pratiquement la moitié du contenu de la bouteille de ketchup piquant, habituellement destiné aux nachos, il la règle, lui laisse un généreux pourboire et veut retourner s'asseoir à sa place.

Mais elle est occupée par un grand gaillard coiffé d'un chapeau de cow-boy. Qui fait des grosses bulles en mâchouillant son chewing-gum. Et qui a passé son bras autour des épaules de Charlotte. Le type, avec une chemise en denim délavé, complètement sortie de son jean en pattes d'éléphant, les trois derniers boutons restés défaits et laissant dépasser quelques poils bouclés, empeste l'alcool.

– Excusez-moi, mais cette place est prise. Je l'occupais juste avant d'aller chercher le sachet de pop-corn pour mon amie.

– Et alors ducon, tu ne connais pas l'adage : « *Qui va à la chasse perd sa place !* » Allez, dégage. Ouste ! Du vent, p'tit morveux.

– Monsieur, je ne vous permets pas. Ne me forcez pas à vous déloger.

– Toi, le petit freluquet, tu vas me dégager ?

– Laisse tomber Victor. On s'en va.

– Il n'en est pas question. De quel droit ce grand dadais nous chasserait-il ?

– Répète un peu pour voir !

Victor ne répète rien du tout. Mais son cœur bat à du trois cents à l'heure. Il ouvre son sachet de pop-corn et déverse tout le contenu et sa sauce rouge sur le couvre-chef de l'imposteur.

– Ça, tu vas me l'payer, p'tit con !

– C'est exactement ce que j'ai fait : je l'ai déjà payé à la dame. Ne vous en faites pas. Tout est réglé.

Alors l'homme se dresse comme un ressort et empoigne Victor en le décollant du sol.

« *Arrêtez !* » crie Charlotte. Mais trop tard. Une boule de poils fonce déjà sur l'agresseur et lui arrache le tissu du

pantalon, découvrant ainsi son mollet blanc ensanglanté. Le cow-boy, surpris et visiblement terrassé par la violence de la morsure, lâche le garçon et s'écrase de douleur sur le sol. Buck lui saute au cou et le maintient collé au tapis. L'agresseur est immobilisé par le poids du chien-loup. Sous ses deux grosses pattes avant, l'homme est pétrifié. Les crocs du mâle dominant exercent une pression de part et d'autre des carotides. Buck est à deux doigts d'y planter ses canines et de transpercer la chair fragile de sa proie.

– Non Buck ! Ne le mords pas. Tout doux. Làààà. Tout doux. Et vous, si vous tenez à la vie, ne bougez pas d'un millimètre !

– Ça va, ça va ! Je ne bouge plus, c'est juré. Mais dis à ton chien de me laisser tranquille.

– Non. Pas tant que vous ne m'aurez pas publiquement présenté vos excuses ainsi qu'à la jeune fille que vous venez d'importuner.

– Je m'excuse. Je m'excuse. Là, t'es content maintenant ?

– Non. On ne s'excuse pas. On demande : « Puis-je vous présenter mes excuses ? Pouvez-vous me faire l'amabilité de les accepter ? »

– PARDON. JE VOUS DEMANDE PARDON !

– Accordé. Buck, lâche-le !

*A – Bien chef. A vos ordres, Casanova. Dis, je t'ai sauvé la mise devant ta belle. Tu me dois une fière chandelle.*

– C'est bien mon Buck. Lààà. Oui, je te dis merci. Je te dois une fière chandelle. Oui, tu es un bon chien.

Tandis que Charlotte se baisse pour embrasser la grosse tête de Buck, un attroupement s'est constitué autour du lutteur vaincu, resté étendu sur le sol, entre deux rangées de fauteuils. La tête, le chapeau et les vêtements encore maculés de la sauce piquante destinée aux pop-corns. L'ouvreuse se tourne vers l'agent de sécurité :

– J’ai tout vu. C’est cet homme qui a cherché à agresser le garçon et la jeune fille. Le chien a pris leur défense !

– Et moi, je me demande pourquoi les hommes sont si cons. Franchement, il faut être débile et lâche pour s’attaquer à un enfant qui ne vous a rien fait. Que cherche-t-il à prouver ? Cette violence gratuite, avec un rapport de force tellement déséquilibré, est encore plus absurde que le comportement primitif et sauvage de la loi des crocs. Se battre à la façon des loups : frapper puis esquiver. Et recommencer jusqu’à ce que la proie soit à terre. Ce crétin en a fait les frais. Si au moins il avait pris un gourdin et frappé sans sommation, comme l’homme au chandail rouge.<sup>2</sup>

L’agent de sécurité a emmené le *desperado* se faire soigner ailleurs. Tandis que Charlotte et Victor ont regagné leur place pour visionner « *The Call of the Wild* ».

pas  
de  
guillemets

La main moite de Victor se glisse dans la paume ouverte et si douce de Charlotte. C’est comme dans les écritures saintes : Eve a tendu la paume <sup>25</sup> à Adam. Il l’a prise. Leurs visages se tournent l’un vers l’autre. Leurs regards se croisent. Il s’approche de sa bouche. Elle lui tend les lèvres. Il lui chuchote « *Oui* ». Elle le mordille et crie « *Non* ». Elle rit. Il sursaute en bafouant « *Ah ! Arrête* ». Elle se rapproche à nouveau et lui susurre à l’oreille « *Vas-y, continue... Oh non.* »

Le film ? Ils ne s’en souviennent plus. Une seule chose leur importe : être assis l’un près de l’autre. Profiter à chaque seconde de cette pellicule qui s’étire dans des volutes en noir et blanc. Car ils savent pertinemment qu’après l’impression sur l’écran des deux mots fatidiques « *THE END* », ils vont devoir se séparer. Se dire « *Au revoir* ». Pour une longue semaine qui leur semble déjà une éternité. Puisqu’ils viennent à peine de s’embrasser. Et de se déclarer leur flamme. Ils voudraient retenir cet instant

---

<sup>2</sup> « L’Appel de la forêt » de Jack London.

<sup>25</sup> Erronément retranscrit dans l’Ancien Testament « pomme ».

magique. Arrêter le temps. S'entendre dire « *Bonjour* ». Pas « *Au revoir* ». « *Bonjour, bonjour* ». Comme Paul à John :

« Tu dis "Oui",

Je dis "Non »

Tu dis "Arrête »

Et je dis "Vas-y, vas-y, continue Oh non

Tu dis "Au revoir" et je dis "Bonjour, bonjour, bonjour »

Je ne sais pas pourquoi tu dis "Au revoir", je dis "Bonjour, bonjour, bonjour »

Je ne sais pas pourquoi tu dis "Au revoir", je dis "Bonjour". »

(Discographie : 8)

[https://www.youtube.com/watch?v=rblYSKz\\_VnI](https://www.youtube.com/watch?v=rblYSKz_VnI)



**A** **A** bien considérer la réaction impulsive de Buck, tout porte à croire qu'il a acquis, *par le passé*, les gestes naturels de survie dans un Monde âpre et sauvage, où la Loi du loup, le prédateur et roi de la forêt, domine l'équilibre de la vie animale dans les ténèbres boisées du grand Nord. Or, le chiot n'a rien connu d'autre que les longues heures d'attente au cours de sa « prostitution » dans les cages de Gennevilliers. Et ensuite, le luxe douillet d'une « vie de chien » dans un hôtel particulier du XVI<sup>e</sup> à Paris. Il aurait donc des réflexes innés, appris et mémorisés lors d'une vie antérieure, et qui, sous le choc émotionnel, ont rejailli tout naturellement. Du fond de ses entrailles. Mais sans apprentissage actif depuis sa naissance.

Est-ce une simple transmission génétique ? Ou ne s'agit-il pas plutôt d'une transmigration de l'âme d'un ancêtre ayant vécu là-bas ?

Cela reviendrait à croire que la métempsotose développée par les Grecs s'applique également aux animaux entre eux. Si la réincarnation trouve son origine dans la Grèce antique, les Grecs l'appelant à l'origine palingénésie (παλίν « de nouveau » et γένεσις « genèse »), c'est-à-dire « naissance à nouveau », pour Pythagore aussi, « *ce qui a été, renaît* ».

L'on peut imaginer d'une part, les métempsotoses venant du hasard, des circonstances de la vie, soit de sympathies entre individus ou espèces. Ou encore, d'une récompense voire d'un châtement moral, comme le portent à croire des religions telles l'hindouisme, ou certains courants philosophiques comme le bouddhisme. Qui ne reconnaît pas l'existence de l'âme. Où le « moi » ne serait qu'une simple et vulgaire illusion de l'identité individuelle. Et qui s'attarde plutôt sur la métempsotose, le passage d'un corps à un autre.

D'autre part, une idée importante chez Pythagore est celle de la parenté des vivants, qu'ils soient humains, animaux ou végétaux.

Un jour, passant près de quelqu'un qui maltraitait son chien, Pythagore fut pris de compassion et il s'adressa à l'individu : « *Arrête et ne le frappe plus, car c'est l'âme d'un homme qui était mon ami, et je l'ai reconnu en entendant le son de sa voix* ».

Ce passage, ce transvasement d'une âme dans un autre corps qu'elle va animer, se produit donc également chez nos amis les chiens.

Ian Stevenson, professeur de psychiatrie à l'université de Virginie et spécialiste de renommée internationale des « enfants réincarnés », a recensé quelques quatorze mille cas et publié de nombreux rapports d'enquêtes :

« Un petit garçon de quatre ans habitait dans un village près de Beyrouth. Il avait réussi à donner, entre autres, le nom de sa famille précédente, une liste de soixante-dix détails exacts la concernant, et les derniers mots du défunt ! Pour moi, même un cas aussi fort n'est pas parfait. Je préfère dire que mon travail suggère l'existence des vies antérieures plutôt qu'il ne la prouve. »

Par l'émergence du christianisme et du précepte révolutionnaire de la résurrection, la réincarnation est devenue, au bout de deux mille ans, un concept tellement éloigné de notre civilisation occidentale que, pour la science, il ne s'agit maintenant que d'une « pure superstition ». Et pourtant, l'Histoire, la multiplicité des témoignages et la multitude des événements recensés, laisseraient penser que, par-delà les convictions religieuses, scientifiques et culturelles, il y a peut-être anguille sous roche. De nombreux enfants ont détaillé, au cours de séances de psychothérapie, auprès de leur entourage ou à l'école, des faits qui s'étaient produits ailleurs, vécus par d'autres personnes et dans un passé parfois très lointain, alors qu'il était impossible qu'ils en aient eu connaissance. Le cas le plus célèbre est sans aucun doute celui de l'actuel dalai-lama. En 1936, à la mort du treizième du nom, les moines se sont rendus dans une province perdue, sur base des indications fournies par les augures. Ils y ont rencontré un garçon qui les a immédiatement reconnus. Il s'est mis à échanger dans leur langue, alors que, dans son village, personne ne l'utilisait et que d'aucuns la connaissaient. L'enfant portait les huit distinctions physiques des grands chefs religieux. Il a su reconnaître les objets qu'on lui a présentés, pourtant tous inconnus des villageois, mais qui lui auraient appartenu dans une vie précédente.

En Inde, la réincarnation est ancrée dans la tradition : entre deux et quatre ans, un enfant est invité à parler à ses parents d'une vie qu'il aurait menée dans un autre lieu. Il est attiré par des événements de ce passé. Et on lui permet de retourner quelques jours dans la famille où il aurait vécu.

Buck est la preuve vivante de ce qu'annonçait déjà Voltaire :  
« Il n'est pas plus surprenant d'être né deux fois qu'une. »

\* \* \*

Charlotte et son amoureux sont rentrés au cent seize de l'avenue Victor-Hugo. Cette fois, Buck a pu suivre. Dans la cuisine, Madame Santoni a préparé du thé vert avec des *canistrelli*.

– *Pè Piacè*<sup>26</sup>. C'est du thé japonais.

– Cela semble délicieux, Madame. *Grazie*<sup>27</sup>.

– *A salute !*<sup>28</sup> Alors, c'était comment, ce film ?

– On nous a attaqués dans la salle de cinéma, maman. Tu aurais dû voir comment le chien de Victor a pris notre défense.

– *Oh, ce n'est rien. J'ai juste laissé vivre le monstre qui est en moi. Il s'est exprimé. Avec les crocs. On devrait tous apprendre à aimer les monstres enfouis en nous. Ils font partie de notre « moi ».*

– Que s'est-il passé ?

– Rien de grave, Madame. Un individu, sans doute sous l'influence de l'alcool, s'est pris pour John Wayne et a voulu nous éjecter de nos places. Alors, j'ai renversé mon sachet de pop-corn sur son chapeau de cow-boy, et toute la sauce s'est déversée sur sa tête. Lorsqu'il m'a empoigné, Buck est intervenu et l'a terrassé. Un agent de sécurité l'a ensuite sorti de la salle de cinéma.

– *Milu, a stu stronzu !*<sup>29</sup> S'en prendre à ma fille. *Aspetta !*<sup>30</sup>  
« *Veni qui* »<sup>31</sup> et je lui montre comment on traite un *pinzutu*.<sup>32</sup>

*Bisogna à dà una manu à Victor. Aio !*<sup>33</sup>

– Pas la peine, papa. Victor et Buck ont bien géré.

---

<sup>26</sup> S'il vous plaît.

<sup>27</sup> Merci.

<sup>28</sup> A votre santé !

<sup>29</sup> Ce gros con !

<sup>30</sup> Attends !

<sup>31</sup> Viens ici.

<sup>32</sup> Un étranger.

<sup>33</sup> Il faut donner un coup de main à Victor. Allez !

Le père toise le camarade de sa fille :

– *Vedi, quessu ghjè un tipu bè !*<sup>34</sup>

Après avoir débarrassé leur tasse, Charlotte et Victor ont laissé les parents poursuivre leurs commentaires en tête-à-tête, dégustant l’anis et les amandes des *canistrelli*, assis sur des tabourets en plastique orange, autour de la table marron en formica, au centre de la cuisine qui sent encore bon le sucre et le *gyokuro* infusé. Les jeunes tourtereaux ont regagné la chambre de Charlotte. À peine la porte de son ancre refermée, que Charlotte se jette sur son ami et s’empresse de coller ses lèvres tout contre celles de Victor. Elle l’embrasse la bouche fermée, les lèvres pincées, avec la fougue et la passion d’une jeune fille en fleurs. Ses baisers sont un bouquet de fraises. Les enfants s’étreignent en plaquant et écrasant ainsi leurs lèvres, debout, face à la commode rose et au grand miroir qui reflète maladroitement leurs premiers gestes amoureux. Sous le polo vert de Victor, son cœur galope en désordre toutes les steppes de la Mongolie. Et sous la robe à fleurs, tel un aiglon téméraire au bord du nid, la poitrine de Charlotte ne demande qu’à prendre son premier envol. Le parfum vertigineux de l’amour naissant est plus puissant que la sève libérée par les chênes au printemps. Plus fort que les gladiateurs qui ont suivi Spartacus, après avoir brisé à coups de tridents et de glaives, leurs chaînes en acier. Celles de l’esclavage qu’avaient engourdies les rudes journées hivernales. Et toutes les nuits bien trop longues et froides. Car si le cœur s’emballe, la tête tourne et le corps se téléporte vers la lune à la vitesse de mille années-lumière, tel un fœtus perdu dans l’univers de l’utérus. Rien n’égale cette sensation de flottaison, qui nous rappelle, à nous et aux canidés, le premier voyage dans le liquide amniotique de notre mère, au début des deux mois qui précèdent chaque naissance.

---

<sup>34</sup> Tu vois, lui, c’est un type bien !

– Oh les amoureux !

– Regarde Victor comme ton chien ne nous lâche pas des yeux. On dirait qu’il nous parle.

– Il est jaloux, oui.

– *Même pas vrai. Je dis simplement que j’ai deviné juste. Le séducteur est séduit. T’es bel et bien un Casanova. T’es pas du tout un Don Giovanni.*

– Mais il est trop mignon.

– Arrête Charlotte, ou c’est moi qui vais être jaloux. Et je peux devenir violent.

– *C’est ça. Tu m’fais peur. Non mais, tu as entendu ta copine ? Elle me trouve trop mignon. Ce coup-ci, « trop » prend tout son sens. C’est plus que « très ». Car mes traits sont bien plus harmonieux que n’importe quelle beauté. On voit bien qu’elle n’en peut plus, ta Charlotte. D’ailleurs, je te signale qu’au cinéma tout à l’heure, elle m’a embrassé le crâne avant de t’embrasser.*

– Ne sois pas stupide, Victor. Tu vois bien que... *Ti tengu caru*<sup>35</sup>.

– Je... je t’aime aussi, Charlotte.

– Alors faisons un pacte !

– Un pacte ?

– Oui, un signe de reconnaissance qui nous unit pour la vie.

– *J’ai compris, vous allez vous marier et je serai votre prêtre.*

– À quel signe tu penses ? Du genre, on entaille une veine et on mélange nos sangs ?

– Beurk, non. Je pensais plutôt à se couper une mèche de cheveux et se l’échanger. On pourrait la porter autour du cou, au bout d’une corde.

– *Je vois : le scalp avant la pendaison. Vous n’avez pas mieux comme symbole pour se passer la corde autour du cou ? Genre une alliance ? Vous êtes complètement tarés, les humains.*

– Bonne idée. Attends, je défais mes lacets pour en couper un bout. Tu as des ciseaux ?

---

<sup>35</sup> Je t’aime.

- Oui. Tiens !
- Voooooilà. Et maintenant, une mèche rousse.

(...)

**A** **A** toi à présent. Tu veux que je coupe cette pointe blonde ?

- Oui mais derrière l'oreille, s'il te plaît.

- *Des gamins. J'ai affaire à des gamins. De véritables apprentis sorciers. Hé, Harry Potter et Hermione ? Oui, je vous cause. Et au curé, on lui arrache une touffe de poils aussi ?*

- Aïe !

- Mais non, ça ne fait pas mal. Attends Charlotte, je fais un nœud... Voici ma mèche. Passe le lacet autour du cou. Oui, comme ça. C'est super. Et voilà la tienne, regarde comme elle me va bien.

- C'est trop chou.

- *C'est très nul, oui. On dirait deux papooses apaches qui se prennent pour des Sioux sur le sentier de la guerre. Je préférerais encore le chapeau de cow-boy du grand dadais au cinéma.*

- Les enfants ? LES ENFANTS ?

- Oui maman !

- Il est l'heure. Le petit Victor doit rentrer chez lui. *A mamma e u babbu*<sup>36</sup> l'attendent pour dîner. Et nous aussi, *ci vulerà à manghjà qualcosa*<sup>37</sup>.

- Bien Madame Santoni. Je descends de suite.

(...)

- A très vite, ma Charlotte.

- Au revoir Victor. Tu penseras à moi ?

- A chaque respiration. Et j'emporte autour du cou le plus précieux des talismans. Qui sent si bon la fraise. O

---

<sup>36</sup> La maman et le papa.

<sup>37</sup> Il nous faudra manger quelque chose.

Charlotte, *ti tengu cara* !<sup>38</sup>

– *Eiu dinò*<sup>39</sup>.

Victor dévale les escaliers et rejoint les parents de Charlotte qui s'impatientent dans la cuisine.

– Monsieur, pourrais-je vous demander une faveur avant de partir ?

– Et qu'elle est-elle, picculu Victor ?

– Mes parents aimeraient beaucoup un autographe.

– Mais bien évidemment, petit. Attends. Je prends un stylo et du papier.

« *A Madame et Monsieur van Landeghem. Amicalement. Santoni.* »

Voici. Il faudra d'ailleurs que je rencontre tes parents. Ça se fait par chez nous.

– Je leur demanderai. Merci Monsieur. Au revoir. Et au revoir Madame. C'était délicieux.

En refaisant tout le chemin à l'envers pour rentrer chez lui, Victor vole comme une plume transportée par la brise parfumée au jasmin. Des odeurs qui lui rappellent le thé vert japonais des Santoni. Il a le cœur léger. Ses chaussures blanches effleurent à peine le bitume. Elles survolent les pavés par endroits, avalent les contremarches des trottoirs, et finissent par se poser devant la grille noire en fer forgé et les picots dorés de l'hôtel particulier de l'avenue Foch.

– *T'es content de ta soirée ?*

– Je suis aux anges, mon Buck. Si tu savais.

– *Mais je sais. Je te rappelle que j'étais là et que j'ai tout vu. C'est fou comme vous aviez l'air de deux crétins à vous coller les lèvres en les écrasant comme si votre âme allait s'échapper de vos bouches. On vous aurait crus « à bout de souffle ». Comme dans le film*

---

<sup>38</sup> Charlotte, je t'aime !

<sup>39</sup> Moi aussi.

*emblématique de la Nouvelle Vague réalisé par Jean-Luc Godard. Tu sais, cette histoire d'amour entre une jolie bourgeoise et un voyou. Sur cette idée folle de François Truffaut. Vous vous embrassiez, mais pour combien de temps encore ? Toi, Jean-Paul Belmondo, un Michel en cavale remontant la RN7, de Marseille à Paris. Elle, Jean Dorothy Seberg, une Patricia, qui par amour à ses débuts, ne te dénonce pas. Mais pour combien de temps encore ? C'est flagrant. Ça se voit comme une truffe au milieu de la gueule : vous n'êtes pas de la même rue ! Elle est corse. Et toi du Nord.*

– Le bonheur existe. Je l'ai frôlé du bout des lèvres.

– Si tu appelles ça frôler, j'aime autant que tu évites de me caresser le dos, au risque de me passer au travers. Je suis costaud, mais c'est pas une raison pour m'écraser comme une bouche. En tout cas, profite-en un max. Car le bonheur est éphémère. Au-delà du jeu de mots à deux balles, le bonheur, c'est l' « effet mère ». Tu comprends ? Elle te donne la vie et puis s'en va. Tu restes tout seul, planté comme un con.

– Si je t'en parle comme ça, c'est que parfois, tu m'as l'air tellement triste, mon Buck. Tes yeux vairons sont tout humides...

– Eh oui, je suis souvent malheureux. C'est la vie qui veut ça. Un coup, on m'enlève pour le Grand Nord. Un coup, on m'arrache à ma mère. Qui tient les rênes du destin, je me le demande ? Pour le traîneau, c'était chaque fois un homme différent. Alors que pour ma mère, ce lâche n'a même pas osé se montrer. C'est peut-être la seule différence entre l'Homme et Dieu. Le premier est visible, tellement visible qu'on peut dire qu'il est prévisible. Le second est invisible, tellement invisible qu'on peut prétendre qu'il n'existe pas. Mais c'est sans doute un leurre. C'est comme ne pas croire à la métépsychose.

– Allez, viens là que je te caresse.

– Ok, mais très légèrement, alors.

– Làààà. Gentil Buck. Merci encore de m'avoir sauvé tout à l'heure. On peut dire que tu m'as doublement sauvé : la vie et mon coup. Enfin, c'est bien plus qu'un coup. Je l'aime, tu sais ?

– *Ce cow-boy à la noix... Je dois t'avouer que c'est un cou qui m'a aussi tenté. J'y aurais bien enfoncé mes crocs si tu ne me l'avais pas interdit.*

– La vie est surprenante. Tout peut basculer en une microseconde.

– *C'est l'affaire de Dieu, j'te dis. Il est invisible. Donc imprévisible. Ce qui explique les affres du destin.*

– Buck, j'aimerais tant que tu puisses parler. C'est vrai, à vous les chiens, il ne manque que la parole.

– *Ma foi. Et qu'est-ce que je fais depuis qu'on se connaît ? Le mime Marceau ?*

– Oui, tu pourrais me dire comment tu la trouves, ma Charlotte.

– *Ta Charlotte, ta Charlotte. Tu n'as plus que ce mot à la bouche. Je te l'ai déjà dit : elle est certes très belle, elle est douce et elle sent bon la rose, mais vous n'êtes pas de la même rue. Tu as vu le père Santoni ? Si tu t'accroches à elle, ça risque de se corser.*

– Tu crois que sa famille va m'accepter ?

– *Mais c'est précisément ce que je viens de t'expliquer. À quoi ça sert de m'égosiller si tu fais la sourde oreille. Elle est corse ! Tu as déjà dit à un Corse comment tu trouves sa sœur ? Si tu oses lui dire qu'elle est jolie, il t'étripe. Si tu ne la trouves pas bien, il t'étripe. Alors le faire savoir à son père... Je te préviens, je ne serai pas toujours là pour te sauver !*

– J'ai quand même le trac. Il est imposant, Monsieur Santoni. Et sa femme est très fière aussi. J'ai peur qu'en tournant autour de leur fille...

– *T'as qu'à les inviter tous les trois à la maison et leur faire rencontrer tes parents. Ça se fait, tu sais. Ce sont les règles élémentaires de bienséance.*

– J'ai bien pensé les inviter chez nous, mais j'ai peur que mon père ne fasse des blagues à deux balles.

– *Là, tu marques un point. C'est sûr qu'il va mettre les pieds dans l'plat. Je te rappelle qu'il est de la même famille qu'Aldebert. Alors je parie mon plus bel os qu'il y aura un incident*

diplomatique sans précédent, et que la vendetta des Santoni durera toute une vie.

– Et si on les invitait en Belgique ? Chez Fiona et Bédouin ? Ça en jetterait, non ?

– Pour en jeter, ça en jettera ! Mais tu es pire que l'astronome allemand Johannes Kepler, et que ses copains boches qui proclamaient déjà avant 1512, haut et fort : « Das Kind mit dem Bad ausschütten ! » Tu es complètement fou. C'est jeter le bébé avec l'eau du bain. C'est donner de la chair à Charlotte aux lions. C'est te jeter dans la gueule du loup. C'est te faire harakiri et te transpercer le bide avec les joutes verbales trop aiguisées de l'autre

**B** gros belge et débile mental, Aldebert.

– Tu as raison de remuer la queue, mon bon chien. Je vais demander à papa d'organiser la rencontre. Bruxelles, toute la famille... Ce sera exotique pour les Santoni ! Et si on réintègre notre famille dans la lignée royale, je pourrais bien devenir le prochain roi. Et Charlotte serait reine ! Les Santoni ne pourront pas me la refuser.

– Tu ne m'écoutes jamais. Je jette l'éponge. À quoi bon m'égosiller si tu fais la sourde oreille. Moi, je te comprends bien. Et pourtant, je n'ai jamais appris ton langage. En plus, je ne suis qu'un chien. Alors toi, un humain, qui vas de surcroît à l'école, pourquoi ne fais-tu aucun effort ? Ce serait tellement plus simple de communiquer si tu prêtais attention à la position de mes oreilles par exemple. Ou que tu t'intéressais à l'expression de mes yeux. Un regard ne se contente pas que regarder. Si tu te concentres et que tu le vois vraiment, tu découvriras que le regard parle. **de**



## 9 – La lettre

Deux semaines se sont écoulées depuis que Victor a lancé l'idée à son père. C'est indispensable que les parents puissent être présentés, sinon Victor ne pourra plus voir sa Charlotte. Le protocole pour la famille royale est très strict. Et puis, ils sont aussi comme ça, les Corses.

Tristan s'est réjoui de rencontrer les parents de la petite. Il faut dire que son fils lui en parle depuis la rentrée de septembre. D'autant plus que le père et la mère sont des fans de l'acteur. Ils ont adoré sa dernière prestation sur scène, au théâtre Edouard VII. Et Dieu sait toute l'admiration que Tristan porte à Edouard VII, exilé des lands anglais et détrôné lui aussi. Alors pour mettre toutes les chances du côté de son fils, pourquoi ne pas faire plus ample connaissance sur les terres familiales, chez les Saxois ? Ces terres dont il a été banni, tout comme sa mère et son père, depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Et où il vient d'être solennellement invité par son demi-frère, Bédouin. Tristan a autant envie de les découvrir que de rencontrer la famille de Charlotte. Et rien de mieux pour se faire pardonner, que de redonner au peuple belge une belle histoire d'amour. Les gens sont avides de contes de fée. L'industrie du cinéma pourrait en faire un véritable business. Il a donc appelé Monsieur Santoni, juste avant leur départ pour Marseille. Bien évidemment, la famille corse a accepté avec joie l'invitation à se rendre, pendant les vacances de Noël, chez les souverains à Bruxelles. Ce n'est pas tous les jours qu'on est invité à la Cour.

Dans la maison des Santoni aussi, cela fait plus de deux mois que Charlotte bassine tout le monde avec son bégain

pour Victor. Et Dieu sait si leur fille a la tête dure. Lui faire renoncer à ses désirs relève d'une mission impossible. Enfin, c'est très bien de rencontrer la grande famille du Nord. C'est même indispensable de le faire avant que cette amourette ne puisse éclore. Jamais un père n'accepterait que sa fille de quatorze ans se mette à fréquenter un jeune garçon sans que les familles respectives n'aient discuté des modalités au préalable. Sur l'Ile de Beauté, même un artiste comme lui serait l'objet d'une honte qui perdurerait de génération en génération.

A peine débarquée à Bastia, Charlotte avait posté une lettre à son amoureux, qu'elle avait écrite dès le début de la traversée, assise sur un lit inconfortable et sous le faible éclairage des rayons lumineux du soleil, trop écartés et mal filtrés par le petit hublot. Si oralement la jeune fille corse est timide, force est de constater que ses écrits sont audacieux. A Marseille, le bateau venait à peine de lever l'ancre que la jeune fille s'était isolée dans la cabine pour coucher, de sa plus belle calligraphie et sur du papier précieux, quelques lignes et des mots d'amour.

– Victor ? Victooooor ?

– Oui mère ?

– Vous avez du courrier. Une lettre parfumée qui vous est adressée, mon petit Victor. C'est votre Charlotte qui déjà vous écrit ?

– S'il vous plaît, donnez-la-moi, mère.

– Petit cachottier... Vous me la ferez lire ?

– Dans une autre vie, oui !

– Victor ! Sur un autre ton, je vous prie.

– Je vous demande de bien vouloir accepter mes excuses.

Je me suis laissé emporter sous l'émotion. Stupidement.

– Excuses accordées. Tenez.

– Merci maman.

Victor lui arrache la lettre des mains et monte quatre à quatre les marches des escaliers jusqu'à sa chambre. Il claque la porte derrière lui, déchire avec empressement le haut de l'enveloppe, et lit à voix basse :

*« Mon tendre Victor,*

*Papa nous a appris la grande nouvelle. On ne tenait plus en place. Être invités chez le roi et la reine, dans la capitale du Nord, quel honneur et quelle chance ! Maman n'a pas cessé de chanter tes louanges. Tu as marqué des points, c'est sûr.*

*Et mon cœur qui battait déjà si fort pour toi, s'est mis à tambouriner plus vite encore que les hélices du paquebot qui m'emmène si loin de nous. Je n'ai qu'une hâte et qu'une seule envie : rentrer à Paris et te serrer tout contre moi. Ma peau s'enflamme. Mes pensées et mon corps brûlent de désir pour toi.*

*Ti tengu caru.*

*Charlotte »*

Adossé à la porte de sa chambre, Victor retient son souffle. Il lit et relit la missive. Très ému, il la lâche des mains. Elle glisse jusqu'au bas du chambranle. Un léger courant d'air et la voilà qui franchit le seuil. Les yeux humides, il ne la voit pas passer sous sa porte. Tout est flou. Le cœur trop serré dans son polo de coton, il prend sur la commode la pochette signée *The Mamas and the Papas*, en extrait un vinyle, s'approche de la platine qui s'impatiente sur la table basse, pose le 45 Tours sur le plateau tournant, positionne l'aiguille de diamant sur le microsillon, et les premières notes du chant mélodieux de Cass Elliot résonnent déjà dans la pièce :

*« Les étoiles brillent de tout leur éclat  
au-dessus de toi*

*Les brises maritimes de la nuit semblent murmurer "Je t'aime"  
Les oiseaux chantent sur les branches du sycamore*

*Rêve un petit rêve de moi  
Dis "Bonne nuit" et embrasse-moi  
Simplement serre-moi fort  
et dis-moi que je vais te manquer  
Alors que je suis seule et que j'ai un tel cafard  
Rêve un petit rêve de moi. »*  
(Discographie : 9)

<https://www.youtube.com/watch?v=ZZOPZRYin2s>



Buck est assis derrière la porte. Ouf, il a intercepté la feuille d'un coup de patte. Il ne faudrait pas qu'elle tombe dans toutes les mains. Il lit la lettre. Son regard reste scotché sur le dernier paragraphe : « *Je n'ai qu'une hâte et qu'une seule envie : rentrer à Paris et te serrer tout contre moi. Ma peau s'enflamme. Mes pensées et mon corps brûlent de désir pour toi. »*

Le chien va devoir parler à son maître. Il va falloir lui expliquer les dangers des feux de l'amour. Comment éviter de fondre lorsqu'on se rapproche trop du soleil ? Victor connaît-il l'histoire d'Icare ?

Buck couine et gémit à travers le battant. Il espère que Victor l'écoute :

*– Ah, l'amour... Rien de plus fort au monde que cette sensation qui vous chavire le cœur. En une seconde, votre paquebot, cette immense forteresse que vous pensiez insubmersible, fait naufrage et s'inonde de miel incandescent.*

Buck se met à philosopher... C'est comme pour le Titanic. La légende expliquait qu'un iceberg l'avait percuté

de plein fouet, provoquant une brèche de cent mètres de long sur son flanc. C'est impossible. Il aurait alors coulé en dix minutes et non pas en deux heures trente<sup>40</sup>. Eh bien c'est pareil en amour. Une collision n'est pas indispensable pour provoquer le naufrage du coffre-fort de vos sentiments. De simples frottements suffisent. Des millions de papillons butinent alors autour du nombril et vous font découvrir la seule et unique personne qui compte désormais réellement à vos yeux. Elle occupe tout l'espace du bas ventre et irradie le reste comme un champignon nucléaire. En locataire invitée au plus profond de vos entrailles, elle vous habite pour un bail indéfini, lovée au centre de votre monde. C'est elle. Elle pourtant, il y a un instant, que vous ne connaissiez pas encore. Dont vous ignoriez l'existence, ou du moins, dont vous ne pouviez nullement vous douter de la place qu'elle occuperait au sommet de votre tour de contrôle, encombrée jusqu'alors de compagnies aériennes de passage, de vols insipides, voire polluants ou dangereux. Combien de temps dure cet intervalle, juste avant qu'une personne ne s'y glisse et qu'elle soit tout pour vous ? Treize ans, vingt ans, quarante ans ? Il varie d'un individu à l'autre, cher Victor. Ou plutôt, selon les caprices des Dieux. Et pourtant, cette créature venue des cieux existait bel et bien avant la rentrée scolaire. Bien avant votre rencontre. Bien avant les premiers frottements. Alors pourquoi faut-il des années, voire toute une vie, avant de la croiser, de se rendre compte, de s'y rendre, pour finalement se rendre des comptes ?

---

<sup>40</sup> L'océanographe Paul-Henri Nargeolet a démontré en 1996, au cours d'une de ses nombreuses plongées, à bord du sous-marin Nautile, par trois mille huit cent quarante-trois mètres de fond et en utilisant un sondeur pénétrant les sédiments, seulement cinq entailles étroites, à cinq ou six mètres sous la ligne de flottaison. Ce qui corrobore la thèse selon laquelle il n'y a pas eu de collision avec l'iceberg mais seulement un léger frottement. La surface totale des brèches, un mètre carré, a été suffisante pour entraîner le naufrage.

Pourquoi, s'il l'on trouve l'amour à ses treize ans, doit-on s'en priver ? En tout cas, sous sa forme physique la plus aboutie : l'acte amoureux. Est-ce bien ? Est-ce mal ? Est-ce naturel ? Est-ce juste ? Et si c'était la volonté de Dieu ? Que conseiller à mon Victor ? De se méfier des réactions d'un père corse ? Surtout quand on voit ce qui est arrivé à son grand-père, pourtant adulte consentant, et jugé par un peuple du Nord, censé prôner la tolérance.

Car bientôt, la question se posera à toi, petit Victor. La lettre de Charlotte est sans équivoque.

En France, dont la Corse fait encore partie, la loi reconnaît le droit pour un mineur d'avoir des relations amoureuses à partir de quinze ans. L'Homme considère ainsi de façon implicite qu'à partir de cet âge, un jeune est apte à donner son consentement éclairé. De quinze à dix-huit ans, les jeunes mineurs peuvent avoir des rapports charnels entre eux tant que cette relation est consentie. En dessous de quinze ans, la loi reste floue. Jamais mentionnée, la sexualité entre mineurs de moins de quinze ans n'est pas explicitement interdite. Donc à treize ans, un jeune *teenager* serait-il coupable d'aimer *physiquement* une fille de moins de quinze ans ? Là, tu m'en demandes beaucoup, mon Victor. Le vide juridique est d'autant plus dangereux que rien n'est prévu à propos du consentement, vu qu'il ne peut être « éclairé » qu'à partir de quinze ans. Donc, en son absence, la loi nie-t-elle implicitement mais systématiquement toute possibilité de viol ? Ou bien le droit français ferme-t-il les yeux sur la probabilité qu'un garçon de treize ans puisse s'accoupler à une jeune fille de quatorze ans ? En ce qui vous concerne, Charlotte et toi, votre amour est grand et innocent. Mais si vous en veniez à passer à l'acte, la question du consentement devrait-elle être tranchée par vos parents ? Ou faut-il s'en remettre à la « volonté » de Dieu, à celle d'Allah et de Yahvé ? Devez-vous consulter les astres ? Vous exposer aux affres du destin ?

Heureusement, tout comme Charlotte et toi, mon Victor, les enfants sont plus purs que les adultes, leurs lois ou leurs croyances religieuses.

De toute façon, pour nous les chiens, tout est permis. Pas d'âge. Pas de différence entre les sexes. J'ai souvent vu des chiennes s'exciter sur des mâles. Ou des mâles sur des mâles. Quelle vie de chien, hein ? Ne voyez pas là une preuve de supériorité canine ? Reconnaissez **quand même** qu'il vous a fallu de très nombreux siècles pour adopter enfin la loi sur le mariage pour tous.

Légiférer, montrer du doigt et condamner. Vous n'avez que ces mots à la bouche. Vous êtes devenus tellement faibles que plus personne n'ose se faire justice. Des moutons. Vous n'êtes que des moutons. Dans le Grand Nord, vous ne tiendriez même pas deux jours ! Quand on attaque ma meute, quand on me plante des crocs, je me défends. Tue ou crève, c'est la dure loi de la nature. Mais vous, quand on viole vos enfants, qu'on fait exploser vos proches, vous cherchez à comprendre leurs assassins, ces terroristes lâches et sans vergogne. Vous leur trouvez des circonstances atténuantes. Et en prison, encore un truc que vous avez inventé et qui ne sert à rien, si ce n'est à fabriquer des délinquants encore plus fous à la sortie, vous allez même jusqu'à les protéger des autres détenus qui pourraient leur faire la peau. Vous faites la guerre entre vous, parce que vous voulez toujours plus. Vous vous exterminatez entre semblables par les armes que vous avez créées et « commercialisées » afin que certains puissent continuer à s'enrichir sur le dos des morts. Pire, vous inventez des armes de destruction massive dont la seule issue est fatale à tous. Mais vous n'en aurez sans doute plus besoin pour tout faire péter.

Pour continuer à engraisser une poignée de riches sur le dos d'une majorité que vous exploitez comme vous niquez la faune, la flore et le reste des habitants de notre terre, vous polluez et dilapidez le monde au nom de votre nouveau

Dieu, le Capital. Et là où ce n'est pas cool pour nous, les autres êtres vivants qui partagent la même planète que vous, c'est qu'on en souffre tout autant que votre race. Mais nous, les chiens, tous les autres animaux, les insectes et les plantes, on ne l'a pas choisi. On ne nous a rien demandé. Faites-vous crever si ça vous chante. Mais pas nous.

Votre soi-disant intelligence bienveillante causera votre perte. Face aux pandémies, vous privez les jeunes de leur jeunesse. Pour votre confort, vous ôtez trop souvent la vie à des fœtus, alors que vous la prolongez pour des vieillards ou des infirmes sous perfusion, qui vont quand même crever d'ici peu, et souvent dans d'atroces souffrances.

Avec vos lois que vous croyez supérieures, vous avez tout simplement oublié celle de la nature. Alors, il ne faudra pas venir pleurer le jour où la race humaine disparaîtra. Plus besoin d'astéroïde heurtant la terre ni de changement climatique. Vous le créez ! Vous surpassez les dinosaures. Vous battez à plate couture les mammoths. Dans peu de temps, vous serez les premiers êtres *jusqu'alors* vivants qui auront réussi à s'autodétruire, sans aucune aide extérieure. J'applaudis des deux pattes avant. Et vous proclame, mesdames, messieurs, haut et fort : « *Bravo !* »

En fait, ça ne peut plus continuer ainsi. La vérité ? Il faut que je trouve un moyen de me faire écouter. Pour sauver Victor. Pour préserver Charlotte. Pour épargner l'humanité. Pour affranchir le monde de la bêtise humaine. Pour faire taire les menteurs et que la raison des animaux se fasse entendre.

Ça fait un moment que ça m'trotte dans ma caboche de cabot. Déjà au premier tiers de ce XX<sup>e</sup> siècle, les policiers avaient recours au polygraphe pour détecter le mensonge. Mentir provoque une réaction émotive qui s'accompagne toujours de quelques manifestations psychophysiologiques mesurables par un ensemble d'appareils. Utilisé notamment par l'inventeur Leonarde Keeler sur un témoin, le Dr. Kohler, dans la très médiatique affaire de l'enlèvement du bébé de

l'aviateur Lindbergh. Par exemple, le stress engendré par le mensonge augmente la transpiration et donc la conductance cutanée. Lors du procès qui se déroula à Flemington, dans le New Jersey, du 2 janvier au 13 février 1935, ce « témoin » aida à confondre le suspect Bruno Hauptmann, alors qu'il continuait à nier les faits, malgré l'accumulation de preuves indirectes, et il contribua ainsi à sa condamnation à mort.

De tout temps, l'homme a cherché à savoir si son semblable disait la vérité, ou s'il inventait des histoires afin de se disculper. Déjà au Moyen-Âge, l'on tentait de confondre les menteurs en posant de la farine tout contre leur bouche. S'ils salivaient trop parce qu'ils ne parvenaient pas à contrôler leurs émotions, la poudre s'imbibait de salive et les présumés menteurs finissaient sur l'échafaud. En Chine, on utilisait à la même époque une technique semblable, mais avec un grain de riz entre les lèvres. Cela avait l'avantage d'accélérer les condamnations.

Plus récemment, j'ai vu à la télé des machines que l'on branche sur deux individus avec des électrodes, des pastilles blanches collées sur leurs tempes et une grosse fixée avec du sparadrap sur le haut du front. Personne ne parle. Mais le cobaye A, que nous appellerons l'émetteur, pense très fort à quelque chose. Ou s'il est endormi, on attend qu'il rentre dans la phase de sommeil paradoxal et qu'il rêve. Alors le cobaye B, le récepteur, tente de deviner ce que le premier pense. Ou ce à quoi il rêve.<sup>41</sup>

---

<sup>41</sup> En avril 2013, des travaux de chercheurs japonais, publiés dans la très sérieuse revue *Science*, nous rapprochent de cette machine à lire les songes produits par l'inconscient de nos cerveaux. En utilisant l'imagerie à résonance magnétique fonctionnelle (IRMf), ils sont parvenus à décoder partiellement les rêves de trois cobayes. Et à en reconstituer les images. Cela fait des années que ces scientifiques utilisent cette technologie, avec l'aide d'une équipe américaine, pour tenter de deviner à partir des activités cérébrales de leurs sujets, ce qu'ils visualisent et à quoi ils pensent.

C'est cette incroyable machine qu'il faut que je trouve. Absolument. Je devrai ensuite attirer l'attention des scientifiques afin qu'ils l'essaient sur moi. J'ai entendu dire qu'il y a un laboratoire sur le site de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, avec des chercheurs, des ingénieurs et des techniciens qui conduisent des travaux de recherche fondamentale et des essais cliniques sur le cerveau, les maladies neurologiques et psychiatriques.

Ils ont la machine à électrodes.

Et moi, j'ai un plan.

Lors de la prochaine promenade avec Victor, je vais m'enfuir et l'entraîner jusque-là. Pour la suite, j'improviserai. On verra bien.

En attendant, s'il pouvait arrêter de tourner en boucle cette chanson d'amour... Je deviens dingue. Cela fait bien une heure qu'il l'écoute à fond la caisse. Malgré la porte fermée, on entend tout. C'est même pire. La voix perce le bois et passe par les interstices du chambranle. L'orchestration est plus timide à franchir le seuil. Donc on se tape sans répit les mêmes phrases simplistes et langoureuses d'une femme rêveuse et tourmentée. Si ce ne sont pas mes tympanes, je vais tout bonnement crever. Il faut que j'agisse, que je fasse quelque chose pour que ça cesse !

## 10 – La machine

C'est bien la quinzième fois que Victor rejoue le morceau. Entretemps, Buck qui n'en peut plus d'entendre à tue-tête ce refrain lascif et itératif, « *Rêve un petit rêve de moi* », aboie de toutes ses forces derrière la porte. Jusqu'à ce qu'il puisse entrer dans la pièce. La répétition de la chanson commence sérieusement à l'énerver :

– « *Play it again, Sam* »...<sup>42</sup> *et ton rêve deviendra un cauchemar !*

– Mais Buck, pourquoi tu grognes ainsi ?

– *Pourquoi ? POURQUOI ? Il ose me demander « pourquoi » ? Mais ça fait une heure que tu nous tournes en boucle ce maudit 45 tours ! Tu vas finir par croire et nous faire gober à tous, ici dans la maison, que c'est Charlotte qui te demande de rêver d'elle. T'as seulement pensé à nos oreilles ? Ta Cass nous les casse, oui.*

– Je suis amoureux, Buck. Fou d'elle. Mais fou amoureux !

– *Non ? Sans blague ? En voilà une nouvelle ! Et dis-moi, c'est la grosse Cass Elliot ton heureuse élue ? Parce qu'à l'entendre beugler sans cesse, effectivement, on dirait vraiment que t'es devenu fou... Quand Charlotte va apprendre ton béguin pour Cass, j'te dis pas comme elle sera vénère. En tout cas, tu peux compter sur moi pour tout lui raconter. Et n'pleure pas si elle se casse.*

---

<sup>42</sup> « Rejoue-la, Sam » est la fameuse réplique de Ilsa Lund, magistralement interprétée par Ingrid Bergman, au pianiste Sam dans la version originale anglaise du film de Michael Curtiz, *Casablanca* (1942). En réalité, elle dit « Play it once, Sam » en faisant référence à la chanson « As Time Goes By ».

– Elle a son cœur qui galope pour moi. C'est merveilleux !

– *Oui, ben, il f'rait mieux d'galoper un peu plus vite, pour qu'elle te rejoigne avant que tu ne sombres totalement et définitivement dans la folie. Euh, c'est loin, la Corse ? Avant de courir, il faut qu'elle nage, non ?*

*Tu l'aimes. Et elle t'aime.*

*Fais attention, petit, le temps passe. Aimez-vous vite, puisque le temps passe...*

Et le chien, comme Sam (*Dooley Wilson*) qui dévisage *Ilsa* (*Ingrid Bergman*), plonge son regard dans les yeux de Victor. Il se met à japper en bougeant les babines. Il remue la queue :

*« Tu dois te rappeler ceci  
Un baiser reste un baiser  
Un soupir n'est qu'un soupir  
Les choses fondamentales s'appliquent  
Puisque le temps passe  
Et quand deux amoureux se font la cour  
Ils se disent toujours "Je t'aime".  
Tu peux compter là-dessus  
Peu importe ce que l'avenir nous réserve  
Puisque le temps passe. »*  
(Discographie : 10)

<https://www.youtube.com/watch?v=c2GIVN2Gn3A>



Oui le temps passe. Victor semble vraiment amoureux. La question de l'étreinte avec Charlotte va *inévitablement* se poser. Et comme les Santoni sont corses, on ne plaisante pas. On ne badine pas avec le sang chaud. Le chien-loup en sait quelque chose, lui qui a dû se battre pour survivre. Il faut absolument que Buck puisse aider son jeune ami. Il doit lui parler. Arriver à se faire comprendre. Et vite. Éviter l'instant fatidique. Avant le retour de Charlotte. Qui a déjà quitté l'Île de Beauté.

– Mais qu'as-tu à me tirer par le bras ? Ça fait mal, Buck. Lâche-moi.

– *Tu joues la comédie. Je n'te mords même pas. Allez, viens. On va promener. J'ai un besoin pressant. Si tu ne me sors pas de suite, je te préviens, je fais sur le parquet.*

– Ça va Buck. Calme-toi. J'ai compris. On va promener. Ne bouge pas, je t'accroche à la laisse.

– *C'est plutôt la laisse que tu accroches à mon collier.*

– Allez, zou !

Sous un ciel gris, Victor et Buck quittent l'hôtel particulier des *van Landeghem* et descendent la contre-allée, le long des immeubles bourgeois et haussmanniens de l'avenue Foch, tournant le dos à l'Arc de Triomphe. C'était le temps où la France triomphait.

A la demande de Napoléon, on édifia cet imposant monument<sup>43</sup>. Il est coiffé de six bas-reliefs qui représentent

---

<sup>43</sup> Il fut pensé par l'architecte Jean-François Chalgrin qui s'est inspiré de l'arc romain de Titus, à arche unique, mais s'en est émancipé par l'abandon des colonnes et par les dimensions exceptionnelles de l'ouvrage, avec ses cinquante mètres de haut, quarante-cinq mètres de long et vingt-deux mètres de large. Initiés en 1806, les travaux s'achèvent trente ans plus tard. Le bâtiment massif est inauguré par le roi Louis-Philippe.

les victoires de l'Empereur<sup>44</sup>.

Sur le terre-plein au milieu de l'avenue, Victor a lâché Buck afin qu'il fasse ses affaires. En levant la patte, en équilibre alors qu'il regarde par-dessous son ventre, le chien ne peut plus voir les bas-reliefs qui chapeautent les pieds de l'imposant édifice dédié aux armées de la Révolution et de l'Empire. La tête à l'envers, il ne distingue plus que les quatre hauts-reliefs qui habillent les piédroits. Ça lui fait penser aux petits manteaux roses ridicules qui couvrent le poil ras des chihuahuas mexicains. Ils semblent flotter sur leurs socles haut de dix-huit mètres.

Victor profite de cette inspiration diurétique et laisse vagabonder son esprit jusqu'à une île lointaine, où se dressent les eucalyptus par-delà les voiles qui naviguent sur le bleu de la mer. Il rêve de sa Charlotte. Son visage de statue florentine, sculpté par le grand maître Michel-Ange, se dédouble puis se multiplie à la façon des peintures d'Andy Warhol, dans les nuages roses, jaunes, bleus et verts. Elle nage sous la voûte céleste parisienne. Et des ailes d'ange lui poussent dans le dos. Victor ne sait plus où donner de la tête. Sa respiration ralentit. Elle devient inaudible. Seuls les gazouillis des moineaux lui parviennent encore. Pour sûr, il est au paradis.

Quand tout à coup, le chien, tel un pur-sang arabe piqué par un taon, se met à galoper. Victor sursaute. Dans la réalité. Il a beau l'appeler, siffler, crier, rien n'y fait. Ni Buck s'arrête. Ni même ne fait-il mine d'obéir, de rebrousser chemin. Il court en sens inverse. Tout droit vers l'Etoile. Victor est obligé de lui emboîter le pas. Presser le pas serait un euphémisme. Le garçon court vite à présent. Tous deux dévalent les trottoirs des Champs-Élysées. En bousculant la foule de badauds qui cherchent des souvenirs pour

---

<sup>44</sup> Notamment lors du passage du Pont d'Arcole, de la prise d'Alexandrie, de la bataille d'Aboukir et de celle d'Austerlitz.

touristes ou des produits de luxe. Jusqu'à la Concorde. Elle pointe comme les seins. Comme les saints vers les cieux.

Défiant l'obélisque dressée telle un pharaon devant Cléopâtre, une voiture fuyant le trafic doit freiner à bloc pour ne pas écraser le chien. Coups de klaxon. Cris horrifiés des passants aux premières loges. Une voix s'élève de la fenêtre abaissée du véhicule : « *Espèce de connard, tu ne peux pas tenir ton clébard en laisse ?* » Victor, qui avait fermé les yeux, a bien cru perdre son Buck. En les rouvrant, tout essoufflé, il voit le molosse passer devant l'Assemblée Nationale. Avec ses colonnes qui supportent tout le poids du toit d'un hémicycle. Où les parlementaires nous infligent des articles peu démocratiques et pourtant bradés, elle ressemble à un temple grec. Peut-être pour nous faire croire que les citoyens font les lois ?

Buck, qui a retrouvé toute la puissance, la vigueur et la fougue du loup, ne ralentit pas sa course. Au contraire. Il longe à présent les quais, rive gauche. Il ne prête pas la moindre attention aux brocanteurs qui installent les livres et quelques croquis sur leurs chevalets. Ni aux devantures en bois peintes au pinceau, colorées en vert bouteille ou en bleu roi. Elles habillent les librairies qui défilent les unes après les autres. Ni même aux antiquaires afférés, qui profitent de la faible affluence matinale de ce côté de la Seine, pour tout mettre en scène, dépoussiérer leurs collections de vieux timbres, de photos jaunies et les quelques livres précieux ou œuvres d'art, exposés dans leurs vitrines. **A** plusieurs reprises, Victor doit s'arrêter pour reprendre son souffle. Au bout de cinquante minutes d'une course poursuite où le chien semble adapter la cadence et la calquer sur celle de son poursuivant, notre bâtard de saint-bernard laisse le quai qui porte le nom de sa race, et s'engouffre sur la droite dans le boulevard de l'Hôpital. Les bâtiments défilent. On dirait une ville dans la ville. Sans s'arrêter, à mi-hauteur, il entre par la porte de service restée entrouverte, alors que deux infirmiers

discutent en fumant une cigarette, dans un couloir vétuste et sombre de la Pitié-Salpêtrière. Victor qui le suit, hèle les infirmiers, en piquant un sprint pour éviter que la porte ne se referme sur son passage :

– Arrêtez-le. Stoppez ce chien !

– Il en a d’bonnes, ce p’tit. Tu as vu la gueule du clebs ?

C’est un loup, ouaip.

– S’il vous plaît, retenez-le. Ou laissez-moi passer.

– Vas-y donc, eh, Ben-Hur. On t’laisse rattraper ton char.

– Buck. Beuheuck !

– *Suis-moi, mon garçon. C’est comme au cinéma. Je cherche la salle des machines. C’est parti!!!*

Le chien s’arrête devant chaque porte, renifle et tente de lire l’inscription.

– Buck. Attends-moi.

– *C-h-i-r-u-r-g-i-e. C’est pas ça.*

Un peu plus loin :

– *N-e-u-r-o-l-o-g-i-e. S-a-l-l-e-d’o-b-s-e-r-v-a-t-i-o-n. C’est peut-être la bonne. T’en penses quoi, hein Victor ?*

– Buck, mais qu’est-ce que tu fous ? Cesse de gratter cette porte. Enfin, veux-tu t’arrêter d’aboyer ? Rooh, tais-toi donc ! Tu vas nous attirer des ennuis.

Et la porte s’ouvre. La personne qui nous accueille en blouse blanche est surprise de découvrir un chien-loup assis devant elle.

– Qu’est-ce que cet animal fout ici ? En totale liberté ! C’est quoi ce binz ? Qui a autorisé ce canidé à franchir le seuil de l’hôpital ?

– Excusez-moi, Monsieur le Docteur. Buck s’est échappé.

– Eh bien, accroche-le vite à sa laisse, petit. Nous sommes dans un hôpital, ici. Et les chiens sont interdits. Allez, foutez-moi l’camp tous les deux. Vous mettez en péril la santé des malades.

– Professeur, attendez !

Autant le professeur est imposant, avec des lunettes noires posées sur son nez aquilin, qui vous toisent du haut de son mètre quatre-vingt-dix, autant son assistant semble petit et rachitique. Il flotte dans sa blouse blanche et les auréoles sous les bras ne parviennent pas à dissimuler ses craintes face au despotisme du chef.

– Quoi Laval ?

A Landru, notre cobaye récepteur... Il a réagi à la présence du chien. A très haute fréquence, alors qu’il était en sommeil paradoxal. Notre récepteur a reproduit l’émotion du patient émetteur, avec une intensité jamais enregistrée auparavant. Et pile-poil de la même façon, en temps réel ! J’aimerais réitérer cette expérience, si vous êtes d’accord, Professeur. Regardez le polygraphe. Vous permettez ?

– Montrez-moi ces courbes, Laval.

(...)

Évidemment, vu sous cet angle. Petit, ton chien et toi, pouvez-vous rester une dizaine de minutes avec nous ? Je voudrais essayer quelque chose.

– Bien sûr, Monsieur le Docteur.

– *Oh ouaip, trop cool. J’ai réussi ! Ils vont nous scotcher les pastilles.*

– Petit, comment t’appelles-tu ?

– Victor. Je m’appelle Victor, Monsieur le Docteur.

– Bien Victor. Et ton chien, quel est son nom ?

– Buck. Lui c’est Buck.

– Parfait Victor. Peux-tu demander à Buck de s’asseoir ? J’aimerais lui poser des pastilles sur la tête.

Laval, étant donné la masse de poils, nous ne les collerons pas. Fixez-les avec des sangles. Et reliez les câbles à ceux de Landru. Je voudrais voir si notre cobaye récepteur capte les informations venant du chien.

– Bien Professeur.

– *Les gars, sans vouloir vous vexer, c’est à Victor que je veux parler. Pas à votre cobaye machin chose.*

– Ça y est. Landru capte les signaux. Il semble les interpréter et les resituer en temps réel.

– Incroyable, Laval. Les courbes du polygraphe n’ont jamais été aussi nettes. On dirait que des lettres se forment.

– « J... VE... PAR... LA... VIC... TOR »

– Vous lisez comme moi, Laval ?

– Oui Professeur. On dirait qu’il veut parler à son maître. Voulez-vous que je branche le petit à la place de notre cobaye récepteur ?

– Pourquoi pas, si ça peut faire avancer la science. Victor, voudrais-tu te prêter à cette expérience ? C’est absolument indolore. Je sais, ce n’est pas très légal. Mais ta présence et celle de ton chien ne le sont pas non plus. Et puis, si ça fonctionne, nous demanderons à tes parents s’ils acceptent que tu nous dédies un peu plus de temps de façon régulière. C’est rémunéré, tu sais. Et surtout, tu vas ressentir ce à quoi pense ton chien.

– Chouette ! Moi je suis partant.

– Allez-y Laval.

– Tout est branché Professeur.

– « EN... FIN... TU... MEN... TEN... VIC... TOR... FA... TEN... SION... O... SEN... TO... NI... CHAR... LO... TE... PE... TI... TE... FI... PA... DEN... TON... LI... »

– Bon Laval, cela me semble facile à décoder. Buck s’exprime par syllabes. La machine a décrypté, en nanosecondes, les pensées du chien, alors que le récepteur est conscient. Le résultat est pareil à celui observé il y a un

instant pendant le sommeil paradoxal de Landru. C'est peut-être lié à la forte connexion entre le « maître » et son chien.

Transcrivez : « *Enfin tu m'entends Victor. Fais attention aux Santoni. Charlotte, petite fille, pas dans ton lit* ».

– En tout cas, ça marche bien, Professeur.

Oui. Je retranscris la phrase.

– Bien. Vous pouvez débrancher le petit et son chien. Assez pour aujourd'hui. Je vous invite aussi à noter les coordonnées du garçon. J'aimerais contacter ses parents.

– Je m'en occupe de suite, Professeur.

Buck et Victor sont sortis de l'hôpital et ils rentrent chez eux.

– Merci pour ton conseil, mon Buck. Mais tu ne dois pas t'inquiéter : j'aime Charlotte et je la respecterai.

– *Voilà qui est bien parlé. Si j'avais pu conseiller ton grand-père, on ne l'aurait pas mal jugé. Il se serait abstenu. Ton père serait sans doute le roi. Et toi, le futur roi. Le dernier de ce siècle ? Maintenant, juridiquement, cela me semble compromis. Enfin, le Droit n'est pas la Vérité. La Vérité sort de la bouche des enfants.*

– C'est super d'avoir pu te comprendre. Quand je vais raconter ça aux parents, ils n'en reviendront pas. J'espère qu'ils voudront bien que l'on continue l'expérience.

– *Moi aussi. C'est tellement plus commode de m'adresser à toi quand tu m'écoutes. Là, tu vois, j'ai l'impression de parler de nouveau à un mur.*

– Arrête de traîner Buck. Il faut rentrer à la maison maintenant. On dirait que tu es ailleurs. Loin dans tes pensées. Quand je pense que tout le monde pense que les animaux ne pensent pas...

– *Ça fait beaucoup de pansements pour soigner l'ignorance humaine.*

– En tout cas, les parents nous attendent. Et je dois leur demander la permission de revenir à l'hôpital, pour nous brancher à la machine. Et lire ce que tu as dans ta caboche de chien-loup.



## 11 – Le huitième jour

Les *van Landeghem* ont accepté sans hésitation la proposition du Professeur et de son assistant, le Docteur Laval. Ils sont sensibles aux progrès scientifiques. Et s'ils peuvent contribuer aux avancées médicales, à la Recherche neurologique et combattre les maladies cérébrales, c'est encore mieux. Et puis c'est bien que leur Victor découvre le monde du travail à travers la science et les études modernes conduites par des experts, pour mieux comprendre l'humanité. C'est un geste fort. Apprécié des populations, avides de voir leurs princes et les héritiers de la couronne s'adonner à des missions humanitaires. Tristan a donc reçu le feu vert de l'ambassadeur de Belgique. Le palais voit d'un très bon œil que le petit Victor participe aux progrès de la médecine et qu'il apporte sa pierre à l'édifice, pour soigner les maladies mentales. En plus, cela lui fera un peu d'argent de poche. Pour emmener sa Charlotte au cinéma. Ou lui offrir des cadeaux. Un premier bijou. Une bague en argent ? Ou encore, l'emmener déjeuner dans un restaurant, comme font les « grands ». C'est que les jeunes amoureux se voient régulièrement à présent. Et la nécessité de présentation aux familles respectives se fait de plus en plus pressante. Il en va de l'honneur de la famille corse. Mais surtout pour les bonnes convenances. Sur lesquelles la famille royale est à cheval. D'autant plus que la branche exilée en France reste toujours sous les projecteurs des médias, surtout de la presse à sensation, même si l'heure est à la réconciliation avec les Belges. Il ne faudrait pas qu'un grain de sable vienne gripper le moteur qui est en marche. Cela compromettrait le retour du prince et des siens sur

leurs terres. Et la chance pour Victor de devenir l'héritier du trône, en lieu et place de Filibert. Toute fuite pourrait rouvrir le dossier épineux de la question royale et affaiblir la position du jeune roi Bédouin. Tristan a déjà reçu un rappel à l'ordre de son demi-frère. Et par voie officielle, puisque c'est son conseiller au Palais d'Egmond qui s'en est chargé. Personnellement. Il est venu chez les *van Landeghem* hier soir. Et a quitté ce matin leur résidence de l'avenue Foch. Ce qui met en évidence l'importance qu'accorde le souverain à cette rencontre qu'il souhaite orchestrer au plus vite. Il est plus que souhaitable d'éviter une déferlante de torchons des paparazzi. Et pour cela, rien ne vaut un beau reportage bien ficelé dans *Paris Match*. Où tout semble pris sur le vif. Alors que le cadre est soigné, derrière les caméras et les maquilleuses. Que tout est minutieusement préparé. Jusqu'à l'interview et le choix du journaliste. Rien ne peut être laissé au hasard.

Comme suggéré par Tristan et relayé par le roi, l'entourage de sa Majesté a décidé que cela se fera au château du frère Aldebert. La distance suffisante pour ne pas éclabousser Bédouin en cas de dérapage médiatique. Le palais prône toujours le risque zéro. La tolérance n'a pas de place pour la survie sous une couronne. Et le choix du château de la Hulpe est justement la bonne indication quant à l'approbation de la royauté sur ce joli conte de fées naissant, entre le jeune prince exilé à Paris et une ravissante damoiselle, fille d'un acteur en vogue. Cela permettra au pays de sceller définitivement la réconciliation des deux peuples belges, flamand et wallon, avec la famille déchue. Ce sera le coup d'envoi idéal pour faire crépiter par la suite les flashes de *Gala*, *Voici*, *Closer*, *Ici Paris*, *France Dimanche* et compagnie. Le jeune couple aura été sublimé de manière idéale dans le grand magazine dont le choc chic des photos sera à la hauteur du poids léger des mots. Poids contrôlé sous régime. Sous régime princier. Comme dans un Walt Disney. Après, les photos volées à la sauvette par des

paparazzi avides de juteux cancans ne feront que corroborer le récit et les images qui font rêver les gens du peuple.

Les *van Landeghem* sont en pleins préparatifs. Cela fait près de trente ans que la famille en exil n'a pas posé ses valises en Belgique. Si le père de Tristan habitait au palais lorsqu'il fut couronné, avant la seconde guerre mondiale, il y fut délogé par l'exil forcé et son abdication au profit de Bédouin, le fils aîné de la première épouse tant aimée du peuple. Tristan, le bébé « autrichien » qu'il eut de sa liaison cachée, n'a jamais été libre de se rendre à Bruxelles. Il n'a jamais vécu dans le palais de son père, du temps où il était roi. Il n'a jamais pu le visiter, caché de la Belgique depuis sa naissance. Inconcevable de mettre un pied là-bas. Et il en a beaucoup souffert. Chaque fois qu'il voit une photo de son pays, qu'il lit un article ou qu'il découvre un reportage sur ses terres interdites, il a un pincement au cœur. Souvent, une larme coule sur sa joue de crocodile, ridée avant l'âge. Marquant la peau comme une terre qu'on laboure, elle souligne son statut d'apatride.

Il s'est fait ami avec son vieux cousin britannique, qui porte le nom du théâtre où se produit Monsieur Santoni. Edouard VII, un roi brillant et intelligent, qui dut abdiquer au bout de dix mois de règne à peine, le 11 décembre 1936, parce qu'il avait préféré l'amour aux contraintes imposées par la couronne. Tout comme pour le père de Tristan. Il abdiqua donc au profit de son petit frère Bertie, mal à l'aise, qui bégayait et qui, faute d'expérience et de poigne, ne put conserver l'Irlande sous son royaume désormais désuni. L'Angleterre perdit l'Inde dans la foulée. Le petit Albert, devenu ainsi le roi George VI, prit des cours d'orthophonie, mais il n'eut jamais l'éloquence de son grand frère ni de ses prédécesseurs. Il mourut bien trop jeune d'un cancer des poumons, fin janvier 1952. L'entourage d'Edouard se prit à rêver d'un retour du monarque. Mais rien n'y fit. On ne bouscule pas les traditions. La fille de George VI, Elisabeth II,

est couronnée. Edouard est contraint de rester en exil à Paris. Depuis, Tristan a beaucoup échangé avec lui. Il a énormément appris de son cousin. Et l'exemple du couronnement d'Elisabeth II lui a permis de comprendre que les exactions de son père ne seront jamais pardonnées. La question royale reste et restera pour sa famille le synonyme d'une impossibilité de régner. L'on préférera toujours un roi débile, dans le respect des traditions, à celui dont l'intelligence reste sincère et dont l'amour peut s'avérer rebelle.

Ce qui le déchire davantage, tout comme pour Edouard, c'est d'être privé de respirer l'air de son pays. De le toucher. D'embrasser la terre natale de sa famille. Être un arbre déterré, privé de plantation, le tue à petit feu.

Son épouse et son fils ont tout tenté pour le consoler et le rassurer. Mais les plaies de l'exil restent indélébiles. Le peuple juif en sait quelque chose. Aussi, Tristan attend le retour en terre promise comme une bénédiction.

Edouard VII le lui répète sans cesse :

– Rentre au pays, Tristan. Dès que l'occasion se présente. C'est la seule façon de renouer avec ton peuple, avec tes racines. Les fastes parisiens ne sont qu'un leurre. Du baume au cœur ? Pas vraiment. Finalement, je préfère aux partouzes parisiennes les soirées londoniennes. Plutôt mourir que de ne plus voir la pluie se coucher sur le vert des falaises. Chez moi. Sur nos terres. En Écosse.

Tristan réussira-t-il là où Edouard a échoué ?

\* \* \*

Chaque mercredi, Dame *van Landeghem* accompagne son fils dans le service neurologique du Professeur, à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière.

– Je me demande si tu me comprends avec la machine. Maman, pouvez-vous demander à Monsieur le Docteur d'inverser les rôles ?

– Te fatigue pas Victor. Comme vous, nous possédons la vue, le toucher et le goût. Mais nous avons développé davantage l'odorat et l'ouïe. Nous les chiens, comprenons exactement tout ce que vous dites. Et peu importe la langue que vous utilisez. On capte tout. C'est notre sixième sens. C'est ça le privilège des races dites « inférieures ». On vous laisse croire à votre soi-disant supériorité. On s'en moque. Sauf quand vous vous mettez à nous bousiller ou à détruire notre planète. Par son intelligence, l'Homme est plus fort que chaque espèce individuelle, animale ou végétale. Et il réussit à maîtriser les éléments naturels. Mais son intelligence est destructrice aussi. Jusqu'à présent, on vous a laissé faire. Le danger, chers humains, c'est qu'un jour, la Nature s'unisse et se révolte. Si vous dépassez les bornes, craignez qu'elle vous fasse votre fête à tous ! Les fruits comestibles se mêleront aux vénéneux. Les poissons venimeux, les crustacés et toute la faune marine seront comme la mer : toxiques. Les vaches deviendront folles, les poulets auront la grippe, la terre tremblera et engloutira vos maisons, des tempêtes et des tornades souffleront, des sécheresses sans précédent provoqueront des incendies mortels et seront suivies par des inondations meurtrières ou par des tsunamis. Les animaux affamés viendront vous attaquer dans les villes. Pendant votre sommeil, les rats mordront vos bébés. Les corbeaux et les gabiens rejoindront les rapaces pour donner des coups de bec à vos enfants. Les sangliers et les loups s'en prendront aux villageoises. Des vilaines bactéries et des nouveaux virus mutants ou variants, transmissibles dans l'air, provoqueront des pandémies sans se soucier de vos frontières. La famine poussera les innombrables pauvres à tuer les quelques riches, de plus en plus isolés. Alors un général, comme le colonel américain, dépassé par la ténacité des kamikazes japonais, et en perdition face aux ordres d'un Président devenu fou, lancera ses bombardiers. Deux pilotes subalternes et bien disciplinés appuieront sur le bouton. Et la bombe atomique fera disparaître toute vie. Comme à Hiroshima et Nagasaki. Il n'y aura plus un seul humain pour prendre l'Arche de Noé.

Il aura fallu six jours à Dieu pour créer le Monde. À peine le temps de se reposer le dimanche, que déjà le huitième jour,

*l'Homme a tout détruit. Pourquoi ? Pour qui ? Tout ça pour ça ?  
Vous voulez vraiment la fin du monde ? Vous êtes aussi cons que  
le soir de Noé. Vraiment cons. Et si en plus, il n'y a personne...  
Oh Noé, pourquoi t'es pas sur le bateau ?*

*« Ce soir c'est le Déluge le dernier le plus beau  
C'est la vraie fin du Monde on a fait un bateau  
On a pris des vermines un peu malgré nous  
Il ne sauve rien celui qui ne sauve pas tout  
Noé Noé Noé*

*On a pris des lentilles on a pris des bijoux  
On aime ce qui brille la nuit et qui rend fou  
On a pris l'éléphant et ses deux dernières dents  
Dernier éléphant premier million de cure-dents  
Noé Noé Noé*

*Pourquoi t'es pas sur le bateau*

*Noé Noé*

*Pourquoi t'as troué la voile et le drapeau ? »<sup>45</sup>*

*(Discographie : 11)*

<https://www.youtube.com/watch?v=V2ZT70sxDpk>



---

<sup>45</sup> Julien Clerc compose et enregistre la chanson de Noé. Les paroles sont de l'Auteur Étienne Roda-Gil. Et l'histoire nous dit qu'ils se rencontrent dans un bar, un soir de l'année 1967, après que Julien, vingt ans à peine, a lancé à la cantonade : « Y aurait-il quelqu'un capable de m'écrire des paroles de chansons ? »

« Moi ! », répond simplement Étienne, vingt-six ans. Va naître une véritable complicité entre ce fils de réfugié espagnol, étudiant attardé, et le chanteur-compositeur. Il devient son parolier attitré.

Le monologue du chien est sidérant. Depuis qu'ils ont débranché Landru et mis en relation directe Victor et Buck, le polygraphe arrive à détecter les pensées du chien instantanément et en simultané sur le papier.

– Je ne crois pas que cela soit nécessaire, Madame. La réponse de Buck est édifiante. Ce chien est incroyable. Non seulement il nous comprend, mais il s'exprime avec une lucidité stupéfiante. Il nous donne même des leçons philosophiques.

– *Minute papillon. Cela n'a rien d'extraordinaire. Tous les chiens du monde vous comprennent. Et tous sont capables de penser et de s'exprimer. Simplement, vous ne nous comprenez plus. Vous n'observez plus. À force de réfléchir et de vouloir tout analyser, tout expliquer, vous avez oublié de faire fonctionner votre sixième sens. Et vous passez à côté d'évidences grosses comme des gratte-ciels. Que vous ne voyez plus. C'est comme pour l'odorat : à force de privilégier la vue et le toucher, vous avez perdu pratiquement tout votre sens olfactif. Vous êtes devenus incapables de pister quelqu'un en reniflant ses odeurs. Alors, vous nous r'filez l'boulot.*

*Et à cause des bruits que vous créez, auxquels vous vous exposez en continu, vous perdez l'ouïe. Saviez-vous que la presbycusie, cette surdité insidieuse et progressive, s'installe avec l'âge ? Elle survient dès la quarantaine. C'est en quelque sorte la presbytie des oreilles. Elle entraîne l'isolement social et cause de nombreuses dépressions.*

*Votre environnement sonore en est entièrement responsable : vous êtes constamment exposés à des bruits au-delà des limites légales. Le trafic routier est un facteur. Les avions, les métros, les trains, les téléphones, les concerts et même la musique d'ambiance d'un centre commercial détruisent votre audition.*

– Laval, vous avez noté ?

– Oui, Professeur. Tout est enregistré.

– Bien. Assez pour aujourd'hui. La séance est levée. Merci Victor. Merci Madame. Et surtout, merci à toi Buck.

Après avoir salué toute l'équipe médicale, Dame *van Landeghem*, son fils et leur chien quittent la salle d'observation du service neurologique et marchent à travers les longs couloirs, jusqu'à la sortie principale de la Pitié-Salpêtrière.

– Bon, il va falloir rentrer à la maison et boucler vos valises, mon enfant. On part demain pour Bruxelles. Victor, vous prendrez les affaires de Buck. Ses gamelles, ses croquettes, sa laisse...

– Ne vous inquiétez pas, mère. Je gère. Avez-vous eu les parents Santoni au téléphone ?

– Oui. Je leur ai donné comme lieu de rendez-vous le château de la Hulpe.

– Merci maman. Je vous adore. Je suis tellement heureux.

– C'est votre père qu'il vous faudra remercier. C'est lui qui a tout fait pour que vous puissiez passer la Noël avec votre dulcinée et ces Corses. Il est persuadé que cette idylle vous remettra en selle pour la course à la couronne. manigancé

– « Ma dulcinée et ces Corses ? » Mère, j'espère que vous ne tiendrez pas de tels propos en présence de ma Charlotte.

– Votre Charlotte ? Depuis des mois, il n'y a qu'elle. Ne soyez pas désobligeant !

– C'est vous qui m'obligez, maman.

## 12 – Hazewee à Laeken

Nous voilà en route pour le chemin qui mène aux cousins Saxois. C'est la première fois que nous nous rendons là-bas. Depuis que le grand-père de Victor a été chassé du plat pays, à cinquante ans, pour une histoire de trône et de succession lors de la seconde guerre mondiale, alors qu'une partie du peuple belge réclamait son abdication à cause de ses accointances nazies, parce qu'il n'avait pas suivi son gouvernement à Londres, et parce qu'il avait épousé secrètement et en secondes noces une Flamande finissant ses études en Autriche (ils ont appelé cela la « question royale »), eh bien, il fut contraint de s'exiler en Suisse. Son jeune fils Bédouin, qu'il a eu, avec le cadet Aldebert, de sa première femme, une princesse suédoise devenue reine des Belges, très aimée du peuple et morte juste avant la guerre, dans un terrible accident de voiture, sur les routes suisses bizarrement, dut prendre sa place, âgé de vingt ans à peine. Suite à son couronnement, plus personne de ma famille d'accueil n'a remis les pieds en Belgique. Si bien que ni Tristan, ni Madame *van Landeghem*, ni Victor et moi, n'avons eu l'honneur d'être reçus à Bruxelles. Nous n'avons jamais pu poser un orteil ou un coussinet sur ce sol voisin. Ce sont toujours les *couzes* qui sont descendus à Paris. Mais avec la récente réconciliation des deux « camps », depuis que les collabos flamands ont pris le dessus, écrasant leurs fainéants rivaux wallons, économiquement et politiquement parlant, notre famille ne semble plus être *persona non grata* au pays où l'on écoute le vent du nord chanter. Et peut-être que mon Victor pourra être couronné un jour, en lieu et place de Filibert.

Passé la frontière, à hauteur de Mons, j'ai enfin pu lever la patte. J'ai abondamment arrosé les briques rouges d'une maison ouvrière. Ma façon royale de manifester contre le capitalisme outrancier qui s'est servi des mineurs italiens comme nos colons ont asservi les autochtones africains. Ces ouvriers sous-payés et exploités par des patrons sans scrupule sont devenus des esclaves dans les terrils noirs qui leur explosent en pleine gueule du schiste incandescent. Après cette pause pipi bien méritée, car ma vessie n'en pouvait plus de toutes ces horreurs si bien décrites par Zola, nous sommes remontés gelés dans notre belle voiture rouge aux allures italo-bolchéviques.

Brrrrr... Il fait très froid en Belgique. Il pleut des cordes. Le vent du nord est glacial. Va-t-il neiger ? Nous aurons sans doute un Noël blanc.

Arrivés au Palais, Tristan, surpris de trouver les portes closes et personne pour nous accueillir, s'adresse à l'officier en faction devant l'imposant édifice érigé sur la place des Palais. Né de la réunion de quatre hôtels particuliers construits au dix-huitième siècle, il abrite le bureau du roi des Belges.

– Excusez-moi, Monsieur l'agent. Brigadier ?

– Hazewee.

– Bonjour Monsieur le brigadier Hazewee. Nous avons rendez-vous avec la reine et le roi.

– Ils ne sont pas ici une fois. Ils sont topalais.

– Mais, nous ne sommes pas au Palais ?

– Si, mais euss, ils habitent à Laeken. Au Château de Laeken.

– Ah bon. Je ne savais pas qu'il y avait deux palais. Hin-hin, hin-hin.

Hazewee lui répond :

– Ne rigole pas, Monsieur le Fransquillon. Arrêtez de faire ton snul. Il y a bien deusss palais. Celui-ci, où il t'accorde sons audiences et exerce sa activité officielle. Par exempel, où il réception les chefs d'États, comme le fils de John et de Vincent, Lyndon Johnson<sup>46</sup> – *elle est bonn celle-là, hein dis ?* – ou ta Karel de Gaulle<sup>47</sup>. Et dans trois jours, vôterrrr Georges Pompidou. C'est Marilyn Monroe qui le chante une fois. *Cètya dans I Wanna Be Loved By You ?*<sup>48</sup> Mais oui hein, *tichke*<sup>49</sup> parisien. Comme ils disent en Wallonie, même si les gens vont *djâser on pô*<sup>50</sup>, vous peux me croire *fieu*<sup>51</sup>. Ch'connais mes *cla-chics*.

Et l'autre bastion, le deusssième, c'est où habite le famille royal.

Tristan éclate de rire :

– Je vois, Hazewee. Hin-hin, hin-hin. 🇸🇦 Laeken. 🇺🇸

Amusé, je me mets à aboyer et à chanter en délirant, sur une musique qui fera un tube d'ici six ans, avec le groupe américain KC and the Sunshine Band :

*« Bien, alors y'a un p'tit détail,  
Quand vous arriverez au palais,  
Vous demandez le brigadier Hazewee.  
Comment ?  
Hazewee ! Hazewee.*

*Les gens (Ouééé) dja-dja-dja-dja-djâse on pô,*

---

<sup>46</sup> Le trente-sixième Président des Etats-Unis, jusqu'en 1969.

<sup>47</sup> Charles de Gaulle, en flamand.

<sup>48</sup> N'est-ce pas dans *Je veux être aimée par toi ?*

<sup>49</sup> « Petit zizi ». Une façon amicale usitée à Bruxelles pour désigner un gars.

<sup>50</sup> C'est du wallon. En français, cela signifie « jaser un peu ».

<sup>51</sup> « Mec » en bruxellois

*Dja-Dja-Dja-Dja-Djâse on pô wallon, hein donc !  
Quoi ? Siouplait ? On n'comprend nin !*

*Hazewee ? Hin-hin hin-hin ! 🍌 Laeken ? A*

*Hin-hin hin-hin ! »<sup>52</sup>*

(Discographie : 12)

<https://www.dailymotion.com/video/x19a2a>



Nous poursuivons le trajet. Pour Laeken, cette fois. Accompagnés du brigadier Hazewee, qui a tenu à nous conduire « *pour que vous te perdes pas une fois* ». Il drache **A** toujours. 🍌 notre arrivée, nous sommes chaleureusement accueillis par la reine Fiona et le roi Bédouin.

– Dites, il est midi. Vous resterez bien dîner avec nous, Monsieur l’agent. Du *poulet* justement. Mon épouse l’a fait préparer, à la mode de chez nous. Quand il y en a pour cinq, il y en a pour six !

Après le « frugal » déjeuner, leur copieux waterzooï de volaille, Fiona nous fait l’honneur de visiter les serres royales. Je m’attarde sur les marches, au milieu des escaliers qui mènent au pavillon des palmiers. J’ai un besoin pressant. Pas le temps de baisser la patte. Je dois sautiller sur trois jambes. La reine nous conduit au cœur de la serre du Congo. Elle nous décrit avec passion les plantes et les fleurs exotiques qu’elle affectionne tout particulièrement.

---

<sup>52</sup> Paroles écrites et interprétées façon *New Beat* en 1991 par les Snuls sur la musique de Harry Wayne Casey et Richard Finch, *That's the Way (I Like It)*.

Les serres du château royal datent de 1873. De retour de ses expéditions, botaniste amoureux des camélias exotiques, l'arrière-grand-père du roi a demandé à l'architecte Alphonse Balat de construire cette « ville de verre et ses rues couvertes » : un jardin d'hiver, une orangerie et des serres épousant le paysage vallonné, avec leurs coupes vitrées, les larges galeries et les pavillons monumentaux. Le tout en métal et en verre. Une véritable prouesse technique. Dans le pur style de l'Art Nouveau qui va rayonner un peu partout dans l'Europe du dix-neuvième siècle.

A A la tombée du jour, nous soupçons et allons nous coucher de bonne heure. Car demain, nous nous rendrons chez Paloma et Aldebert, au château de la Hulpe. Où nous avons rendez-vous avec les Santoni.

– Debout Victor !

– Hein ? Quoi ?

– Il est l'heure de vous réveiller.

– Quelle heure est-il, maman ?

– Déjà 6h30. La reine et le roi nous attendent pour le déjeuner. Il est servi dans la Tour, au cœur du parc royal.

– Mais à quelle heure déjeunent-ils ?

– En Belgique, on déjeune le matin. On dîne à midi. Et on soupe le soir.

– Ils sont comiques ces Belges. Braves, mais fous.

– Comme les Gaulois.

– Non. Nous, on se tape dessus. Eux, ils se tapent de tout !

– Victor, ce n'est pas parce qu'ils ont des us et coutumes légèrement différents des nôtres, qu'ils sont sans foi ni loi. Allez, levez-vous. Nous sommes attendus à la Tour japonaise. Hier soir, Fiona m'a montré une petite galerie souterraine<sup>53</sup>, au pied de l'escalier d'honneur. Elle nous mène directement, de l'aile gauche de notre logis, à la Tour. Sans nous refroidir et nous mouiller. Car il pleut encore des cordes dehors.

---

<sup>53</sup> Arnold II, l'arrière-grand-père de Bédouin, avait fait creuser cette galerie pour permettre aux visiteurs de rejoindre les grandes lignes des chemins de fer belges.

(...)

Par le passage secret, nous rejoignons le souverain et Fiona à la Tour japonaise :

– Pour ce léger déjeuner, j’ai demandé au Chef de nous préparer du foie d’oie.

Je regarde Victor et réplique à demi-mots, entre mes babines :

– *Du foie gras au p’tit déj’ le matin ? Tout le monde y goûtera. Il ne restera pas une miette dans les assiettes. Pour sûr. Ta mère a raison. Ils ne vont pas croupir sans foie ni l’oie, ces Belges !*

– Merci Fiona. C’est trop d’honneur. Cela ne vous dérange pas si Buck se met à l’abri ? Il fait un temps de chien.

– Justement. Je préférerais qu’il attende dehors.

– Allez Buck, assis ! Tu nous attends là. Compris ?

– *Et voilà. Regardez ce que ces braves Belges font aux braves bêtes. Ohé, on n’est pas des chiens, quand même. Me laisser dehors, à faire la grue au pied d’une tour, chez les rois du Congo ? C’est un con grue, non ?*

– Parfois, je me demande vraiment à quoi pense mon chien. Son regard est tellement expressif. Il ne lui manque que la parole. C’est dommage qu’on n’ait pas toujours le transcuteur, pour décrypter ce que notre Buck marmonne. N’est-ce pas, mère ?

– Vous avez raison, Victor. Je suis sûr qu’il est de l’avis de notre reine.

– *Une reine d’égoïsme, oui. J’aimerais la voir, la Fiona, avec sa robe, sa sacoche rose et ses bigoudis, détremée jusqu’aux os. Immangeables d’ailleurs, ses vieux os. Trop friables. Comme tous ceux du poulet. Ils se cassent. Et leur pointe vous perfore l’estomac.*

*Sous la drache, Sa Majesté sentirait la volaille mouillée. Une reine humide. Numide des basse-cours. Ben oui. Une maure venue tout droit de Numidie. Des côtes d’Espagne, d’Algérie ou de Tunisie. Beurk. Comme tous les chiens, je ne supporte pas l’odeur faisandée des poules mouillées.*

– Oui, qu’il est mignon ce chienchien. Votre mère et vous avez raison, mon petit Victor. Il ne lui manque que la parole. Et croyez-moi, en tant que reine empathique, je sais à quoi pensent mes sujets. Tous mes sujets. Qu’ils soient humains, chiens ou chats.

– *Charabia oui. D’abord, je ne suis pas votre sujet. Ni votre objet. Et encore moins votre complément d’objet. Je suis un chien-loup. Le roi de la forêt. Et ce n’est pas une poule d’eau comme votre altesse qui fera la loi. L’oie peut-être. Mais pas la loi !*

– Dame *van Landeghem*, après vous. Petit Victor, il vous faudra également me précéder dans les escaliers.

– *Oui Victor. Sinon, tu risques de voir qu’il n’y a pas que le bon roi Dagobert qui a mis sa culotte à l’envers.*

On se les gèle ici. La drache se transforme vite en grêle. Aïe. Mais ça fait mal. Je voudrais vous y voir. En plus, j’ai le postérieur et les poils qui collent aux pavés verglacés. Le sol est une véritable patinoire. Et par endroits, la glace est recouverte d’une fine couche de neige. Donc, quand tu t’assois dessus, la chaleur du corps fait fondre les flocons. Au contact du verglas, ils se transforment en glacière qui te congèle les fesses. Pour me lever, je m’arrache les poils et les parties intimes. Aaaah. Non, pas ma bourse ! C’est évident : la famille royale dilapide ma vertu comme elle pille son peuple, en levant de plus en plus d’impôts, pour couvrir ses faux frais. Faux frais, faux froid. Flocons, faux cons. Comme les faucons de neige qui, en rapaces aguerris, s’envolent, tourbillonnent et recouvrent la glace. D’ailleurs, c’est à peu près tout ce que les rois parviennent à lever.

Bon, puisque j’suis debout, autant aller visiter les lieux. Le manteau blanc qui recouvre le gazon et la boue me rappelle le Grand Nord. Même si leur tour japonaise fait tache dans ce décor hostile. Sans elle, on pourrait se croire en Alaska. Ou bien en Sibérie, dans les bagnes du tsar. J’avance comme une locomotive à travers les steppes blanches de la toundra. Les nuages de vapeur qui s’élèvent

de mes naseaux ressemblent à la fumée de l'Orient-Express. Je m'approche d'un énorme sapin de Noël. En acier. Aux reflets métalliques. Ton sur ton, vu que l'argent épouse avantageusement les nuages gris. Ses boules d'aluminium sont géantes. On ne voit qu'elles. On dirait que l'étoile du berger s'est transformée en atome. Moi aussi, j'ai les boules. Alors je lève la patte. Et arrose copieusement le premier pied de l'Atomium. Puis je continue ma promenade. Comme dans les jardins de Versailles. Sauf que Le Nôtre n'est pas le leur. Chez eux, il y a autant de pavillons que de buissons. Il faut dire qu'en 1958, les jardins du Heysel ont été le théâtre de la Grande Exposition universelle. Chaque pays y est allé de son petit palais. Et à Laeken plus qu'à Versailles, le pavillon est préféré aux arbustes. Serait-il l'abri idyllique où le roi peut culbuter ses courtisanes sans trop se mouiller ? Ou un endroit de rassemblement pour sa chasse à courre ? C'est bien connu : tous les rois chassent. Mais ne doit-on pas au vénérable pavillon les origines et la

**A** réputation de *l'amant à la française* ? **A** court de louis d'or pour faire la guerre, les derniers Louis se sont mis à chasser les donzelles dans leur propre cour. Avec la bénédiction des époux qui pouvaient ainsi redorer leur blason. Sous Louis XV, c'est dans le petit pavillon que l'on est passé d'une modeste marquise à une comtesse aux origines bien plus modestes. Les fesses au sec, Jeanne du Barry devient sa favorite. Le bon roi la hisse au rang de comtesse. Ouvrez bien grand vos pavillons : il préfère ses manières populaires à celles de la marquise de Pompadour. Mais si ses charmes lui font perdre la tête, c'est malheureusement celle de la belle Jeanne qui tombera sous la guillotine vengeresse d'un peuple aveuglé. Fin août 1793, la comtesse du Barry est dénoncée par son ancien page, l'ami Zamor. Triste page de la mise à mort.

## 13 – Le Château

Après un petit-déjeuner bien arrosé, surtout en ce qui me concerne puisqu'il n'a pas cessé de pleuvoir, nous avons pris la route pour le Château de la Hulpe. D'abord la chaussée romaine, sous le vent et la grêle, pour quitter la tour japonaise. Si les Romains voyaient les chaussées comme des grands axes pour développer le commerce, les Belges, *de tous les Gaulois les plus braves*, ont une vision commerciale plus insolite : leur chaussée romaine est jonchée de bordels<sup>54</sup>. Vous savez, ces maisons closes qui vous collent la vérole si vous sortez découvert. Heureusement que Tristan a recapoté la voiture.

Puis nous traversons Bruxelles verglacée, en direction de la forêt de Soignes. Dans un silence religieux qui impose davantage que la plus grande des cathédrales, tous les chênes, les châtaigniers, les érables vous surplombent et vous toisent de leurs bras gigantesques, qui jouent au ping-pong avec la grêle et transpercent le gris du ciel. Nous bifurquons derrière ces fiers troncs d'un marron robuste et centenaire, pour déchirer à toute vitesse la chaussée de la Hulpe. Dans un vacarme assourdissant, notre carrosse d'acier rouge incandescent fend le calme blanc et majestueux de l'air glacial, comme un piètre roi, sans vergogne, pourfendant outrageusement les pucelles qui lui sont offertes. Depuis notre départ, les gouttes de pluie se sont mutées en flocons de neige. Sans doute leur transsexualité qui s'exprime.

---

<sup>54</sup> D'après Jules (pas le rappeur marseillais du douzième mais un vieil homonyme, méconnu des nouvelles générations : César).

Rapidement, un manteau cotonné recouvre les pavés, les feuilles et les arbres. Sur notre droite, deux grilles imposantes et sombres, en fer forgé noir, surmontées comme chez nous de pics dorés maculés d'ouate, nous ferment le passage. Tristan klaxonne. Un laquais en costume sang et or court pour nous libérer la voie. Il rentre la tête dans les épaules. Comme si cela allait l'empêcher de se mouiller. Les pneus de la Ferrari crissent sur la neige. Le bolide patine légèrement au démarrage mais corrige sa trajectoire sous le poids de la carrosserie rouge et des quatre occupants. Nous longeons un étang avant d'arriver devant le château. D'imposantes pierres de France décorent le corps rectangulaire du bâtiment central. Elles sont chapeautées d'ardoises grises. Les tours aussi. On dirait quatre accents circonflexes, les fameux chapeaux chinois, posés sur des troncs de lierre. Sous le porche principal, à l'abris d'un balcon en fer forgé recouvert de neige, nous retrouvons Paloma, Aldebert et leurs deux fils, Filibert et Gontran. Bédouin, Fiona et leur chauffeur sont déjà arrivés au château. C'est aussi là que nous avons donné rendez-vous à la famille Santoni. La presse ne sera autorisée à débarquer que demain. Le photographe et la journaliste de *Paris Match* ont été invités pour le déjeuner. C'est important de bien les arroser afin que leur reportage puisse couler dans le sens désiré.

– Ça y est. J'aperçois leur voiture qui longe l'étang. C'est une *Quatrelle, peye* !<sup>55</sup>

– Aldebert, puis-je aller à leur rencontre ?

– Mais qu'est-ce qu'ils ont à klaxonner comme ça, dis. Les Corses, quand ils ne font pas péter leurs bicoques, ils font péter leur klaxon, hein ?

– Mon oncle, s'il vous plaît. Ne parlez pas mal devant Charlotte et sa famille.

---

<sup>55</sup> Un « peye » est une expression bruxelloise signifiant un quidam. De nos jours, elle est souvent remplacée par « mec ».

– Ben quoi, loustic. Tu as peur qu'elle te snobe, la p'tite fille au corset ? « *Corse est* ». Elle est bien bonne, celle-là. Tu la notes une fois, Paloma. Et toi, mon gaillard, vas-y : vole ! Vole vers elle avec tes quatre ailes. Vole vers la 4L. Ta dulcinée n'attend que ça. Montre-toi voleur, comme euss !

– Aldebert, voulez-vous cesser.

– Ça va. Ça va la Fiole. Pas besoin de m'faire la leçon. Ch'sais m'con-tenir quand même.

Victor ne tient plus en place. Son cœur galope. Il court vers la voiture. Ses jambes le suivent. Le reste du corps aussi. Le petit garçon agite les bras et crie « *Charlotte* » à tue-tête. Mon maître est heureux.

– Papa, freine !

– *Si, a mo figliola*. Je le vois. Ne t'inquiète pas.

La Renault 4 manœuvre devant le porche et s'arrête. Les trois occupants en sortent congelés.

Derrière les sapins, des photographes sont planqués. En embuscade. Sûrement que des informations ont filtré parmi l'entourage de la famille royale. Ou chez les proches de l'acteur ? En tout cas, personne ne les voit. Et pour le moment, aucun flash ne crépite. Ils restent silencieux. On dirait qu'ils n'osent plus respirer.

– Bienvenue, Madame et Monsieur Santoni. C'est un plaisir pour Paloma et moi une fois, de vous serrer la pince.

– Oui. Benvinuti.

– Merci votre altesse. Mon épouse et moi sommes honorés. Et votre accent corse est parfait.

– Enchantée, très chers Saxois. Le plaisir est partagé.

– A regarder les tourtereaux, dis, on dirait bien qu'il est partagé. Même que ça fait plaisir à voir. N'est-il pas, Madame *sans* Toni ? Dis Paloma, tu notes ? Celle-là, elle est succulente, encore une fois.

– Votre demeure est charmante. On se croirait à la campagne.

– C'est vrai Madame *sans* Toni, comme nous le rappela Charles une autre fois, la campagne est cet endroit étrange où les poules gambadent crues.

– Charles, le prince de Galles ?

– Non, pas notre cousin. L'autre qui avait l'air d'un bellâtre sérieux avec sa longue mèche blanchâtre. Charles Baudelaire.

Victor et Charlotte se sont éloignés du groupe. Ils marchent main dans la main, au bord du petit lac. Les photographes les suivent à distance. C'est sûr, ils les ont pris pour cible.

– Oh Charlotte, tu m'as manqué.

– Toi aussi mon Victor. Quel bonheur d'être avec toi, ici, dans le Nord. Avec les tiens. Nous les Corses savons apprécier la rigueur et la droiture des gens du nord.

– Euh, attends de voir mon oncle Aldebert. C'est un plaisantin. Plutôt malpoli. Je n'aimerais pas qu'il déconne. Surtout devant tes parents ! Il est bourru. Et bourré, souvent grossier. Je t'avoue que j'ai un peu peur.

– Il ne faut pas, mon matador. *Ti tengu caru*. Et tu impressionnes aussi mes parents.

– Ils se font des idées. Jamais je ne serai à la hauteur de ce que vous attendez de moi. Mon cœur explose et déborde d'amour pour toi. Mais je ne pourrai jamais te donner ce dont tu rêves. Nous sommes trop différents. Tu es une Corse. Et je reste un Teuton.

Derrière les sapins verts saupoudrés de blanc, les paparazzi se rapprochent en silence. Pour saisir chaque instant de la scène. Les plus audacieux rampent sous les buissons givrés, à même le sol enneigé. Ils tentent de rester à couvert. Ils font tout pour ne pas être vus. Mais je les sens depuis qu'ils sont en place. Leur odeur nauséabonde ne trompe pas mon flair. Ils puent comme des Yeehats.

Mon maître plonge dans les yeux de Charlotte. Le chant de sa poésie s'élève au-delà des nuages gorgés d'étoiles de neige. Les rimes de ses mots accompagnent l'envol des hirondelles :

*« Toi tu voudrais en même temps  
L'été, l'hiver et le printemps  
La discipline des gens du nord  
Et la passion des matadors  
Toi tu voudrais que je sois riche  
Fort et puissant mais en même temps  
Que je sois jeune et insouciant  
Les tempes grises et un cœur d'enfant*

*Tu auras beau monter  
Plus haut que montent les oiseaux  
Tu ne verras jamais  
Que la moitié du monde entier  
Tu auras beau chercher, chercher  
Tu n'en verras jamais qu'un côté*

*A À la fois  
Et j'aurais beau t'aimer  
T'aimer longtemps t'aimer toujours  
Tu ne vivras jamais  
Que la moitié de mon amour  
Tu passeras l'autre moitié  
A À rêver ce que jamais  
Je n'ai pu te donner. »  
(Discographie : 13)*

<https://www.youtube.com/watch?v=RAXmDpID92g>



Charlotte et mon Victor regardent les oiseaux s'envoler. Leurs plumes légères virevoltent autour de grands cercles invisibles. Le long de ces spirales d'anneaux entremêlés, c'est l'ascension des envoyés de Dieu. Ses messagers déploient leurs ailes vers les cieux migratoires. Ce sont les hirondelles. Les anges de Bruxelles.

La fille et le garçon ne respirent plus. Ils restent immobiles. Je les vois qui contemplent leur ballet à travers les flocons. Tous deux savent qu'ils ne les reverront plus. Du moins, pas avant le printemps prochain.

– Dis Victor, tu nous la présentes une fois ta copine ?

Victor sursaute à l'arrivée tonitruante des deux cousins.

– Bien sûr. Filibert, voici Charlotte. Charlotte, je te présente Filibert. Et à sa gauche, c'est Gontran, son p'tit frère. Tous deux sont les fils de Paloma et Aldebert. Filibert a presque dix ans. Et Gontran, déjà six.

– Bonjour Charlotte.

– *Te tchieu !* Qu'elle est belle, dis.

– Merci. Vous me faites rougir, Filibert.

– Hé, Vic, prends garde que ce Filou n'te la vole pas.

– Pas de risque. Eh les p'tits Belges, ça vous dirait d'aller patiner sur le lac ?

– Ah ça ouaip. Ch'suis l'milleur patineur de la planète. Chiche que ch'te laisse sur place, Victor. On parie ?

– On parie quoi ?

– Si j'gagne, je peux embrasser ta copine. Et c'est moi qui devient l'roi.

– Ça va pas la tête.

– Mauviette va !

– Moi, mauviette ? Répète un peu pour voir.

Et les deux enfants s'empoignent. Sous les regards ébahis des photographes. Je crois que Charlotte les a vus. Ou sentis comme moi. Vite, il faut trouver un moyen de faire diversion. Sinon ce sera la tempête de flashes.

- Les garçons, on se calme. Ne vous battez pas.
- OK, Filibert. Si tu patines plus vite et que tu bats mon amoureux sur la glace, tu pourras m'embrasser.
- Voilà qui est bien parlé, *fieke*<sup>56</sup>. Pour la suite, économise ta *saliv*<sup>57</sup> et prépare ton *rouch*'à *lèèèf*<sup>58</sup>. Le roi Filibert va te montrer une fois qui est le meilleur.
- Roi de mes fesses, oui. Jamais je ne te laisserai l'emporter.
- Gogol, va nous chercher des patins et un sifflet, pour l'coup d'envoi une fois.
- Victor, tu penses que la glace est assez dure ?
- Je le crois bien, Charlotte. On se les gèle ici.
- C'est pas dangereux, quand même ?
- Ça ma Charlotte, il fallait y songer avant.
- Ne sois pas jaloux, va. Tu vas gagner. C'est sûr.
- J'y compte bien.
- *Charlotte, tu ne sais pas à quoi tu t'engages. Ce con de Filibert se croit le seul à être issu d'une grande lignée de rois. Il se permet tout. S'il continue comme ça, je vais lui montrer avec mes crocs qu'il y a d'autres seigneurs dans la forêt. Et il finira comme ses voisins, nos ancêtres les Gaulois : guillotiné sous mes dents aiguisées. Car oui, p'tit morveux, il n'y a pas que les familles royales qui ont une grande destinée. Emile Ferfaille, ça n'te dit rien ? Pas étonnant, vu qu'il n'y a pas grand-chose sous ton crâne d'œuf.*

### sergent-major

Alors je lui raconte. Emile est ce soldat, un **sergent major** fourrier chargé de ravitailler son unité d'artillerie, qui, pendant la grande guerre, a tué à coups de marteau sa p'tite copine, alors enceinte de quatre mois. Le plus délicat, c'est qu'il l'étrangle ensuite, pour être bien sûr qu'elle ne revienne pas lui causer des emmerdes. Il le fait avec le

---

<sup>56</sup> Petite fille.

<sup>57</sup> Salive.

<sup>58</sup> Rouge à lèvres.

cordage qu'il utilise pour maintenir les légumes sur le porte-bagages de son vélo. Quel con. Ce sera la preuve indéniable de sa culpabilité. Lorsqu'on retrouvera la corde enterrée dans un trou d'obus, enroulée comme une laisse autour du cou de la jeune femme. Tous deux, le cordon et la dame, ont été recouverts de déchets de culture maraîchère. Mais la nuit du crime, des animaux affamés éparpillent les épluchures. Au p'tit matin, la police découvrira le cadavre. Encore bien reconnaissable.

Rachel Rijckewaert était une simple domestique. Elle bossait dans une vieille ferme isolée, perdue en plein milieu des champs de Furnes. Près du front, en Flandre-Occidentale. Alors âgée de vingt ans, elle avait cru à la promesse de mariage. La suite est toute tracée : à peine le gentilhomme avait su pour le bébé, qu'il s'en était salement débarrassé. Un strike à deux coups ! Il ne pouvait se permettre de garder ni la femme ni l'enfant à naître. Car il s'était **également** aussi promis à une autre, bien plus riche, mieux roulée et plus téméraire au lit. Je pense qu'à elle aussi, l'officier moustachu devait fourrer son ravitaillement de petits serpents. Bref, il a été jugé coupable et condamné à la peine de mort. Le tribunal militaire ordonna qu'on lui tranchât la tête. C'est conforme à l'article 8 du livre I Chapitre II du Code pénal belge de 1867. Un usage hérité de l'occupation française sous la Révolution et le Premier Empire. Mais en Belgique, depuis plus de cinquante-cinq ans, le roi octroyait systématiquement sa grâce. Donc Ferfaillie est rassuré. Comme tous les assassins, il se croit condamné à perpétuité. Et il se sent planqué en prison, à l'abri du carnage qui a lieu sur le front de l'Yser. Sauf que cette fois, le roi n'exerce pas le droit de grâce. Sans doute pour affirmer son autorité dans un contexte politico-militaire troublé. Et c'est là que ça part en couilles. Plus aucune guillotine ni bourreau sur le territoire belge. Le dernier exécuté attitré, Pierre Nieuwland, et ses deux adjoints n'ont jamais décapité. Ils manquaient sérieusement

de pratique. Personne ne leur avait rien appris. Vous pensez, cinquante-cinq ans de grâce.

En bon voisin, Georges Clémenceau vient à la rescousse des Belges et propose de « prêter » Anatole Deibler, le bourreau de la Troisième République. Avec sa fine équipe. Et bien entendu, une guillotine en état de marche. C'est que les bourreaux épousent aussi une belle destinée. Dans la lignée des Deibler, on exécute de père en fils.

Anatole, fils aîné, succède directement au poste de son père, Louis Deibler. Et le grand-père maternel d'Anatole, Antoine Rasseneux, dont Louis fut l'assistant, a eu la grande chance d'exercer en Algérie, où la cadence des exécutions était effrénée. Antoine, formé par l'illustre « école d'exécutions » née du style terrifiant du violoniste, médecin et bourreau, Charles-Henri Sanson, lui-même issu d'une dynastie d'exécuteurs officiels, et à qui l'on doit les têtes de Louis XVI, Danton et Robespierre, se perfectionne dans les gestes et apprend tout à son beau-fils d'abord, et à son petit-fils ensuite.

En quarante ans de célébrité, Anatole Deibler, surnommé « Boyer », *sûrement en hommage à Christine Boyer, la première épouse de Lucien Bonaparte*, réussira près de quatre cents exécutions. Face au public sous le charme, cet élégant bourreau moderne, habillé d'une redingote noire, décapite sous le crépitement des flashes et les moteurs des caméras. Les médias sont avides de sensationnel. Ce voyeurisme macabre a inspiré le jeune Docteur Frogg lors de l'accident de la reine Ástriðr. Et les premiers paparazzi.

Ralentis par les bombardements de l'armée allemande, depuis Dunkerque jusqu'à Furnes, et malgré l'aide de l'armée belge, les techniciens français et leur matériel de pointe, arrivent péniblement à la prison locale, ouverte au public pour cette grande première tant attendue : l'exécution d'un détenu.

Elle aura donc lieu avec un jour de retard. Dans le tonnerre et sous les sifflements des obus des Boches. Le

mardi 26 mars 1918, à six heures du matin.

A  son réveil, Emile Ferfaille crie : « Je ne veux pas mourir comme ça ! Je veux aller me battre, me faire tuer pour mon pays. »

La lame glisse. À côté du soldat, le bourreau l'entend hurler : « Vive la Belgi... »

*T'aurais dû voir sa tête, dis !*

## 14 – Le lac des enfants noyés

Filibert et Victor sont assis sur la rive enneigée, au bord du lac gelé. L'étang du Gris Moulin. Qui ressemble étrangement à celui du vallon des Enfants Noyés, à Watermael-Boitsfort, en plein cœur de la forêt de Soignes. Ils sont déchaussés. Grogent. Et lancent quelques injures aux dieux du ciel. C'est qu'ils fournissent des efforts surhumains pour enfiler, dans des bottillons trop étroits et rigides avec leur semelle garnie d'une lame tranchante, leurs pieds qui piquent de froid. Le vent glacial passe à travers les mailles de leurs grosses chaussettes en laine, déjà trempées par la neige. Cela me rappelle le Grand Nord. Le lac à l'embouchure de la *White River*. Où j'ai vu couler à pic un équipage sur un traîneau avec sa lourde cargaison. Et sans le savoir, toi, mon petit Victor, caché dans une malle. Tous engloutis dans les eaux sombres et mortelles. La couche de glace était trop fine.

Maintenant, ils se tiennent debout sur la calotte blanche. Côte à côte. Au milieu de l'étang. Tout est figé. La glace sous leurs patins. Le ciel pâle rempli de flocons. Les ombres des arbres morts, endormis par l'hiver. Les sapins engourdis par la neige qui ne cesse de tomber.

Restée sur la rive, leur faisant face, Charlotte crie :

– Vous êtes prêts les garçons ? Gogol peut siffler le départ ?

Filibert lui fait un hochement de la tête. Victor sent sous ses pieds comme des craquements. Il voudrait leur dire d'arrêter. Mais c'est déjà trop tard. Gogol a sifflé. Fil s'est élancé. Surpris, Victor pousse en oblique sa jambe droite. Le patin s'arrache à la glace. Puis la gauche. Le plus loin qu'il

peut. Il avance. Il répète ce mouvement de balancier. Droite, gauche. De plus en plus loin. De plus en plus fort. De plus en plus vite.

Il glisse à présent. Il accélère la cadence. Son corps est penché vers le miroir gelé. Ses bras, jetés à tour de rôle de l'avant vers l'arrière, donnent une impulsion supplémentaire et contrebalancent le mouvement des jambes. Il se rapproche de Filibert. Il donne tout ce qu'il peut. Sa respiration se fait plus courte et saccadée. Des petits nuages de buée cotonnée montent de sa bouche, comme ceux de la cheminée d'un train à vapeur, lancé à toute allure. Il arrive à sa hauteur. Encore un effort. Vas-y mon Victor. Je t'envoie toutes les meilleures ondes des chiens de traîneau.

Ça y est, il l'a dépassé. J'entends son cœur qui craque, craque, craque. Oh non ! C'est la glace qui se fend. Sous les patins de Filibert. Il crie. Mais à quoi bon ? Le corps du petit garçon disparaît sous le manteau blanc qui recouvre l'étang.

J'aboie de toutes mes forces. Victor s'arrête. Net. Il se retourne. Il voit la fissure qui se referme. Il comprend le drame qui se joue à l'instant. Et repart encore plus vite en sens inverse. Il fait un dérapage sec. Là où Filibert a disparu. La vitesse le déséquilibre. Il bascule. Saute. Se redresse dans les airs. Et se laisse retomber comme une masse, utilisant ses lames telle la hache folle du bûcheron canadien, lorsqu'il porte au tronc l'estocade finale. La glace se brise sous le choc. Victor a plongé dans les eaux sombres et froides. À la recherche de son cousin.

Je ne le vois plus. Alors j'accours au milieu de l'étang. Je les distingue tout en bas, sous la glace. On dirait des ombres chinoises, déformées par l'épaisseur du miroir opaque.

Victor bat des pieds et remonte avec Filibert, inconscient. Le choc thermique. C'est sans appel. Comme se faire attaquer par des rats. Très gros, grisâtres et hideux. Avec des yeux rouges, assoiffés de sang bleu.

Victor nage tout contre la couche de glace, en tirant contre lui la masse inerte de son cousin. Il cherche un

endroit où sortir. Jamais il ne tiendra. Ses mouvements ralentissent. C'est horrible. Ils vont mourir hydrocutés.

Sur la berge, Charlotte et Gontran crient. Mais ne bougent pas. Ils sont tétanisés. Ils ont compris qu'ils ne peuvent rien faire. Courir sur l'étang est trop risqué. Sous leur poids, la glace se briserait à nouveau. Pour vite se refermer. Instantanément. Au-dessus d'eux. Ce serait suicidaire. Un massacre inutile.

La scène est insupportable. Cette mort lente dans les eaux glaciales est cruelle. D'abord, les extrémités des membres sont transpercées par des aiguilles. Les mains et les pieds, ainsi crucifiés, font terriblement mal. Puis, on ne les sent plus. Le corps engourdi brûle sous le gel. La tête congestionnée explose de froid. Les poumons se déchirent sous la masse d'eau congelée.

Au dégel du printemps, les deux petits corps noyés dans l'étang referont surface. Comme ceux de Mercedes, Charles, Hal et du fils du Juge Miller, que les loups ont découverts sur les berges de la *White River*.

Non ! C'est atroce. Je ne peux pas rester là sans rien faire. Pas subir la mort une nouvelle fois. Je refuse de voir mourir des enfants. C'est comme assister, en spectateur avec son *smartphone*, au viol d'une femme dans le métro parisien. Quel chien supporterait cela ? Alors je gratte de toutes mes forces les blocs de neige sur l'étang. Mes griffes et mes coussinets saignent au fur et à mesure que la couche s'amenuise. Je frappe avec mon museau sur la glace. Le sang coule à travers les nasaux de ma truffe, qui reste collée une fois sur deux à la surface gelée. Mais je finis par gagner. Sous mes assauts, une brèche. Je plonge. Victor s'agrippe à mon cou et profite de ce trou dans la glace pour pousser Filibert comme il peut sur le rebord des congères, la tête et le buste hors des eaux froides. Il pousse le bas du corps afin que son cousin soit complètement étendu sur la couche de neige. Tandis que je pédale de toutes mes forces, il prend appui sur mon dos et s'extirpe à son tour au grand air. À

bout de bras, il se hisse à plat ventre sur le verre trempé du lac. Ses jambes sont restées emprisonnées dans la glace qui s'est aussitôt refermée. Le souffle court, il brise de ses poings le manteau gelé et parvient à libérer le bas du corps. Il s'écroule inconscient à côté de Filibert.

Alertés par les cris de Charlotte et de Gontran, Tristan, les Saxois et les Santoni ont accouru à l'étang. Voyant la scène, Aldebert est parti chercher, dans la remise du jardin, une vieille corde d'alpinisme. De retour sur la berge, il envoie le bout du cordage à son fils. Filibert ne bouge pas. Il est transi de froid. L'attache épaisse le cogne au visage. Puis dans le dos. Sous le coup de fouet improvisé, le garçon semble avoir bougé. Oui. Il revient à lui. Il tente de se pencher et roule légèrement sur le côté gauche. Il regarde son père qui s'agite sur la rive. Au troisième lancer, il réussit à saisir la corde, l'enroule et la noue autour de sa taille. Aldebert tire de toutes ses forces. Les autres l'aident. Et ramènent ainsi le petit Filou sur les bords du lac.

Tout le monde laisse exploser sa joie. Filibert est sauvé. Il est vivant ! Le père étreint son fils dans la clameur générale. On lui passe une couverture qu'il enroule autour de l'enfant.

Victor, lui, reste inanimé. Une tache sombre et immobile. Sur la robe blanche. Au centre de l'étang. Les flocons tombent sans discontinuer. Son corps raidi par le froid se couvre lentement de neige. Rien ne bouge. Aucun signe de vie. De l'autre côté de la berge, maintenant, plus personne n'ose respirer.

Le silence qui s'est abattu sur le groupe est troublé par un cri. Charlotte décide d'y aller. Elle va le chercher. Et le ramener parmi eux, mort ou vif. Ses parents tentent de la dissuader. Mais à quoi bon essayer de faire plier une Corse. Il n'y a pas plus coriace que l'écorce des Corses. Le père noue le filin autour de la frêle taille de sa fille, en veillant à laisser un bon mètre devant, afin de pouvoir enlacer le garçon.

Elle s'avance prudemment sur la glace qui grince et craquelle sous ses pas. Elle se couche et rampe à présent, afin de mieux répartir la masse et le poids de son corps. Elle progresse lentement. Prudemment. Elle a très froid. La peau de ses mains et ses vêtements collent à la glace. À chaque fois, elle doit les arracher pour gagner quelques centimètres. Depuis les berges, on a l'impression qu'elle avance à pas de tortue. Mais tous l'encouragent dans sa progression. Les derniers centimètres qui la séparent de son Victor sont les plus pénibles. La glace se fissure autour des deux enfants, et l'eau gelée vient lécher leurs corps bleutés par le froid.

Ça y est ! Elle est sur place. Le petit ne bouge toujours pas. Elle approche son oreille contre son nez. Ouf. Il respire. Vite, elle passe la corde sous son ventre et la noue dans le dos. Elle fait signe vers la rive qu'ils peuvent tirer. Les deux corps glissent ensemble. Jusqu'au rivage. Et j'espère pour longtemps. Les deux enfants sont transis de froid. Ils n'entendent pas les effusions de joie autour d'eux. On les enveloppe dans des couvertures épaisses et la reine Fiona porte aux lèvres du petit Victor une tasse de thé chaud, que Madame Santoni et Paloma sont allées préparer. Mais le garçon reste sans réaction. Pourtant le liquide lui brûle les lèvres. Il devrait s'en écarter. Par réflexe. C'est qu'il est trop épuisé et meurtri par le gel pour parvenir à esquisser le moindre mouvement.

Charlotte retrouve des couleurs depuis que sa mère est penchée sur elle. Madame Santoni lui prodigue les premiers soins. Et la fillette boit, à petites gorgées, le breuvage au jasmin. Sans quitter son Victor des deux prunelles.

Elle sourit maintenant. L'enfant allongé à côté d'elle, vient d'ouvrir les yeux et la contemple avec amour. Son visage reprend vie. Et le regard reconnaissant qu'il lui porte est si doux.

Charlotte pose ses lèvres sur celles de Victor. Ces deux-là sont faits pour vivre ensemble. C'est sûr. Leur amour est

inconditionnel. Il est plus beau que les sentiments agapè. Plus fort que les éléments naturels lorsqu'ils se déchaînent. Plus pur que les neiges éternelles. Charlotte et Victor n'ont pas hésité à donner leur vie pour venir en aide à l'autre en détresse. Et le sauver. Ça me fait penser à un sage philosophe, il y a deux mille ans, qui nous a montré l'exemple. C'est donc un amour passionnel et inconditionnel, que nous, les êtres à quatre pattes, avons appris à vous donner, chaque jour de notre vie.

Les photographes embusqués n'ont perdu aucune miette du sauvetage. Leurs flashes crépitent à présent. Ils mitraillent la scène. **A** découvert. La petite Charlotte est une héroïne. Elle a eu le courage que les autres n'ont pas. Personne de la famille royale n'a osé s'aventurer sur la glace fragilisée. Pas même un de ses parents. Et bien sûr, **A** aucun paparazzi n'était prêt à risquer sa vie. **A** risquer son scoop. Je lis déjà leurs gros titres demain :

*« Une jeune fille corse a sauvé le prince en exil ».*

Je vous raconte tout cela depuis un nuage. Au-dessus des cimes des sapins. Mon nouveau poste d'observation. Dans les eaux sombres, je ne voyais plus rien. La glace s'était refermée. Je n'ai pas eu le temps de remonter. J'ai eu très froid. Ça m'a piqué, brûlé et paralysé. Je vous avoue qu'au bout d'une minute, je n'ai plus rien senti. J'ai renoncé au combat que je savais perdu d'avance. J'ai offert mon flanc aux eaux glaciales. Je me suis endormi. Et c'est comme si je dors encore. Dans un duvet. Perché là-haut. Dans le ciel. Au milieu des flocons. **A** regarder mon maître et les siens. Je suis heureux. J'ai enfin réussi. Je l'ai sauvé. Ce que je n'ai pas pu faire avec John Thornton face aux indiens Yeehats. Mais j'ai sauvé mon dernier maître. Cette fois, je l'ai sauvé des eaux gelées. J'ai ainsi rendu son fils au Juge Miller. Je vais pouvoir me reposer. Reposer en paix. Pour toujours.

Guillotiné par la lame rasante d'un lac glacé, j'ai rejoint mes amis de la forêt. Les loups. Et tous les animaux des bois. Ceux pour qui je reste et resterai à jamais le roi.

Comme pour toi.

Le dernier roi.

Mais j'y pense : qui ira te promener à présent ?

– *Victor ?*

– Tu m'as appelé ? Buck, c'est toi ?

– *Oui. Je veille et prierai chaque jour pour toi :*

*« Au moment du lever*

*Avant de me bichonner*

*Je dis une petite prière pour toi*

*En me brossant les poils, maintenant,*

*Et en me demandant à quoi ressemble ma robe,*

*Je dis une petite prière pour toi.*

*Pour toujours, et à jamais,*

*(Tu resteras dans mon cœur et je t'aimerai)*

*(Pour toujours) Pour toujours, et à jamais,*

*(Nous ne nous séparerons jamais. Oh, comme je t'aime)*

*(Ensemble) Ensemble, pour toujours,*

*(Ça doit être comme ça de vivre sans toi)*

*Cela ne signifierait qu'un cœur brisé pour moi, ooh. »*

*(Discographie : 14)*

<https://www.youtube.com/watch?v=7Ifw8JhDBvs>





## Discographie

Les extraits de paroles des chansons citées sont une interprétation libre de l'auteur et n'ont aucune prétention de traduction ni d'adaptation officielle.

1. *Il est cinq heures, Paris s'éveille.*

Jacques Dutronc – Auteurs : Jacques Lanzmann / Jacques Dutronc / Anne Segalen – © Éditions Musicales Alpha.

2. *La cavalerie*

Julien Clerc – Auteurs : Étienne Roda-Gil / Julien Clerc  
© Édition Et Productions Sidonie SA / Si On Chantait.

3. *Baltique*

Renaud – Auteurs : Alain Lanty / Renaud Sechan –  
© CECI CELA.

4. *Cheek to cheek*

Fred Astaire – Auteur : Irving Berlin – © CONCORD  
MUSIC PUBLISHING LLC.

5. *Padam... padam*

Édith Piaf – Auteurs : Henri Alexandre Contet / Mann  
Holiner / Norbert Glanzberg / Alberta Nichols – ©  
Saregama Music United States, Ed.Salabert.

6. *Rain and Tears*

Aphrodite's Child – Auteurs : Evangelos Papathanassiou  
/ Gerard Bergman – © Sony/ATV Music Publishing LLC.

7. *Spooky*

Classics IV – Auteurs : Buddy Buie / Harry Middlebrooks  
/ James B. Cobb Jr. / Mike Shapiro – © Concord Music  
Publishing LLC.

8. *Hello, Goodbye*

The Beatles – Auteurs : Paul McCartney / John Lennon  
© Sony/ATV Tunes LLC.

9. *Dream A Little Dream Of Me*

The Mamas & The Papas – Auteurs : Gus Kahn /  
Wilbur Schwandt / Fabian Andre – © Gilbert Keyes

Music Company / Emi Music Publishing Ltd / Tro Essex Music Ltd / Words & Music Inc.

**10. *As Time Goes By***

Dooley Wilson – Auteur : Herman Hupfeld – © BMG Rights Management / CONSALAD CO., Ltd / Kobalt Music Publishing Ltd / Sentric Music / Songtrust Ave / Sony/ATV Music Publishing LLC / Universal Music Publishing Group.

**11. *Noé***

Julien Clerc – Auteurs : Étienne Roda-Gil / Merlot Leclerc © Édition Et Productions Sidonie SA, Les Éditions Crecelles SA.

**12. *That's The Way (I Like It)***

KC & the Sunshine Band – Auteurs : Harry Casey / Richard Raymond Finch / Richard Finch – © Emi Longitude Music / Roynet Music / Ultra Music Publishing Europe AG / Metered Music Inc.

**13. *Toi tu voudrais***

Claude François – Auteurs : Claude François / Daniel Vangarde / Jean Broussolle / Jean Kluger – © Phonogram SA.

**14. *I say a Little Prayer***

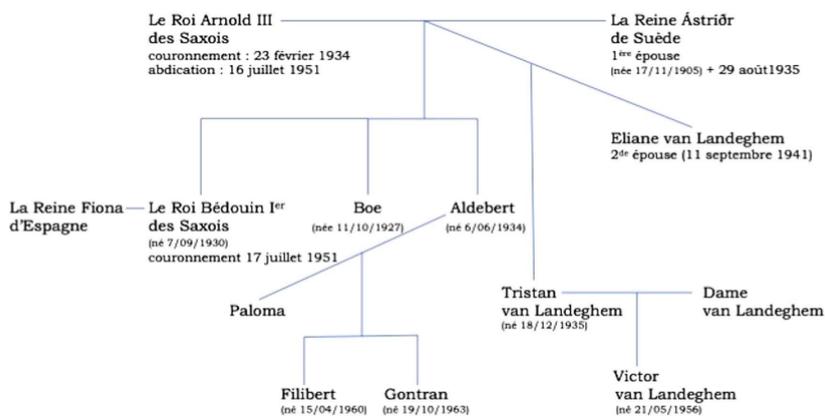
Aretha Franklin – Auteurs : Burt Bacharach / Hal David – © Bmg Gold Songs / New Hidden Valley Music Company / Casa David Music / Songs Of Fujimusic / BMG Rights Management (UK) Ltd (Hal David)

*Retrouvez la bande originale du pop roman « LE DERNIER ROI » sur Napster :*

<https://play.napster.com/playlist/mp.284435650>



### Arbre généalogique de la Famille Royale des Saxois



« J'ai constaté, s'il m'arrive de faire allusion à "L'Appel de la forêt" en présence d'une personne qui a lu ce livre dans sa jeunesse, que son visage soudain s'illumine. »

Pierre Coustillas.

Et c'est exactement ce qui m'est arrivé : le soleil qui s'affichait sur mon visage d'enfant, avait envie d'y revenir, d'inonder mes premières rides, et d'éclairer de mille feux mes nuits de lecteur.

## Remerciements

golden retriever

Si le CNL reconnaissait l'écriture des chiens, les droits d'auteur du pop roman *Le Dernier Roi* reviendraient à Pako. Mon Golden Retriever m'a accompagné sans relâche pendant ces longs mois de pages noircies de ratures et de rebondissements. Et comme les écrivains ont recours à des nègres en cas de panne, je salue la performance inspirante de ses cousins Husky, Uma et Iro. husky

Merci à mon éditeur, Patrick Coulomb, qui m'offre son amitié et sa confiance.

Merci à mon épouse, la belle Hélène, pour ses encouragements et ses précieux conseils.

Merci à mes fidèles premiers lecteurs, pour leurs retours toujours enrichissants : mes enfants Alexae, Marie, Louis, Arthur et Clémentine, sa meilleure amie et sœur de cœur, Jeanne, Pépé, Lesia, la libraire du quartier, mes amis Delphine, Bruno, Nicolas, Toni et Jean-Marie.

Enfin, merci aux consœurs et confrères pour leurs éclairages pertinents, sans lesquels ce roman ne tiendrait pas la distance : Stéphanie Janicot, Maëlle Guillaud, Agnès de Clairville, Jérôme Colin, Pierre Fiastre et Bernard Vitiello. Sans oublier Pierre Luciani et son regard corse.

insérer  
une  
virgule  
après  
Clémentine  
et y glisser  
Jeanne sa  
meilleure  
amie...

 *Sur le bas de la page précédente*

Mais surtout, merci à vous, chère lectrice, cher lecteur,  
qui donnez vie aux personnages de cette histoire.

**The Melmac Cat**  
*Liste des parutions*

- 001 – *L'illusion du belvédère*, Patrick Coulomb (2016)
- 002 – *La porte des dragons*, Patrick Coulomb (2016)
- 003 – *#TCDJ, Le titre con du jour*, collectif (2016)
- 004 – *Plan de Campagne*, Stéphane Sarpaux –  
co-édition avec Gausсен (2017)
- 005 – *La liste d'attente*, Robert P. Vigouroux –  
co-édition avec Gausсен (2017)
- 006 – *Fun TV Club, l'intégrale* (2017)
- 007 – *On l'appelle Marseille*, Patrick Coulomb –  
co-édition avec Gausсен (2017)
- 008 – *Marseille, an 3013*, collectif –  
co-édition avec Gausсен (2018)
- 009 – *Docteur Miam*, Patrick Coulomb (2018)
- 010 – *Une collection de monstres*,  
Patrick Coulomb (2019)
- 011 – *Star*, Sébastien Doubinsky (2019)
- 012 – *Le feu au royaume*, Sébastien Doubinsky (2019)
- 013 – *Orenæn*, Patrick Coulomb (2019)
- 014 – *Que vienne le temps des dragons*, Patrick  
Coulomb (*La porte des dragons* + *Orenæn*) (2019)
- 015 – *Il était une fois dans la bibliothèque*, collectif –  
co-édition avec Gausсен (2019)
- 016 – *La théorie des dominos*,  
Sébastien Doubinsky (2020)
- 017 – *Le chemin le plus court n'est pas la ligne droite*,  
Patrick Coulomb (2020)
- 018 – *Pestilence*, Bruno Leydet (2020)
- 019 – *Voyages immobiles en temps de confinement*,  
collectif – co-édition avec Ramsay (2020)
- 020 – *14 histoires de musique(s) à Marseille*,  
collectif – co-édition avec Gausсен (2020)
- 021 – *La femme qui mangeait des fleurs*,  
Guillaume Chérel (2021)
- 022 – *Sketchbook #01*, dessins de Bolonaise (2021)
- 023 – *Julia, une île*, Olivier Boura (2021)

- 024 – *La porte des dragons, livre 1 & livre 2*,  
Patrick Coulomb (réédition, 2021)
- 025 – *Surf*, François Thomazeau (2022)
- 026 – *26 mai 1993*, Giovanni Privitera (2022)
- 027 – *Le vortex des Réformés*, Patrick Coulomb (2022)
- 028 – *Fuir*, David Humbert (2022)
- 029 – *L'éveil du Philalèthe*, Jérémie Morançon (2023)
- 030 – *Le cercle des Polardeux marseillais*, collectif (2023)
- 031 – *1m976*, Gérald Wittock (2023)
- 032 – *La Source bleue*, Bruno Carpentier (2023)
- 033 – *Changer de vide*, Stéphane Menu
- 034 – *Coureurs de nuages*, Pierre Luciani (2023)
- 035 – *Marseille, 1423, on a volé les chaînes du port*,  
Jean-Pierre Cassely (2023)
- 036 – *Nous étions de jeunes punks innocents*, Paul Milhaud  
(2024)
- 037 – *Ibomiran*, Bernard Vitiello, Jacques Barbéri,  
Patrick Coulomb (2024)
- 038 – *Blast*, JMDG (2024)
- 039 – *Nitrate, rock urbain*, Nitrate, Patrick Coulomb, Pierre  
Prouveze, François Thomazeau (2024)
- 040 – *L'argent du sucre*, Pierre Fiastre (2024)
- 041 – *Le cercle des polardeux marseillais, saison 2*, collectif  
(2024)
- 042 – *Le cercle des polardeux marseillais, saison 1*, collectif  
poche (2024)
- 043 – *La crypte de Saint-Maximin*, Bruno Carpentier,  
poche (2024)
- 044 – *L'écorcheur de Cadolive*, Bruno Carpentier,  
poche (2024)
- 045 – *La trilogie des bras cassés*, Patrick Coulomb (2024)
- 046 – *Paris District Zéro* – Jérémie Bouquin (2024)
- 047 – *Golem Expérience* – Anik Cohen & Aymar Batetana  
Casanova (2024)
- 048 – *Le collectionneur de crimes horribles* – Jack Dassmesser  
(2025)
- 049 – *Montrez-leur la mort* – Pierre Luciani (2025)
- 050 – *Arma Christi* – Bruno Carpentier (2025)

## *Liste des collections*

### **Melmac / Ailleurs(s)**

*L'illusion du belvédère* – Patrick Coulomb

*La porte des dragons, livre 1 & livre 2* –

Patrick Coulomb

*Julia, une île* – Olivier Boura

*L'éveil du Philalèthe* – Jérémie Morançon

*1m976* – Gérald Wittcock

*Coureurs de nuages* – Pierre Luciani

*Ibomiran* – Bernard Vitiello, Jacques Barbéri, Patrick Coulomb

*Blast* – JMDG

*Paris District Zéro* – Jérémie Bouquin

*Golem Expérience* – Anik Cohen & Aymar Batetana

*Casanova*

*Montrez-leur la mort* – Pierre Luciani

### **Melmac / Esprit Noir**

*Le feu au royaume* – Sébastien Doubinsky

*Star* – Sébastien Doubinsky

*La théorie des dominos* – Sébastien Doubinsky

*Le chemin le plus court n'est pas la ligne droite* – Patrick Coulomb

*La femme qui mangeait des fleurs* – Guillaume Chérel

*Fuir* – David Humbert

*Le Cercle des Polardeux marseillais* – collectif

*La Source bleue* – Bruno Carpentier

*L'argent du sucre* – Pierre Fiastre

*Le Cercle des polardeux marseillais et de leurs complices, saison 2... et pour quelques polars de plus* – collectif

*La trilogie des bras cassés* – Patrick Coulomb

*Le collectionneur de crimes horribles* – Jack Dassmesser

*Arma Christi* – Bruno Carpentier

### **Melmac / Urban Vibes**

*Fun TV Club, l'intégrale*

*#TCDJ, Le Titre Con Du Jour* – collectif TCDJ

*Docteur Miam* – Patrick Coulomb

*Une collection de monstres* – Patrick Coulomb

*Sketchbook #01* – Bolonaise

*Nous étions de jeunes punks innocents* – Paul Milhaud  
*Nitrate, rock urbain*, Nitrate, Patrick Coulomb, Pierre Prouveze,  
François Thomazeau

### **Melmac / Marseille**

*Pestilence* – Bruno Leydet  
*26 mai 1993* – Giovanni Privitera  
*Le vortex des Réformés* – Patrick Coulomb  
*Marseille, 1423, on a volé les chaînes du port* – Jean-Pierre  
Cassely

### **Melmac / Le Chat Blanc**

*Surf* – François Thomazeau  
*Changer de vide* – Stéphane Menu  
*Le Dernier Roi* – Gérald Wittock

### **Melmac / Un chat dans la poche**

*Le cercle des polardeux marseillais, saison 1*, collectif  
*La crypte de Saint-Maximin*, Bruno Carpentier  
*L'écorcheur de Cadolive*, Bruno Carpentier  
*Le collectionneur de crimes horribles* – Jack Dassmesser

*A venir (sous réserve de modifications)*

*Le paradoxe de Rio* – Julien Codaccioni  
*Deux p'tites baltringues* – Julien Codaccioni  
*Le cercle des polardeux marseillais et de leurs complices,*  
*saison 3* – collectif  
*Les histoires fantastiques de l'oncle Pierre* – Pierre Meige  
*Kalevalo contre la Machine* – Heraldo Belqaçem-Schwartz  
*Le Carnet d'Ukraine* – Pierre Fiastre  
*Brèves amours* – Thierry Aguila et Patrick Tringale

*La collection Le Chat Blanc a été créée par Gérald Wittock,  
elle est dirigée par Gérald Wittock, Pierre Fiastre et Patrick Coulomb*  
Illustrations de couverture by © Gérald Wittock (créée sur FreePik  
avec l'IA, à gauche) – © Keystone Press / Alamy Banque D'Images  
(au centre) – © Marie Wittock (à droite).  
Création graphique et maquette © The Coolpop Agency.  
Corrections The Coolpop Agency & Bernard Vitiello



*The Melmac Cat vient d'une autre planète.  
Ses collections sont ouvertes aux récits de fiction  
et de genre, aux chroniques et à la poésie urbaine.  
Et au reste, bien sûr.*

-

*Sous la voûte céleste, ou autre.*

**MERCI  
GRAMACI  
THANKS  
GRAZIE  
GRACIAS  
OBRIGADO  
EUCCHARISTO  
SPASIBA  
HVALA  
DANKE  
TAK  
TODA  
CHENORHAGALOUTIOUN  
MADLOBA  
CHOUKRAN  
JERE JEF  
ASANTE  
NAMASTE  
XIEXIE  
GAMSAHAEYO  
CAM ON  
ARIGATO**

